

Christus

Vieillir

Le temps de la reconnaissance

Mémoire et sagesse
Quand les forces s'en vont
Le retour du stoïcisme ?
Vieille et jeune Eglise

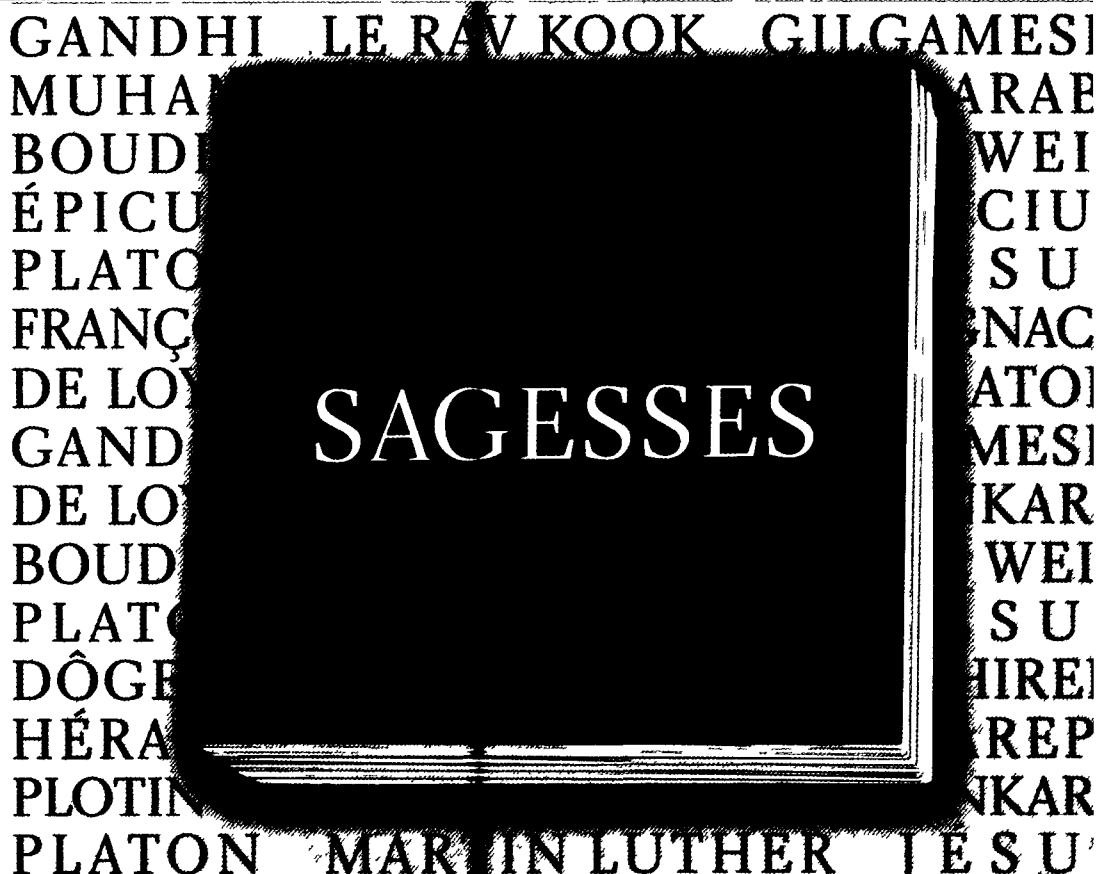
SAINT FRANÇOIS XAVIER : 450 ANS
UN CENTRE SPIRITUEL INTERNET

N° 196 - 9,5 €

*ih*s

Octobre 2002

LES TRÉSORS DE SAGESSES DE
L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ ENFIN
RÉUNIS EN UN SEUL VOLUME



TEXTES DU MONDE ENTIER
FIGURES SPIRITUELLES

PAGES
ILLUSTRATION

PROFITEZ DU PRIX DE LANCEMENT
59 € TTC FRANCE JUSQU'AU 31/01/03 65 € TTC FRANCE APRÈS CETTE DATE

Christus

*Revue de formation spirituelle
fondée par des pères jésuites en 1954*

TOME 49, N° 196, OCTOBRE 2002

RÉDACTEUR EN CHEF
CLAUDE FLIPO

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
YVES ROULLIÈRE

COMITÉ DE RÉDACTION

PIERRE FAURE - MARIE GUILLET - MARGUERITE LÉNA
BRIGITTE PICQ - JEAN-PIERRE ROSA - JACQUES TRUBLET

SERVICE COMMERCIAL : JEAN-PIERRE ROSA
RÉDACTION GRAPHIQUE : ANNE POMMATAU
PUBLICITÉ : MARTINE COHEN (01 44 35 49 33)

14, RUE D'ASSAS - 75006 PARIS
TÉL. ABONNEMENTS : 01 44 21 60 99
TÉL. RÉDACTION 01 44 39 48 48 - FAX : 01 40 49 01 92
INTERNET (site) : <http://pro.wanadoo.fr/assas-editions/> ; (adresse) : xtus@jesuites.com

TRIMESTRIEL

Le numéro : 9,5 € (étranger : 10,5 €)
Abonnements : voir encadré en dernière page
Publié avec le concours du Centre National du Livre



Revue d'Assas Editions, association loi 1901
Éditée par la SER, société anonyme (principaux actionnaires : SPECC, Bayard Presse)
Président du conseil d'administration et directeur de la publication : Pierre FAURE s.j
Direction générale : Jean-Pierre ROSA

Vieillir

Le temps de la reconnaissance

Éditorial

391

Vieillir

- 392 Nicolle CARRÉ, psychothérapeute, Paris
Quand les forces s'en vont
Maintenir les liens
- 403 René-Claude BAUD, s.j., Lyon
Une génération en mal d'héritiers
On n'espère jamais seul
- 412 François BÉCHEAU, s.j., Toulouse
La corbeille de fruits
Mémoire et sagesse
- 420 Chantal LEROY, Université catholique de Lyon
Figures d'anciens dans l'iconographie biblique
Une intérriorité accessible aux sens
- 431 Marie-Thérèse ABGRALL, s.f.x., Paris
La grâce de l'âge
Peser la fidélité ancienne de Dieu
- 441 Robert COMTE, formation permanente, Saint-Etienne
Le retour du stoïcisme
Contre toute espérance
- 450 Jean-François CATALAN, s.j., psychologue, Paris
Découragement
Epreuve ou tentation ?
- 456 Robert SCHOLTUS, Séminaire des Carmes, Paris
Cette vieille Eglise d'une insolente jeunesse
Sous le voile du deuil, son sourire originale

- 462** Jeanne LOUARN, religieuse de Saint-Méen, Paris
A l'heure de la retraite
Des passages à vivre

471 Services

- 472** **Lectures spirituelles pour notre temps**
480 **Sessions de formation pour le semestre à venir**

481 Études ignatiennes

- 482** Agnès HÉDON, sœur du Cénacle, Marseille
Faire des choix selon Dieu
Une pédagogie tirée des Exercices spirituels

491 Chroniques

- 493** Philippe LÉCRIVAIN, Centre Sèvres
François Xavier
Homme de désir et de discernement
- 503** Ghislaine PAUQUET, sœur du Cénacle, Versailles
Notre-Dame du Web
Site spirituel internet

509 Tables 2002

► **Prochains numéros :**

- *Psychologie et spiritualité (janvier 2003)*
- *L'événement (avril 2003)*
- *L'écoute (hors série, mai 2003)*

Éditorial

Dans l'hôtellerie d'un monastère, on peut lire ces lignes, comme une invite : « A mesure que vous prenez de l'âge, chacun s'attend à ce que vous soyez plus patients, plus disponibles et fraternels... » Salutaire réflexion pour une entrée en soi-même ! Quel est-il donc, celui qui attend plus de douceur de votre part ? Vous-même peut-être ; votre entourage, sans doute ; le Seigneur Dieu, certainement, qui voit en chacun ce visage qu'il continue d'espérer.

La chronique franciscaine raconte qu'un jour frère Léon demanda à François : « Dites-moi sans fard quelle opinion vous avez de vous-même ! » Et saint François de répondre qu'il se considérait comme le plus grand pécheur que la terre ait porté. « Mais vous voyez bien que d'autres commettent des fautes plus graves que les vôtres ! » « Oui, mais, répliqua François, si ceux-là dont vous parlez avaient reçu autant de dons et de grâces que j'en ai reçus, je suis sûr qu'ils se seraient montrés beaucoup plus reconnaissants que je ne suis. »

Mis en demeure, François d'Assise révèle d'un trait le fond de son cœur : le désir de devenir pleinement reconnaissant. La patience, la disponibilité, la sagesse des ans, certes, mais elles ne seraient encore que des vertus dont tout homme est capable, si elles ne devenaient l'expression, l'éclat de l'amour, de cette charité divine dont saint Paul dit qu'elle excuse tout, qu'elle croit tout, qu'elle espère tout, qu'elle supporte tout. Vieillir, c'est peut-être cela : mettre à profit le temps qui

nous est donné pour devenir plus reconnaissant, dans la double acceptation de ce terme.

La reconnaissance, c'est d'abord l'expression de la gratitude pour tout le bien reçu, avec le désir de répondre, d'offrir à son tour. Tant qu'on est dans la force de l'âge, on s'attribue sans y penser les énergies qui nous font agir. Mais quand les forces diminuent, on s'aperçoit mieux que tout est don, que tout est grâce. Et nous reviennent en mémoire ces moments de la vie où il nous fut révélé que tout nous était donné ; donné dans la générosité de la création, dans la chaleur de l'amitié, dans la confiance en Dieu ; donné encore dans la traversée des épreuves de l'existence où il nous a soutenu de sa fidélité.

Reconnaître, c'est aussi identifier celui qui est à l'origine de ces dons. Joie de pouvoir donner son vrai nom au mystère de l'existence qui nous porte. « Révèle-moi ton nom », supplie Jacob au terme de la nuit où il lutta avec Dieu pour obtenir sa bénédiction. Vieillir, c'est aller vers celui que nous connaîtrons comme nous sommes connus de lui. Seul le sens de la durée, qui permet les combats et les réconciliations, peut nous faire pressentir dans la foi qui est Dieu, et qui nous sommes pour lui, notre identité profonde, le nom par lequel il nous appelle, par lequel il nous appellera au jour où il viendra.

Au terme des Exercices, comme s'il s'agissait du fruit d'une longue maturation, Ignace reprend les mots de François en faisant demander la grâce de devenir pleinement reconnaissant : « Tout ce que je suis, tout ce que j'ai, tu me l'as donné. Dispose de tout selon ton vouloir. Donne-moi seulement ton amour et ta grâce, cela me suffit. »

Christus

SPIRITUALITÉ NOUVEAUTÉS

Francis Deniau

Éditions
Desclée de Brouwer

Jésus
l'ami
déroutant



Desclée de Brouwer

Benoit Vermander



Charles F. Mann



Desclée de Brouwer



www.descleedebrouwer.com

Vieillir

Quand les forces s'en vont

Nicolle CARRÉ *

Si l'on vous demandait de compléter cette phrase : « Quand les forces s'en vont... », que diriez-vous, qu'écririez-vous ? Les images, les mots qui nous viennent à l'esprit ne sont pas les mêmes selon le lieu en nous qui entend la question. S'agit-il de moi, s'agit-il d'un autre ? Cet autre qui perd ses forces, qui est-il pour nous ? A quoi nous renvoie-t-il ?

Colloques et débats sur les malades et les personnes âgées sont organisés, mais ceux qui sont concernés y ont rarement la parole, même s'ils en ont la force. Chacun reste ainsi dans son monde. A vrai dire, nous ne voulons pas voir que ceux dont les forces s'en vont sont le miroir de notre avenir ; cela nous est insupportable. Les accompagner peut être ainsi un moyen de mieux les gérer et maîtriser. Mais cela n'est qu'illusion. Infantilisés, démis d'eux-mêmes, ceux que nous voulons soumettre, en prétendant savoir ce qui leur est bon, deviennent une charge de plus en plus lourde. Nous oublions qu'il s'agit de bien plus que de réguler un groupe ou de le prendre en charge : il s'agit d'un « vivre ensemble ».

* Psychothérapeute, Paris. A publié *· Préparer sa mort*, L'Atelier, 2001 (voir recension pp. 478-479 de ce numéro).

Le sociologue Patrick Baudry écrit : « Il n'est pas de malade qui accepte de se laisser réduire par la technicité médicale et la condescendance relationnelle. Une part demeure toujours insoumise à ces procédures de recouvrement de la maladie, par quoi le malade exige plus que des soins, de la parole et de l'écoute, un échange qui remet en cause la division fonctionnelle entre bien et mal portants »¹. Cette parole peut être dite aussi à propos des personnes âgées.

CHANGER D'APPROCHE

L'être humain est habité par deux exigences qui coexistent difficilement sans tensions : le besoin de s'affirmer, de maîtriser, et le besoin de congruence avec le groupe auquel il appartient ; autrement dit, nous voulons sentir notre appartenance à ce groupe, être aimés. Toute situation nouvelle met en péril ce difficile équilibre jusqu'à pouvoir donner l'impression que les deux besoins sont antinomiques. Ces besoins caractérisent les personnes mais aussi les groupes. Celui qui est faible peut se vivre ou/et être vécu comme responsable, voire coupable, de rompre une harmonie préexistante, réelle ou imaginée. Il provoquera donc une réaction de rejet ou de surprotection — ce qui revient au même —, puisqu'il n'est plus à « sa » place, dans le même espace, avec les mêmes références qu'auparavant. On peut comprendre qu'il réagira par la soumission pour continuer à faire partie du groupe, et cela d'autant plus qu'il sera fragile. Mais peuvent venir des moments où il affirmera sa différence, son identité, peut-être dans la révolte, ou dans l'exagération caricaturale de ce que l'on attend de lui : rester à sa place de malade ou de vieux, dépendant. « Non, je ne peux plus marcher sans aide », protestait, malgré l'évidence, une vieille dame qui s'était sentie contrainte par son entourage à vivre en maison de retraite.

Ce processus de fonctionnement psychique nous rappelle que lorsque nous parlons d'un problème social, ce sont toujours de personnes que nous parlons avec chacune son histoire, réductible à aucune autre. Mais il nous rappelle aussi que nos différences sont en relation, qu'elles ne peuvent donc être envisagées séparées les unes des autres. Concrètement, cela signifie que ce que je vis concerne les autres, mais aussi que ce qu'ils vivent me concerne. Si nous poussons

1. *Autrement*, n° 87, février 1987, p. 27

cette réflexion, nous pressentirons alors que notre vie est beaucoup plus large, beaucoup plus profonde que notre petit « je » que nous essayons de sauver de l'oubli ou de l'écrasement.

A vrai dire, chacun de nous, là où il est, a une responsabilité envers ce monde ; le fond de nos vies, mystérieusement, touche l'universel. C'est pourquoi, si nous voulons comprendre un certain nombre de problèmes de société, il nous faut substituer une approche de l'intérieur à une approche de l'extérieur et réintroduire le témoignage. Les techniques de gestion ne peuvent venir qu'après, dans un service de l'homme. Réintroduire le témoignage, c'est reconnaître que nous avons des choses à nous dire, que nous partageons la vie. Le véritable témoignage est donc toujours un *nous* sous les apparences d'un *je*. Là où il y a exhibitionnisme, repli sur soi, il n'y a que parodie de témoignage. Nous sommes un seul corps dont chacun est membre pour sa part ; c'est cela qui est à découvrir, sans cesse. Alors nos différences seront nos richesses.

Vieillir, être vieux

Les beaux vieillards, qui ont toute leur tête et assurent une fonction évidente de mémoire familiale et sociale, ont toute notre admiration. Ils sont des héros qui défient la mort. Les autres, nous leur souhaitons, sans peut-être le dire, d'en finir au plus tôt. On dit facilement qu'ils ont perdu leur dignité, avançant ainsi le même argument que ceux qui militent pour l'euthanasie. Vieillir se décline alors en termes de manques jusqu'à rendre la vie dérisoire. Une récente affiche montrait un nouveau-né, nu sur des couvertures, avec pour titre : « Bienvenue dans un monde de vieux. » Les questions ainsi posées sont : « Est-il encore possible de vivre quand on est vieux ? Quelles conditions faut-il pour vivre ? Qu'est-ce que vivre ? »

Je connais un homme qui vient de fêter ses cent ans. Il a l'esprit plus vif que bien des gens de quarante ans ; sa santé est excellente. Seul l'équilibre de sa marche est instable et lui interdit de sortir seul dans la rue. Il se sait vieux, il sent que son emprise sur le monde s'est réduite mais persiste. Il y a dans sa vie une continuité : ne pas se laisser faire, lutter pour la justice. C'est cela qui concerne concrètement son énergie et qu'il veut transmettre à ses enfants et petits-enfants. Son avenir est inséparable de sa lutte présente. Il affirme avec force que son identité n'est pas d'être vieux ; être vieux n'est qu'une des composantes de ce qu'il est.

C'est ce dont témoignaient aussi, dans une récente émission de télévision, un certain nombre de personnes très âgées. La peur de la mort le disputait chez elles aux projets qui ouvriraient un avenir. Le passé n'était pas une richesse perdue mais présente : il élargissait ce qui pouvait paraître manquer au présent du fait de la diminution de leurs capacités. A entendre ces personnes, il s'agissait plus que d'une compensation. J'avais l'impression d'une réorientation et d'un élargissement ; c'est pourquoi elles désiraient vivre encore. Il me semblait qu'en exprimant une continuité dans leur vie elles assuraient notre histoire en assumant la leur.

Se sentir vieux est donc moins lié au nombre des années qu'à la perte des forces et au sentiment de diminution de la relation au monde. Perdre ses forces, c'est être sans avenir. Celui qui est véritablement « vieux » est, comme le grand malade, sans avenir. « Il a fait son temps », dit-on quelquefois de lui. Sa vie est conjuguée au passé, comme s'il avait cessé d'être. Se sentir vieux, c'est un peu, me semble-t-il, comme se sentir malade d'une maladie irréversible et dont on ne sait pas la durée. La pente des « Je ne peux pas », « Je ne peux plus », s'enchaîne irrésistiblement, et l'on découvre qu'on n'est plus maître de sa vie. D'une certaine façon, cela s'abat toujours brusquement. Un jour, on dit : « Je ne peux plus monter l'escalier » ; ou l'on ne dit rien, et on ne le monte plus ; ou bien une petite phrase banale de l'entourage en fait prendre conscience.

Ainsi, lorsqu'il y a quelques semaines je déclarai, très fière, devant un groupe d'amis : « Je peux faire un dénivelé de trois cent mètres en montagne : c'est ce que j'ai fait l'été dernier », et que l'un d'eux remarqua, imperturbable : « C'est ce qu'on fait en une heure », j'eus un pincement au cœur. Ces trois cents mètres étaient pour moi une performance, applaudie par mon fils qui est un montagnard chevronné. Je n'avais pas vu que, dans son amour, mon fils s'était réjoui de mon plaisir. Il avait célébré ma volonté d'avancer et ma victoire sur mes forces diminuantes plutôt que mon efficacité. Mon ami avait oublié. Il avait ramené ce que je fais à une norme. Le doute s'est introduit en moi sur mes capacités : « Suis-je encore vraiment capable d'aller en montagne, puisque je ne peux plus faire comme les autres ? Puisque l'été dernier je n'ai pu faire ce que je faisais autrefois, peut-être cet été ne serai-je plus capable du tout ? Peut-être n'en suis-je plus capable ? »

Je commençais à me laisser happer par l'engrenage de la dévaluation de moi-même. Je ne sentais plus ma vieille envie d'entreprendre.

Je me rendis compte que, parce que je n'avais rien dit, je faisais d'un tout petit événement une affaire importante. Si j'avais parlé, ma blessure aurait été changée, je le sais. Le trésor que j'étais en moi pour le sauvegarder aurait été richesse partagée. Une porte se serait ouverte sur du nouveau.

Heureusement, ne plus faire de montagne n'est pas grave pour moi, parce que la montagne n'est pas le centre de ma vie ; mais si elle l'avait été, cela aurait pu être terrible. Je peux m'épanouir et exprimer ma valeur et mon amour de la vie en bien d'autres domaines que la montagne. Réussir toutes choses n'est pas ma préoccupation. C'est comme ne pas avoir toutes les qualités. Il n'est pas besoin d'être sans failles quand on est capable de réussir un certain nombre de choses, et encore plus quand on est aimé dans ses limites. Mais quand on est de moins en moins capable, quand tout vacille, quand on ne sait plus sa place dans le monde, qui est-on ?

La grande question est toujours : « Qui suis-je pour l'autre et pour moi-même ? » Les deux sont difficilement séparables. Dans ce monde d'efficacité, qui suis-je si je ne suis plus efficace, et encore plus si je suis dépendant ? Qui suis-je, lorsque mon image est altérée pour moi-même ou pour les autres ? Et s'il me reste encore des forces, pourquoi les garder si elles semblent être devenues inutiles ? Perdre ses forces est bien plus qu'un fait objectif : c'est un vécu intime qui implique un rapport au monde.

Perdre ses forces : un vécu intime

Quand les forces s'en vont, le monde se réduit, se morcelle. La douleur peut devenir un mode de l'être. La supprimer peut être supprimer ce à quoi quelqu'un s'identifie et qui lui est devenu sa raison de vivre. Qu'importe si la douleur est cause ou conséquence de ce qui ne va pas dans une vie. Elle est pareillement un cri qui doit être entendu. Elle exprime quelque chose du fond de l'être. Elle peut devenir le moyen de la relation aux autres chez celui qui ne sait plus s'il a encore une place en ce monde, s'il est encore aimable, puisqu'il ne sert à rien. Elle peut être la seule chose qui reste quand disparaît la parole qui tisse les liens entre les êtres.

La parole est tarie quand personne n'a besoin de nous, quand nous pensons ne servir à rien. J'ai beaucoup appris de la fin de la vie d'une religieuse dont j'avais entendu dire durant mon adolescence : « C'est une sainte. » Quand elle tomba malade, sa belle santé s'en alla

très vite. Elle fut hospitalisée, loin de chez elle, pour un traitement lourd. Elle avait une immense force intérieure et physique, malgré ses quatre-vingt-quinze ans. Toute sorte de gens venaient lui rendre visite, lui racontant leur vie et quêtant ses conseils. Il lui avait été très dououreux de renoncer à ses multiples engagements dans les mois qui avaient précédé son entrée à l'hôpital. A nouveau, elle se sentait utile, entourée, aimée. Lorsque le chef de service lui annonça qu'elle ne pouvait être guérie, elle pensa qu'elle allait mourir dans quelques semaines, peut-être dans quelques jours. Elle accepta bien volontiers d'être envoyée dans une maison de religieuses en fin de vie. Elle se représentait ce lieu comme une antichambre du ciel où l'on s'accompagnait dans une attente empressée du Seigneur.

Au lieu de cela, ce fut une solitude dorée, dans laquelle, petit à petit, elle était dépouillée d'elle-même, autrement qu'elle n'avait envisagé. On pourvoyait à tout : on rangeait ses affaires, on s'occupait de ses dossiers médicaux. Elle devait se reposer, lui disait-on. Elle aurait aimé rendre service, ne serait-ce qu'éplucher des légumes, mais on n'avait pas besoin d'elle : tout était parfaitement organisé. Elle s'ennuyait, elle aurait aimé parler : elle pouvait rendre visite aux sœurs qui étaient ses voisines d'étage, lui disait-on. Elle ne le fit pas. Comme la plupart des personnes âgées en maisons de retraite, elle était affamée de liens personnels mais incapable de les créer sans une aide. Elle demanda un accompagnement spirituel. Il lui fallait commencer par accepter son état, répondait-on. Elle se réfugia dans la plainte en accusant son entourage d'avoir perdu les valeurs d'autrefois. Elle n'osait plus demander et, en même temps, était d'une exigence sans fin. Elle pleurait, se sentait affreusement seule.

Je lui demandais de raconter sa vie qui avait été très riche, avec des responsabilités importantes : elle n'en percevait pas l'intérêt pour le présent. Son angoisse se traduisait en douleurs n'ayant rien à voir avec sa maladie qui, elle, s'était stabilisée et pouvait la laisser vivre encore des années ; elle le savait. Or cela ne faisait qu'accroître son angoisse. Un moment, elle se révolta, retrouvant ainsi son dynamisme. Elle commença à écrire sa douleur, non point pour elle mais pour témoigner, disait-elle. Elle parlait pour ceux qui ne le pouvaient pas et pour ceux qui accompagnent, pleins de bonne volonté mais ignorants de ce que vivent ceux qu'ils accompagnent. Sa vie avait enfin, à nouveau, un sens. A nouveau, elle défendait la cause du faible. Malgré cela, ce fut trop dur de sentir clairement, et non point de façon diffuse, son opposition à ses sœurs, car elle avait besoin d'elles. Elle finit par consentir à

ce qu'on sache pour elle, y compris spirituellement. Elle se laissa glisser. La paix commença à s'installer en elle. Elle ne tarda alors pas à mourir. Elle arrivait enfin à ce qu'elle voulait.

Cette histoire est riche d'enseignements. Citons-en trois :

- Accompagner quelqu'un, c'est chercher ce qui est bon pour lui, et non lui appliquer des schémas préétablis. Cela implique de tenir compte de ses *besoins spirituels*.

- Parmi ceux-ci, le besoin de *donner* est un besoin fondamental de tout homme. Si ce besoin n'est pas reconnu, la personne est niée dans son être profond ; car le plus important, si nous aimons, n'est pas de donner mais de permettre à l'autre de donner. C'est seulement ainsi que nous donnons.

- Si nous n'avons pas besoin de ceux que nous accompagnons, nous les laissons seuls ; nous ne leur donnons rien. « Si je n'ai pas la charité, j'aurai beau donner tous mes biens aux pauvres, cela ne me sert de rien » (1 Co 13,3). Il peut être utile de se poser la question : de quoi veux-je me préserver quand je veux prendre en charge la souffrance de quelqu'un et quelle idée ai-je de lui, de moi ? Bien souvent, nous prétendons à l'amour là où il n'y a qu'absence de confiance en l'autre, en sa capacité de vivre ce qu'il a à vivre. Il y aurait beaucoup à retirer pour nos vies de la relation du Père à Jésus, son Fils, qu'il a aimé jusque dans son apparent abandon. C'est cela, l'amour : non point mettre ni se mettre dans la dépendance, mais vivre la parfaite liberté de la *confiance* qui ouvre tout. Il nous faut découvrir ce lien de façon totalement neuve.

CHEMINS D'OUVERTURE

Les liens, cela change tout. C'est ce qui fait que nous restons un être humain, quel que soit notre état. Celui qui perd ses forces a besoin de l'autre, non point d'abord pour être secouru, mais pour entendre une parole de reconnaissance : « Tu comptes pour moi ; tu as du prix à mes yeux. » Cela sous-entend : « N'aie pas peur ; tu fais toujours partie de notre humanité. » Cette parole dit que cela vaut (encore) la peine de vivre. Parce qu'elle sauve l'espérance et la foi qui l'accompagne.

C'est seulement s'il y a un lien que nous pouvons dire : « C'est lorsque je suis faible que je suis fort », car nous faisons alors l'expérience que notre vie est plus que notre vie. Je me souviens qu'avant

d'entrer à l'hôpital pour un traitement lourd mon mari m'a dit : « Nous y entrerons ensemble. » Par ces paroles, il me rétablissait dans mon intégrité, dans un au-delà de la maladie que, cependant, il prenait en compte. Il ne prétendait pas effacer ce que j'avais à vivre. Il en était le témoin ; par sa présence, par son affirmation que nous étions ensemble, il en garantissait la valeur. Il signifiait : « Engage-toi dans ce qui se présente à toi, accepte ; c'est ta place, ta responsabilité envers moi et envers tous. » L'important n'était plus les forces qui s'en allaient, la mort qui pouvait venir, mais ce que j'allais en faire, comment nous allions le vivre, chacun à sa place. Ma vie prenait des dimensions insoupçonnées. L'accent n'était plus mis sur la perte des forces, sur la souffrance, mais sur l'ouverture à l'instant dans toute sa richesse. De projets, il n'y avait plus. L'instant était plénitude ; tout y était donné.

Ce qui m'était donné, c'était l'appel à vivre au plus profond de moi-même, en ce lieu au-delà de toutes les forces sensibles, lieu en lequel s'origine toute force, dont on ne sait rien sauf à le vivre, lieu d'un laisser-faire et qui ne demande qu'acquiescement. Lieu où l'on perd sa vie pour la trouver. Au bord de la mort, lorsque toute communication avec l'extérieur semble impossible, nous vivons en ce lieu... La perte des forces ou de la santé nous appelle à voir au-delà, à chercher un autre chemin.

Dire

Au-delà des forces et de la santé, c'est l'inconnu. Ne disons pas trop vite : « Il faut accepter. » Cela pourrait être démission. Ne disons pas trop vite : « Il y a Dieu. » Dieu n'est pas le pansement de nos vies. Il est celui qui dit : « Mes chemins ne sont pas vos chemins. » Il n'y a pas d'autre chemin que ce qui fait vivre — et Dieu est le Dieu de la vie. Parce qu'il n'y a pas de vie sans parole, « dire » est un chemin essentiel.

Dire « ce qui est », et que « ce qui est » soit reconnu, est un besoin fondamental, pas seulement pour les victimes d'accidents ou d'attentats, mais pour nous tous. Dire, c'est entrer en contact avec ce que nous sommes et le manifester. Nous avons besoin de dire pour faire la différence entre nous et l'événement, pour ne pas être submergés. Dire met les choses à leur place, permet de réelaborer, de mieux comprendre, de moins nous laisser emporter par notre imagination. Dire, c'est dépasser la division intérieure. En disant, je reconnaiss que je ne

peux pas tout, que je suis limité(e) ; je reconnais mon besoin de l'autre. En disant ce que je vis, mon cœur s'élargit.

Dire n'est pas bavarder ni se raconter, mais donner de l'espace à la vie, de la consistance à ce qui nous habite. Nous pouvons ne rien dire pour toute sorte de raisons. Nous pouvons ne pas dire parce que nous nous sentons spéciaux, confondant spécial et unique. Si nous ne disons pas, nous nous coupons de nous-mêmes. Si la souffrance n'est pas dite, rien ne l'arrête. Elle peut alors devenir folle et tuer. Lorsqu'elle est dite, elle peut être partagée. Partagée, elle devient habitée, humaine. L'autre ne va pas la prendre. L'important n'est pas qu'il la comprenne mais qu'il en soit le témoin, qu'il tende la main. Tendant la main pour donner ou recevoir — les deux en un même geste —, on cesse d'être seul.

Dire est chemin. Que l'on soit bavard ou non, on n'a jamais fini d'apprendre à dire. Car dire est, je le crois, chemin de simplification, chemin de vérité, chemin vers la Source. Perdre ses forces est ainsi une étape de relecture de vie.

Découvrir le don

A la fin du dire est la découverte du don, la découverte que ce qui est donné est sans cesse redonné, comme le montre de façon si belle le film *Le festin de Babette*. Ceux qui nous suivent n'ont pas besoin que nous soyons parfaits ; ils ont besoin que nous leur disions, par notre regard sur nos propres vies, que tout peut être repris, que tout est ouvert. Ils ont besoin que nous nous pardonnions à nous-mêmes, que nous nous aimions nous-mêmes dans nos limites. Alors ils pourront, eux aussi, s'aimer et recevoir la vie que nous leur transmettons comme un cadeau. Recevoir la vie comme don fait tout traverser.

Arrêtons de cultiver la plainte. Arrêtons de vouloir secourir pour nous dispenser de vivre. Quel que soit notre état, aimons-nous nous-mêmes : il n'y a pas d'autre chemin pour aimer l'autre. Croyons en ce que ceux qui ont perdu leurs forces peuvent nous apporter. Nous ne pourrons le croire que si nous changeons de regard sur nous-mêmes, si nous croyons que nos forces limitées ont une place en ce monde. Au fond, nous ne croyons pas assez en nous. Peut-être croyons-nous à nos efforts, ou, à tout le moins, qu'il nous faut en faire, mais nous ne croyons pas qu'il y a encore bien plus profond que nos limites. Nos forces sont limitées. La seule solution devant une telle évidence est d'accepter qu'elles me soient données. Alors tout sera possible, et je

cesserai de m'évertuer à l'impossible ; alors je pourrai croire que je suis un joyau, quelqu'un de merveilleux, et cela au sein même de mes faiblesses, de quelque ordre qu'elles soient.

Quand nos forces s'en vont, le monde a besoin de nous, non point parce que nous sommes faibles, non point pour lui rappeler qu'il l'est lui aussi, mais parce que, à cette place qui est nôtre et que nous ne pouvons changer, nous pouvons être le signe de ce qu'est l'homme en sa profondeur : il y a en lui, au-delà du faire, au-delà du visible, une capacité à être simplement là, sans savoir, une capacité à recevoir. Faibles, limités, nous ne sommes pas seulement le signe d'une richesse perdue ; nous sommes promesse d'un avenir autre, ouvert. Si nous y consentons. Pouvoir s'autoriser à ne pas lutter sans cesse, pouvoir être faibles, quel cadeau ce serait pour bien des hommes de notre société de compétition ! La perte de nos forces vécue paisiblement, sans cramponnement, peut nous être d'une aide importante. Elle peut être témoignage qu'il y a autre chose. On change alors de registre, comme le fit la vieille Sarah et tant d'autres hommes et femmes de la Bible.

Croire en soi-même, ce n'est pas croire en ses œuvres, en ses forces. L'important, ce ne sont pas nos œuvres, mais ce qui les nourrit. Les œuvres passent, la Source demeure. Source qui est don, sans cesse jaillissant. Source qui donne de comprendre, autrement. Le don ne se mesure pas selon l'efficacité mais selon la Vie.

« Je rends grâce pour tout ce que j'ai reçu », me confiait un jour quelqu'un que j'aimais beaucoup et qui relisait sa vie devant moi. Son acceptation d'elle-même, de ce qu'elle avait vécu, donnait un rayonnement intense à ses paroles. De sa vie ne transparaissait plus que le don reçu. Rendant grâce pour ce qu'elle avait reçu, elle continuait à le faire vivre. Rendre grâce, c'est donner à nouveau. C'est donner à l'autre de donner, cet autre fût-il Dieu. Rendre grâce, c'est donner à celui qui donne de donner encore, c'est — ne le retenant pas — laisser s'étendre le don. « Père saint, tout ce que tu m'as donné, je le leur ai donné » (*Jn 17*). Le don est inépuisable, toujours neuf. Quand tout le reste aura passé, il sera encore là. Il n'y a pas d'autre tâche que de le connaître, que de le vivre, chacun à notre place et sachant que nous ne sommes jamais les uns sans les autres.

Formation continue de la foi

Vieillir...

Le temps de la gratuité, de la réflexion,
pourquoi pas d'une vie renouvelée.



Seul, c'est parfois difficile.

Avec d'autres, prenez le temps d'une recherche spirituelle...

Grâce aux Rencontres FCF, vous vous retrouverez 10 fois dans l'année, de la Toussaint à Pâques, pour réfléchir sur le thème :

« Chrétien, qui est-il, ton Dieu ? »

*La FCF, une formation du Diocèse de Paris,
présente dans 23 centres parisiens.*

Pour en savoir plus : *Formation continue de la Foi*

- 10, rue du Cloître Notre-Dame - 75004 Paris -

Tél. et fax : 01 43 25 35 56 - email : fcf-paris@ifrance.com

Éditions SAINT-PAUL B.P. 652 - 78006 Versailles Cx



M.-C. du RANQUET

TU M'AURAISS APPELÉE « MAMAN »

Preface du Dr. J. Montagut

*Temoignage : une jeune femme
lève le tabou de l'enfant né sans vie...*

112 p. - 10 €

Père Maurice ZUNDL
**L'EUCHARISTIE,
ÉVITER LES MALENTENDUS**
L'ATHÉISME, UN MALENTENDU ?
Florilège de suspensée...

48 p. - 5 €

Distribution SCDF



Une génération en mal d'héritiers

René-Claude BAUD s.j. *

La question de la transmission n'est pas nouvelle, mais il me semble qu'elle se pose différemment aujourd'hui. J'appartiens à un terroir, à une génération et à une famille grâce auxquelles un riche héritage spirituel est venu à moi dans la facilité et comme naturellement, année après année. Depuis, mon expérience professionnelle de soignant et maintenant ma retraite comme bénévole m'ont peu à peu révélé des souffrances que je n'avais même pas imaginées : terminer sa vie dans l'indifférence générale de ce qu'elle a été, ne rien pouvoir transmettre de ce qu'elle nous a appris d'important, ne rien laisser derrière soi qu'une immense tristesse.

Ces pages ne feront le procès de personne : ni des familles, ni des soignants, ni des institutions ; elles voudraient alerter, tel un veilleur de nuit espérant l'aurore dans l'épaisseur des ténèbres, sur la situation de ces personnes en fin de vie dont on n'attend plus rien. Il m'est devenu intolérable, en entrant dans un établissement de personnes

* Formateur en soins palliatifs (« Albatros » 33, rue Pasteur - 69007 Lyon) A notamment publié dans *Christus* « Guérir, qu'est-ce à dire ? » (n° 159, juillet 1993), « Passage aux pauvres » (n° 174HS, mai 1997), « Les chemins de la compassion » (n° 184, octobre 1999)

âgées, de voir celles-ci côté à côté, immobiles, absentes, muettes, comme hors du temps. Dans quel « état des lieux » sont-elles engagées, quelle relecture de leur passé les occupe-t-elle avant leur repas de midi ? Sommes-nous arrivés « dans l'ère des yeux vides », comme l'écrit Christian Bobin¹ ? Quel regard pourrait avoir la force et la patience de ressusciter la parole enfouie et de la faire venir au jour, comme l'éolienne sait tirer l'eau vive des profondeurs et arroser les fraîches pousses ?

Cette situation nouvelle est certes préoccupante mais pas alarmante : en dessous de ce qui disparaît, je perçois quelques signes d'espoir. Une première partie évoquera un nouveau paradigme du soin que j'ai repéré au cœur de l'esprit palliatif il y a près de vingt ans : la prise en compte, dans la démarche de soin, du ressenti psychologique, émotionnel et spirituel, de la personne âgée ; l'ensemble des besoins, attentes, peurs, regrets. Une deuxième partie reconsiderera à cette lumière le « devoir filial » inscrit dans la tradition judéo-chrétienne. Une troisième partie repérera le « nouvel esprit de famille » et ses modalités de transmission intergénérationnelle.

Un nouveau paradigme du soin

Du médecin aux agents de service, je rencontre souvent des soignants en gériatrie : formés, motivés, aimant les personnes âgées, patients. La prise en charge autoritaire, qui imposait au vieillard le deuil de sa propre parole, s'ouvre maintenant à la *personne* et lui rend son espace de décision et de liberté² ; les soignants apprennent à être attentifs à ce qu'elle vit à l'intérieur de son processus évolutif : le sens du passé n'est pas définitivement joué, le futur n'est pas que répétitif, le temps qui reste à vivre peut être précieux pour réaliser ce qui manque encore, dire et partager : exprimer le « jamais dit » dans toute la gamme des sentiments du cœur.

La recherche actuelle, minoritaire certes, vise à créer des cadres d'hospitalité rendant possible la parole dans une relation de réciprocité et de confiance. L'époque du « faire pour son bien » s'ouvre sur un « être avec » qui éloigne de nombreuses souffrances mais doit nécessairement affronter des refus de soin. L'équilibre est précaire entre ce

1. *Le Christ aux coquelicots*, Lettres vives, 2002, p. 13.

2. Cf. Marc Horwitz, « Penser la personne âgée autrement que comme un objet », *Journal des psychologues*, n° 156, avril 1998, p. 45. On lira avec profit les livres des fondateurs du nouveau soin gériatrique. Renée Sébag-Lanoe, Charlotte Memin, etc.

que l'« aîné » ose exprimer de lui et ce que le soignant est prêt à entendre. Mais, sur le fond, le geste d'hospitalité ouvre un espace à la reconnaissance de la dignité de l'autre permettant à chacun de revendiquer la sienne propre, et à l'obligation réciproque d'humanité ; un espace libre où la parole peut circuler et exprimer les désirs fondamentaux de la personne âgée, dans les mouvements de son cœur et de son esprit, qui exorcise à jamais une relation d'emprise et d'autorité.

Cette parole reconquise, que dit-elle à qui est jugé capable d'entendre ? « On y est arrivé quand même » ; « On est quand même là » ; « Je me demande comment j'en suis arrivé là » ; « Je ne comprends pas comment je suis encore là » ; « On s'en est vu »³... Autant de petites phrases originées dans la relecture d'une vie laborieuse et courageuse : « on » a su faire face aux difficultés, sans rechigner à la tâche⁴.

Paradoxalement, l'espace professionnel du soin offre souvent un cadre plus favorable à cette parole que le milieu familial chargé de passé, donc de passif (non-dits accumulés, reproches voilés, sentiments entravés). Lorsque les enfants veulent assumer seuls le rôle de soignants, la figure parentale perd sa valeur de référence dans le système familial, sans parler de la grande vulnérabilité physique et psychologique à laquelle ils s'exposent (et particulièrement lorsqu'ils cohabitent avec leur parent âgé) ; c'est la perte du parent en tant que « gardien »⁵ qui est en question.

Le temps est venu de créer une collaboration nouvelle entre soignants et familles — les premiers ayant plus de « distance » et de savoir-faire pour affronter l'imprévu, pour conseiller et épauler au quotidien une famille qui est aussi dans le besoin et la souffrance. Cette collaboration permet de séparer les rôles, elle est au service d'une parole qui ne renonce jamais à se donner. J'ai acquis la certitude de que chaque âgé porte en lui quelque chose d'unique, que personne d'autre ne pourrait transmettre à sa place : le témoignage du temps

3. Cf Françoise Le Duc, *Une main tendue au soir de la vie*, Mélis, 2001, p. 31

4. De nombreux textes anonymes ou signés sont actuellement utilisés dans la formation professionnelle ou bénévole à l'accompagnement des personnes âgées ou en fin de vie. Elles sont unanimes à demander d'être traitées comme de « vraies personnes » et d'être comprises. Christine Longaker a magnifiquement reconstitué ces besoins essentiels : « J'ai besoin de votre honnêteté, nous n'avons plus le temps de nous jouer un jeu ou de nous cacher l'un de l'autre. J'ai besoin de pouvoir vous faire confiance, ne me poussez pas à me battre. J'ai besoin de votre bénédiction, de savoir que vous m'acceptez, moi et ce qui m'arrive. J'ai besoin qu'on ait confiance en moi. Mes proches ont aussi besoin qu'on les réconforte et qu'on les invite à se reposer de leur tâche ; ce dont j'ai le plus besoin, c'est de votre santé, de vos prières sincères et de savoir que vous me laissez partir » (*Trouver l'espoir face à la mort*, La Table Ronde, 1998, pp. 46-55).

5. Sylvie Lauzon et Evelyn Adam, *La personne âgée et ses besoins*, S. Arslan, 1996, p. 728

qui passe et du temps passé. Dans les épreuves, l'homme trouve en lui les forces d'adaptation, le courage et la persévérance ; la vie vaut la peine d'être vécue.

Je me demande parfois comment les « anciens » nous voient du fond de leur sagesse. Pressés, sérieux, propulsés déjà dans l'avenir, cherchant à prouver notre valeur dans l'àvenir ? Je trouve chez eux beaucoup d'indulgence (réelle ou feinte, je ne sais) vis-à-vis de leurs proches pour expliquer la rareté ou la brièveté de leurs visites : « Ils ont leurs occupations, leurs soucis. » Ils semblent comprendre qu'ils doivent se contenter de ce que ces gens pressés que nous sommes voudront bien leur donner. Mais le besoin de transmettre leur philosophie de la vie l'emporte. Je constate souvent qu'à défaut de proches disponibles et « bons » la personne âgée *se choisit* un héritier parmi les gens qui l'entourent : une jeune aide-soignante, un bénévole, un membre de la pastorale, etc. L'important semble être davantage de laisser derrière soi une parole sur sa vie que de la confier à un proche.

Je suis persuadé que les professionnels peuvent être d'un grand secours tant aux personnes âgées qu'aux « aidants naturels », et particulièrement pour les *écouter* : repérer et comprendre le système familial dont la personne âgée fait partie, leur permettre de prendre le temps de se dire adieu. Dans l'ensemble, les visites dans les services de long séjour ne se passent pas dans la sérénité pour les familles. La communication, verbale et non, est souvent insatisfaisante et se heurte à des questions (« Pourquoi suis-je ici ? » « Quand vais-je rentrer chez moi ? ») auxquelles les proches ne savent que répondre. Sans le soutien des professionnels, la famille, lorsqu'elle s'oblige à venir, aura tendance à être *passive*, à *surprotéger* ou *infantiliser* le parent âgé. Mais pourquoi vient-elle, alors qu'il ne se passe rien et que la parole vraie reste entravée ? Il me faut interroger maintenant ce « *devoir filial* », en chercher l'origine et, si possible, l'esprit : exige-t-il d'aller jusqu'à l'épuisement ?

« Honore ton père et ta mère »

Le prolongement de la vie, la coexistence de quatre et bientôt cinq générations dans la même famille mettent aujourd'hui la piété filiale à rude épreuve. La charge est parfois lourde pour un couple de retraités qui a le souci de plusieurs descendants, alors que les derniers enfants sont encore à la maison. J'en rencontre qui s'épuisent, souvent à la limite de l'impatience. Qu'en est-il de ce *devoir filial* figurant au

coeur du *Décalogue* de Moïse (Ex 20) au terme des devoirs envers Dieu, après le commandement du Shabbat et avant les devoirs envers autrui ?

Il est demandé aux enfants d'accepter de plein gré, de la bouche des parents, la transmission de la tradition. Ce qui est en jeu dans cette liberté, c'est la pérennité du patrimoine spirituel :

« Les enfants ne reçoivent pas seulement la vie physique de la part de leurs parents mais aussi les liens qui les rattachent au passé [et] à notre vocation juive dans la connaissance, la morale et l'éducation. Les enfants reçoivent notre histoire et notre loi et ils les donneront un jour en héritage à leurs enfants »⁶.

Ce commentaire donne un contenu précis à ce « devoir filial » longtemps compris comme une obligation morale de présence à des parents fragilisés par l'âge ; c'est avant tout un devoir naturel de gratitude d'avoir reçu la vie, d'être un sur-vivant. Chaque juif reproduit l'histoire de son peuple : après s'être émancipé de la mentalité des esclaves, il a à découvrir les voix de la liberté intérieure par la pratique du Shabbat qui clôt chaque semaine son travail.

Mais que doit-on faire si on n'a plus aucun travail à accomplir ? demande R. Juda : « On s'occupera de la cour qui est encore en chantier ou du champ qui est encore en friche » — figure, selon moi, du travail de transmission des valeurs de vie encore enfouies dans la terre du passé.

C'est dans la pratique du Shabbat que s'apprend l'art d'honorer son père en actes comme en paroles (Qo 3,8). Délesté de tout pouvoir, l'homme réserve jalousement cette journée au calme, aux satisfactions de la vie intérieure, aux aspirations de l'esprit et du cœur : l'âme est comblée d'un supplément de sagesse par rapport à tous les autres jours. C'est le début de cette récompense promise à ceux qui sont dans la *gratitude* vis-à-vis de leurs parents pour avoir reçu la vie et, à travers eux, l'héritage d'une histoire privilégiée. C'est aussi la responsabilité que la tradition du peuple ne soit pas compromise ni affaiblie au milieu des dangers environnants.

Ce commandement peut-il servir de repère aujourd'hui pour les relations enfants-parents âgés ? J'en suis convaincu : mon expérience professionnelle m'a appris qu'un regard nourri d'humanité peut traverser les apparences déficitaires, physiques et mentales d'un âgé,

6. Samson Raphaël Hirsch, « L'Exode », dans Elie Munk, *La voix de la Thora*, Fondation Lévy, 2000, pp. 225 et 227

rejoindre et reconnaître en son centre intime ce lieu de dignité et de conscience de soi capable jusqu'au bout de consentir ou de refuser, d'accepter ou de tenir sa réalité à distance. Cette affirmation pourra dérouter bien des proches faisant tout leur possible « pour son bien » mais sans l'associer d'aucune manière aux décisions qui le concernent. Un indéniable amour filial peut véhiculer avec lui bien des mal-adresses et ouvrir bien des blessures : les conduites agressives, les refus de soin ou de traitement, le mutisme peuvent s'expliquer comme des protestations vis-à-vis d'un pouvoir extérieur qui ne les associe pas à ce qui les concerne. Sans en faire une généralité, j'ai constaté que plus le souci de l'autre est grand, moins il y a de communication réciproque.

Dans la Bible, l'amour n'est pas réductible aux bons sentiments, qui se révèlent bien fragiles dans les situations extrêmes. Il est l'objet d'un *commandement*. S'y soumettre éveille à la loi intérieure de justice et de charité et offre des ressources au-delà des « renoncements nécessaires »⁷ pour rejoindre autrui et entendre ses appels. Repris par le Christ, ce *commandement* offre une « capacité de liberté, de délivrance intérieure », comme l'écrit magnifiquement Sylvie Germain : « Il place l'autre à égalité avec moi, lui reconnaît la même valeur, les mêmes besoins, des désirs équivalents (et bien souvent ambivalents, comme les miens), la même vulnérabilité »⁸.

L'amour peut se renouveler⁹ lorsqu'il est reçu, nourri de gratitude et entretenu dans le secret. Il ne demande pas de se répandre dans le multiple, d'aller jusqu'au bout de ses forces, il ne dispense pas de découvrir les limites du don de soi-même : il n'est pas possible de répondre de tout et à tous.

Aussi longtemps qu'existera cette expérience personnelle, intérieure, de gratitude devant la vie et ses dons continus, me semble-t-il, la transmission des valeurs ne sera pas compromise, même si les repères sociologiques habituels sont brouillés ou inexistants. Les signes visibles qu'on a bien transmis la foi reçue de ses parents sont souvent absents : petits-enfants non baptisés, non catéchisés, enfants mariés civilement ou divorcés. Mais l'heure n'est peut-être pas celle des bilans.

7. Titre d'un ouvrage de Judith Viorst (Laffont, 2001) sur l'attachement et la séparation

8. *Mourir un peu*, Desclée de Brouwer, 2000, pp 132-133.

9. Cf. la règle des diaconesses protestantes de Reuilly : « Apporte à tes parents et à tes amis une tendresse toujours renouvelée »

Le « nouvel esprit de famille »

Ceux qui entrent dans l'âge adulte, parfois non sans peine, ont surtout besoin de savoir — d'une certitude sans faille — que l'on peut traverser la vie avec une certaine distance par rapport aux événements et aux difficultés, que l'on peut garder son âme de la violence. Ils ont besoin d'apprendre l'importance du présent (« Ce que je vis maintenant, c'est important ») en même temps que de la durée (« Apprendre à vivre prend du temps »). Cette parole de sagesse me paraît plus importante que celle des valeurs morales, et elle n'est pas menacée : beaucoup de jeunes entretiennent souvent avec un de leurs grands-parents des relations de confiance et de confidence exceptionnelles.

Je crois beaucoup à cette position initiatique des grands-parents d'aujourd'hui, forts d'avoir secoué en leur temps bien des valeurs sociales établies, obligés d'inventer et d'apprendre par eux-mêmes de nouveaux processus de vie du côté de l'autonomie des personnes, de l'égalité des sexes, etc. La culture familiale ne repose plus sur le devoir, l'obligation, la transmission du patrimoine économique et moral, mais elle continue à garantir la place de chacun dans l'ordre des générations en lui permettant de s'épanouir en tant que « soi ».

Avec le déclin patent des religions et la montée irréversible de l'individualisme, la famille continue de transmettre mais *autrement*, en canalisant, apurant ou critiquant les nouvelles normes sociales. Une enquête récente par entretiens qualitatifs portant sur trois générations vivantes a cherché la nature des liens intergénérationnels actuels. Les résultats sont clairs : la force sociale des relations de parenté et la continuité entre les générations sont plus étroites que jamais. De l'avis général, l'entraide est considérée comme normale : on peut toujours compter sur les siens en cas de difficulté, on ne lésinera pas sur le soutien qu'on apportera à ses proches. Les traits distinctifs de ce « nouvel esprit de famille » sont une identité partagée, la connivence, la confiance et le plaisir, des relations désintéressées, un réseau d'informations en continu (sachant utiliser les ressources du courrier électronique).

La dette à l'égard des ascendants est dans toutes les réponses « mélange de devoir et de gratitude, de fidélité et d'amour » ; la garde des petits-enfants donne lieu à de multiples formes de réciprocité entre les trois générations et permet de tisser des liens au long cours à la fois ludiques et profonds. L'affection est davantage exprimée : « Désormais, la tendresse se dit, s'exprime, se témoigne plus aisément,

y compris entre adultes. » La période de soutien aux parents âgés ou malades peut permettre « de régler des problèmes au sens libérateur, de briser des silences, de rompre des malentendus, de pouvoir exprimer ses attachements, de vivre une relation filiale apaisée »¹⁰.

Ce qui est surprenant dans ces résultats d'enquête — dont je ne partage pas complètement l'optimisme —, c'est l'absence des *croyances* dans la transmission. La famille est devenue la « base arrière » de l'individu dans sa revendication d'autonomie. Sa mémoire est davantage généalogique que générationnelle. Mais le déclin des vieux parents favorise-t-il chez les enfants la prise de conscience de leur propre finitude, permet-il une image plus intériorisée et moins idéologique de soi ? La mort de l'ancêtre a-t-elle valeur initiatique d'intégration de la mort dans la vie ? Préfigure-t-elle pour chacun des descendants un temps où il aura besoin d'autrui ?

Cette solidarité positive des membres du microcosme familial pourrait obscurcir la conscience d'une vulnérabilité fondamentale, la précarité de tout être voué à mourir un jour, la fêlure existentielle de l'impermanence de toutes choses. Au-delà des jours anniversaires autour de l'âgé, d'autant plus fêté au milieu des siens que s'élève le nombre des années, où est l'espérance de l'*« ancien »* ? Rejoindre bientôt ses propres parents derrière la porte de la mort ? Etre libéré de l'ennui, de la fatigue de vivre et des dépendances présentes ? Mais on n'espère jamais seul : l'espérance a besoin d'être partagée. Elle est l'ultime transmission du sens de sa propre mort, dernière figure de cette relation réciproque du don et du recevoir entremêlés, que Jean Tritschler, aumônier en hôpital gériatrique, appelle la « valeur de l'interdépendance » :

« Elever l'interdépendance au rang de valeur, c'est dire que la reconnaissance de la fragilité et l'attente de l'autre pour y suppléer dans un commun élan constituent un pallier décisif dans la marche vers une vie plus pleine : c'est y percevoir une possibilité de découvrir les hommes dans leur dignité unique »¹¹.

10. Claudine Attias-Donfut, Nicole Lapierre et Martine Segalen, *Le nouvel esprit de famille*, Odile Jacob, 2002, pp. 262, 270 et 272. Enquête auprès de 1958 « pivots » de la génération centrale, 1217 vieillards, leurs parents, et 1493 jeunes, leurs enfants adultes

11. *Tu honoreras la personne du vieillard*, Labor et Fides, 1987, p. 62

Cette valeur, fût-elle unique, éloigne à jamais ces relations d'un rapport à sens unique entre des vieillards passifs et des proches actifs. Une alchimie souterraine est à l'œuvre qui tisse, souvent dans le silence, la véritable étoffe de l'accompagnement : elle réussit dans la commune gratitude d'un don mutuel de présence. Ce thème a été magnifiquement développé par Nathalie Sarthou-Lajus :

« La gratitude n'est pas un amour aveugle de la vie mais un amour sans condition qui ne se brise pas dans l'épreuve du malheur (...), [elle] sait reconnaître la valeur de cette vie et s'en émerveiller alors même que son sens est obscurci par l'évidence et la persistance du mal »¹².

Je peux témoigner, avec d'autres, de l'émergence de forces de vie et d'accomplissement insoupçonnées, de l'amour dont certaines personnes âgées se révèlent capables dès lors que nous ne les accablons plus de nos désirs de les aider. Avec les années, je me sens riche de ces instants de grâce, souvent fugaces, où se révèle une commune humilité et qui se parlent dans un merci. Au cœur de l'absence sociale des repères de la transmission, tout reste possible dès lors que subsiste la conscience des dons multiples reçus de la vie et le souci de les transmettre : être habité d'un doux devoir de mémoire, confié à notre vigilance, aimant assez pour ne plus chercher des preuves.

12. *L'éthique de la dette*, PUF, 1997, p. 202

La corbeille de fruits

Mémoire et sagesse

François BÉCHEAU s.j. *

Convalescent, âgé et malmené après de sévères réparations chirurgicales, me voici, aux heures du crépuscule, déambulant le long des interminables couloirs du CHU de la grande ville. Je pousse lentement devant moi la « potence » (la bien nommée !) des perfusions nourricières. Le calme a succédé aux activités frénétiques de l'usine à santé. Quelques blouses blanches se faufilent de cellule en cellule pour répondre aux appels de détresse. L'espace de la réflexion s'ouvre devant moi. Au rythme d'un pas qui se réassure, lentement, les étapes et les épisodes de ma longue vie, depuis mon enfance, affleurent à ma mémoire. La prodigalité de mon passé resurgit. Tous les cadeaux reçus, tout le bien accompli, mais aussi le gâchis du parcours. Et pourtant : « Non, rien de rien, non, je ne regrette rien. Tout cela est en arrière... Car ma vie, aujourd'hui, commence avec moi... »

Mon passé révolu, socle de mon présent, balise le chemin des deuils à consentir. Il faudra renoncer au ski et au tennis, aux activités

* Toulouse. A publié aux éditions Source de Vie : *Histoire des grands conciles* (1985), et chez Nouvelle Cité : *Prier 15 jours avec Ignace* (2000) et *Prier 15 jours avec François-Xavier* (2002).

du soir trop fréquentes, aux voyages lointains, et même accepter l'évaporation de certains noms propres hier encore familiers. « C'est alors qu'arrivent les années dont tu diras : je ne les aime pas (...), le temps où se courbent les hommes vigoureux, quand se taisent toutes les chansons, quand on redoute la montée et qu'on a peur des frayeurs du chemin (...), tandis que l'homme s'en va vers sa maison d'éternité » (Qo 12,1-5). Le temps de la suprême pauvreté ! C'est un aspect de cette saison de la vie. Ce n'est pas le seul. Nos sociétés modernes insistent trop sur ces diminutions. D'autres cultures, en Afrique ou en Asie, plus près de nous aussi, dans la tradition judéo-chrétienne, soulignent les richesses, les fécondités et les potentialités du grand âge. La première partie de ce développement inventorie ces richesses en prenant appui sur l'Écriture notamment. Le grand âge est celui de la *mémoire*, garant des continuités, celui qui inspire le respect sans lequel le « vivre ensemble » n'est plus possible. Celui de l'*accomplissement*, de la joie et de l'action de grâce. Celui de la *sagesse* et du conseil.

Sagesse, oui, mais à certaines conditions pour ne pas rater sa vieillesse. Il faut préciser ces conditions. Ce sera la seconde partie de ce développement. Comment consentir activement aux *mutations* nécessaires pour vivre au présent et en capter l'humble réel, même s'il apparaît restreint ? Comment s'accepter tel qu'on est pour que l'événement soit avènement ? Comment savoir *pardonner* et se pardonner pour ne pas traîner derrière soi le cancer des amertumes ? Comment trouver toujours et partout l'humble chemin de l'*amour* ? En fin de compte, comment vivre notre *vérité de baptisés*, plongés dans la mort du Christ ressuscité ?

LES ATOUTS DU GRAND ÂGE

Moïse, au cantique du *Deutéronome*, exalte la place des anciens. Ce sont eux qui relatent les merveilles de Dieu aux générations successives : « Rappelle-toi les jours d'autrefois, considère les années, d'âge en âge. Interroge ton père, qu'il te l'apprenne ; les anciens, qu'ils te le disent. Quand le Très Haut donna aux nations leur héritage » (32,7-8).

La mémoire des anciens

Le mémorial des dons de Dieu et de ses bienfaits ne doit pas tomber dans l'oubli. Il enracine le peuple dans sa foi et dans sa consistance.

ce intérieure. Le thème est souvent repris, dans les Psaumes par exemple : « Nos pères nous ont raconté l'œuvre que tu fis de leurs jours, aux jours d'autrefois » (44,2). Au buisson ardent, Yahvé s'était présenté comme le Dieu des pères, « le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob » (Ex 3,6). Ce sont eux, les patriarches, qui légitiment la foi d'Israël. Ils transmettent l'héritage.

Rôle capital, sous peine de voir les jeunes générations flotter au gré de toutes les dérives. Nos sociétés le vérifient à l'évidence. On a ainsi vu un récent ministre de l'Education nationale, peu suspect de bigoterie, prôner une meilleure connaissance du passé chrétien de notre pays. Non pas en vue de créer l'uniformité du groupe humain, mais pour que chacun puisse se situer et s'enraciner dans un présent qu'il reconnaîsse. « De façon paradoxale, en transmettant ce qu'il a reçu, le vieillard dessine le présent : dans un monde qui exalte la jeunesse éternelle, sans mémoire et sans avenir, cet élément donne à réfléchir »¹. Cet aspect justifie le respect dû au vieillard, garant d'une société bien établie : « Tu te lèveras devant une tête chenue, tu honoreras la personne du vieillard » (Lv 19,32). Et surtout celle de tes parents : « Honore ton père et ta mère, comme te l'a commandé Yahvé ton Dieu, afin que se prolongent tes jours et que tu sois heureux sur la terre que Yahvé ton Dieu te donne » (Dt 5,16). Le respect des parents se présente comme un vecteur de bonheur, de réussite et de longévité. Comment nier que ce soit là un lieu d'examen de conscience dans notre monde actuel ?

Le temps des accomplissements

Nous pouvons porter sur notre parcours un double regard : celui de la déception (« j'aurais pu faire mieux et plus »), mais aussi, à l'inverse, celui de l'émerveillement devant ce qu'il nous a été donné de vivre et de continuer à vivre encore. Ainsi les Psaumes : « Dans la vieillesse encore, ils portent du fruit, ils restent frais et florissants » (92,15) ; « Bénis Yahvé, mon âme... Il rassasie de biens tes années et comme l'aigle se renouvelle ta jeunesse » (103,6).

Depuis Abraham et Sara jusqu'à Zacharie et Elisabeth, Syméon et Anne, la prodigalité divine se manifeste au profit de personnes âgées. Non pas le temps des grands desseins et des projets ambitieux, mais

1. Conseil pontifical pour les Laïcs, 1999 (*Documentation catholique*, n° 2199, col 214). « L'homme âgé est le témoin de ce qui mérite d'être gardé dans la mémoire des générations un vieux qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle » (Jacques Loew).

celui de la récolte et de l'engrangement. Arrêt sur image. Le moment du bilan. Nous sommes conduits à la repentance, certes, mais sans retour morbide sur soi. Nous croyons au pardon et nous présentons au Seigneur notre corbeille de fruits.

C'est le sentiment qui prédomine quand nous célébrons le sacrement des malades, surtout en communauté. Il s'y vit un moment de grande pacification, de remise de soi dans la confiance et la paix : « Ma vie n'a pas été parfaite, loin de là, mais la miséricorde du Seigneur est sans mesure, le cœur de Dieu est plus grand que notre cœur. » J'offre au Seigneur les balbutiements de mes amours, de mes peines et de mes joies, et je croise son regard avec confiance en me souvenant aussi de la petite phrase du Curé d'Ars : « S'il n'y a rien après, je serai bien attrapé, mais je ne regretterai pas d'avoir cru à l'amour ! » Et nous rejoignons, humblement mais en vérité, l'attitude de Jésus en croix : « Tout est accompli. » Le constat de la mission achevée. Faut-il être Jésus pour « remettre son esprit » dans une telle paix ? Nous sommes en droit de solliciter quelques petites parcelles de cette grâce pour « finir notre vie comme on finit un ouvrage, pour sentir vivre en soi sa propre mort » (Pierre Emmanuel).

Nous étions réunis autour du lit d'une de mes parentes, au tout dernier moment, après le sacrement des malades. Une de mes sœurs pleurait. Très calmement, la mourante l'a reprise : « Ne pleure pas. J'ai fait mon temps. Laissez-moi maintenant me recueillir. » Fil ténu des permanences humaines depuis le temps des patriarches : « Abraham expira, il mourut dans une vieillesse heureuse, âgé et rassasié de jours, et fut réuni à sa parenté » (Gn 25,8).

La sagesse des ans

La vieillesse « est l'époque privilégiée de la sagesse, qui est en général le fruit de l'expérience, parce que "le temps est un grand maître". On connaît la prière du Psalmiste : "Apprends-nous la vraie mesure de nos jours : que nos coeurs pénètrent la sagesse" (Ps 90,12). » Ainsi parle Jean-Paul II². Et, dans le même document, le pape rappelle aux jeunes le Livre de Siracide : « Ne néglige pas le discours des vieillards, car eux-mêmes ont appris de leurs pères » (8,9) ; « Tiens-toi dans l'assemblée des vieillards ; y a-t-il quelqu'un de sage ? Attache-toi à lui » ; « Quelle belle chose que la sagesse des personnes âgées ! » (25,5).

2. *Lettre aux personnes âgées*, 27 octobre 1999 (DC n° 2207, col 972)

Le roi Roboam le sait : « Il prend conseil des anciens qui avaient assisté son père Salomon » (1 R 12,6), et mal lui en prendra de ne pas écouter ces conseils et de leur préférer ceux de ses jeunes compagnons ! Le temps, l'expérience, la relecture des événements, priviléges de l'âge, sont des vecteurs de discernement. Nos contemporains le sentent. Ils sollicitent de plus en plus le conseil de l'« accompagnateur » formé à ce genre de présence aux autres sur la base du respect, de l'attention et de l'ouverture d'esprit. L'âge est tout le contraire d'un handicap en ce domaine : il permet une grande liberté d'attitude, de jugement et de parole.

L'enfant, dans sa fraîcheur, interroge le vieillard du regard. Il est en connivence avec lui, souvent fasciné par ce qu'il pressent de mystérieux savoir derrière les rides et les lunettes. Aux deux extrémités de la vie, ils se rejoignent sur le registre de l'émerveillement et de l'action de grâce : l'enfant par anticipation, le sage par étonnement. Et la louange trouve son essor. Regardez, par exemple, les vieillards de l'*Apocalypse* tels qu'on les voit notamment à la basilique de Moissac, « vêtus de blanc, avec des couronnes d'or sur leurs têtes (...), tenant chacun une harpe à la main (...), ils chantent un cantique nouveau (...) en se prosternant devant celui qui siège sur le trône (...) et en l'adorant » (4,5 ; 5,8-9,14). Il y a dans toute sagesse une invitation à l'adoration.

Encore faut-il obtenir cette pente de l'esprit et la cultiver, car la sagesse n'est pas un dû, elle est un don. On peut passer à côté comme l'expérimentent les anciens confrontés à Job : « Il ôte la parole aux assurés, il ravit le discernement aux vieillards » (12,20). A l'inverse, le jeune Salomon le savait : « Je suis un tout jeune homme, je ne sais pas agir en chef... Donne à ton serviteur un cœur plein de jugement pour gouverner ton peuple, pour discerner entre le bien et le mal. » La demande agréée aux yeux de Yahvé : « Parce que tu as demandé cela, que tu n'as pas demandé pour toi de longs jours, ni la richesse (...), voici que je fais ce que tu as dit : je te donne un cœur sage et intelligent » (1 R 3,11-12). Reste à voir à quelles conditions le don de Dieu sera orchestré par le candidat à la sagesse.

LES CONDITIONS DE LA SAGESSE

Non point se résigner aux diminutions, mais y consentir. Savoir accepter les « trans-formations » au-delà de la seule estime des « formes » précédentes. Pour devenir autre, il faut accepter de voir

mourir ce qui a précédé. Le grain de blé, seul dans son grenier, sèche et meurt. Il doit pourrir pour germer. Ainsi, prendre de l'âge devrait être considéré comme un cadeau nous permettant de mieux apprécier qui nous sommes : pas seulement un corps dont la loi inéluctable est de se désagréger, mais un vivant convoqué vers d'autres rivages. « Il vous faut abandonner votre premier genre de vie, dépouiller le vieil homme (...), pour vous renouveler par une transformation spirituelle de votre jugement et revêtir l'Homme Nouveau » (Ep 4,22-24).

Consentir aux mutations

Cela implique qu'il faut vivre pleinement le moment présent. Certes, le retour en arrière peut ranimer d'heureux souvenirs, mais il peut aussi engendrer le poison des regrets et de la culpabilité. Prudence donc dans la réminiscence, mais aussi dans la projection vers le futur qui peut mobiliser l'activité mais également développer en nous la peur de l'échec. Le passé est un chèque périmé. Le futur, une promesse aléatoire. C'est le « sacrement du moment présent » qui nous est donné. Dieu nous l'offre comme une invitation à trouver dans l'instant la possibilité d'une plus grande plénitude d'amour. « Aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus notre Seigneur » (Rm 8,39).

Nous sommes tentés de nous comparer aux autres et de nous déprécier. Se déprécier accélère le vieillissement. Quand on a décidé qu'on ne vaut rien et qu'on n'a plus rien à apprendre, on vieillit mal. C'est l'avortement systématique de tous les possibles. L'humilité ne consiste pas à se minimiser, mais à reconnaître la vérité. Cette vérité nous apprend que si nous sommes faibles, médiocres et pécheurs nous sommes aussi des êtres merveilleux, créés par Dieu au sommet de sa création, capables d'être admirablement co-créateurs avec lui, et surtout ses enfants, ses partenaires, aimés de lui gratuitement.

Alors, attention à notre dialogue intérieur ! Ne sois pas trop sévère à ton égard, car on a malheureusement remarqué avec justesse que « si tu parles aux autres comme tu te parles à toi-même, tu risques de n'avoir pas beaucoup d'amis ». Nous avons un « lustre » caché, composé de lumière et de beauté inhérente à notre état de créature préférée de Dieu. Il faut en prendre conscience.

Pardonner et se pardonner

Les ressentiments et les amertumes s'accumulent souvent avec l'âge. Entretenir le mécontentement, le reproche, la vengeance et la haine est un processus qui somatise immédiatement et se traduit en pessimisme, en découragement, en apathie, en ulcères ! Ces poisons sont des germes de maladie. Si nous n'arrivons pas à minimiser un affront, il nous envahira bientôt et nous tiendra à sa merci. A l'inverse, pardonner est un pouvoir du cœur qui entraîne la guérison. Il libère l'énergie utilisée jusque-là pour entretenir le ressentiment. « Quand tu présentes ton offrande à l'autel, si là tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère ; puis reviens, et alors présente ton offrande » (Mt 5,23).

Mais le plus difficile est encore de se pardonner à soi-même. On voudrait tellement avoir été autrement. L'intransigeance envers soi-même est un envers de l'orgueil. C'est le pire des poisons. Se référer à la miséricorde du Seigneur vis-à-vis de ses enfants, y compris de soi-même, est le meilleur remède offert au chrétien pour se sortir de ce danger mortifère.

S'ouvrir aux autres

En prenant de l'âge, on a tendance à se replier sur soi et à ne plus s'intéresser qu'à ses petites misères physiques. Le bulletin médical est au centre des conversations qui deviennent vite des monologues, car la personne âgée cesse de porter aux événements extérieurs et même aux autres un intérêt réel. Ce repliement est désastreux pour la vitalité intérieure, car il est évident que c'est l'aptitude à donner quelque chose de soi aux autres qui maintient et fait croître la jeunesse intérieure. L'altruisme est la meilleure de toutes les jouvences. Il est toujours possible de donner aux autres une parcelle de nos talents. C'est leur offrir de l'amour. Or l'amour ne suit pas les lois habituelles du monde. Plus on en donne, plus il prolifère en nous. Dans ce domaine, « tout ce qui n'est pas donné est perdu ».

Cette loi vaut particulièrement pour les retraités. Attention au sophisme qui parle de la retraite en termes exclusifs de repos. « *When I rest, I rust* » (« quand je me repose, je rouille »), disait Martin Luther King. Le retraité qui a été actif toute sa vie deviendrait un « patient », une larve purement passive, s'il cessait tout d'un coup de faire des

projets (si humbles soient-ils) et de se donner des buts. La meilleure des motivations est de chercher à aider ceux qui en ont besoin. Cela suppose le regard préalable de la contemplation : savoir déceler les clins d'œil de Dieu, l'invitation qu'il me fait, l'attente de l'autre à mon endroit. La prière de l'automne est une prière simplifiée. Ce qui importe n'est pas « l'abondance de la matière, mais de goûter les choses du dedans » (saint Ignace). Un simple mot de l'Ecriture, une attitude ou un regard glanés dans la vie courante suffisent à rassasier l'âme. L'appétit quantitatif a diminué. La saveur est aux aguets. C'est elle qui nourrit la tendresse, la paix et la louange du crépuscule.

Le temps du déclin, le temps de cette pauvreté ni subie ni voulue, mais reçue, est celui de la foi. Nous croyons que, dans la mort affrontée et accueillie, Dieu agit et fait naître du nouveau. En « remettant » son Esprit au Père, Jésus retourne à la communion trinitaire. Il est vivant et nous entraîne dans son sillage. C'est le *kérygme* central de la Bonne Nouvelle. Saint Paul le clame haut et fort : « Le Christ est ressuscité d'entre les morts, premices de ceux qui se sont endormis. Car la mort étant venue par un homme, c'est par un homme aussi que vient la résurrection des morts. De même que tous meurent en Adam, ainsi tous revivront dans le Christ » (1 Co 15,21-22). Si la tête est vivante, les membres le sont aussi.

Nous aimerais percer le mystère et connaître les modalités de notre « àvenir ». Renonçons à explorer le « comment ». Accrochons-nous à la certitude de la foi, celle d'un « passage » vers une nouvelle naissance. Et sachons nous y préparer en ratifiant notre baptême. Nous l'avons reçu une fois pour toutes. Il faut le vivre au quotidien : « Nous avons été ensevelis avec le Christ par le baptême dans la mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous vivions nous aussi dans une vie nouvelle » (Rm 6,4). Acceptons sereinement les passivités et les diminutions, qui sont autant de « petites morts au quotidien », pour accueillir avec confiance les promesses de la vie. « Pour nous, chrétiens, tout est naissance. Tout souffle est cri de naissance, tout soupir jusqu'au dernier. Le chrétien ose dire qu'il n'y a en cette vie que des naissances » (Paul Guérin).

Figures d'anciens dans l'iconographie biblique

Chantal LEROY *

Juin 2001. L'année universitaire s'achève. Un étudiant expose un travail sur le visage à partir de photos prises dans une maison de retraite. Cliché après cliché, les fronts se plissent, les orbites se creusent, les rides s'ordonnent en profonds sillons. Quelle impudence l'a poussé à exhiber ces apparents abîmes quand aujourd'hui tout assure aux visages le droit absolu à la « jeunesse et beauté » ? Oublierait-il ce clip publicitaire, persuasif et récurrent, où un visage féminin de tableau de maître se craquelle sous le vernis vieillissant, tandis qu'une crème miracle lui restitue sa pureté inaugurale ? Et surtout, quelle inconscience ou provocation l'a conduit à cette vision incongrue, « humaine, trop humaine », à l'issue d'un cours sur l'œuvre d'art ? L'art n'est-il pas un lieu d'éternité que l'irruption du temps violente ? Mais l'étudiant s'obstine. Et, peu à peu, les visages émaciés, livrés sans défense, libèrent le regard habituel et hâtif. S'introduit une vision nouvelle. Cette vision, que les contemplatifs partagent avec les

* Université catholique de Lyon A notamment publié dans *Christus* « L'Eglise et les arts visuels » (n° 181, janvier 1999), et dans *Etudes* « Le visage dans l'art contemporain » (n° 3935, novembre 2000)...

artistes, restitue l'éénigme de la métamorphose des choses, dans l'intuition que beauté et abîme se rejoignent par-delà les poncifs esthétiques et, dans le cas du visage, au-delà de l'anatomie temporelle, dans une *aura* qui l'unit au Mystère du monde.

Et cette vision s'inscrit dans un long cortège de rides, de sillons, de toutes ces figures d'anciens que convoque d'emblée notre mémoire visuelle, tous les visages que l'iconographie biblique a entraînés avec elle sur les routes du pèlerinage humain : patriarches, prophètes, « vieillards » de l'*Apocalypse*, jusqu'à l'Eternel qui apparaît à Daniel sous les traits d'un Ancien. Cependant, l'inventaire de cette immense suite ne ferait pas apparaître le champ visuel de la scénographie *quasi* sacrée, délibérée, volontaire, des paradigmes de la vieillesse, qui vivent sous le pinceau de quelques artistes. Aussi, puisqu'il faut choisir, faisons confiance à la spontanéité de notre mémoire.

REMBRANDT, SA MÈRE ET LA PROPHÉTESSE ANNE

Une de ces premières évocations manifestes pourrait être celle de Rembrandt. On évoque volontiers sa complaisance pour les visages d'anciens qui ont « essuyé les défaites de l'être et du temps » (Claude Roy), son goût à peindre leur « extrême dénuement ». Dans son œuvre — pour une grande part, il est vrai —, les visages sont immanquablement ceux du vieillard, issu de sa Hollande ou de ses rencontres bibliques ; le sien aussi. Or, le plus souvent, l'évocation contient d'emblée un postulat si persistant qu'il opère comme un stéréotype des plus communs : les visages de Rembrandt sont ceux d'un croyant qui puise ses modèles dans la Bible pour en faire des épiphanies. Ce n'est pas faux, mais, à telle enseigne, nous ne repérons plus les allégations ou les démentis qui nous permettraient de saisir les rapports que l'artiste entretenait avec la figure humaine en général, celle du vieillard en particulier, celle de ses proches, et la sienne propre. Arrêtons-nous sur les portraits qu'il fit de sa mère.

Quand le visage se fait énigme

Oublions un instant le peintre héros mystique qui nous rassure à l'heure où nos images vacillent. Il est moins sublime mais plus vrai de considérer l'homme. Le déchirement de l'être qui contemple la chair qui l'a conçu, sa mère. Chair, hier créatrice, et qui aujourd'hui s'affais-

se, et bientôt ne sera plus. De fait, sous le capuchon incliné, une ombre dramatique envahit presque tout le visage. Le temps a fait son travail. La bouche pincée et les orbites obscures parlent déjà de mort.

Rembrandt n'est encore qu'un jeune garçon lorsqu'il convainc sa mère. Sa vie comme son métier de peintre, il les lui doit. Paradoxalement,

alors qu'il peint son père — qui, lui, s'était opposé à ce « métier de fainéant » — solennel ou à l'orientale, Rembrandt laisse une douzaine de portraits maternels émouvants par leur réalisme sans apparat. Les eaux-fortes griffent le visage aimé et le pinceau accentue l'empâtement de la chair affaissée... Partout, la disgrâce s'installe sur les traits qui composent habituellement l'« idéal de la Madone ». Renversement des choses. Cette

vieille femme est sa mère. Son visage est devenu énigme ; ses yeux, insaisissables. Insupportable renversement mère/ enfant. « Où sont les yeux de mon enfance — écrit Annie Ernaux visitant sa propre mère à l'hôpital —, ses yeux d'il y a trente ans, terribles, ses yeux qui m'ont faite ? »¹.

A l'instar du déchirement filial, le tracé incisif de la pointe sèche souligne, avec une acuité poignante mais non dépourvue de délicatesse, la fragile vérité humaine. Cette fragilité dont Bacon dira des siècles plus tard : « Le sujet qui ne cesse de vous ronger de l'intérieur — et ce à quoi vous ramène toujours le plus grand art —, c'est la vulnérabilité de la situation humaine »². Lèvres fondues, peau burinée, écorce fissurée, Rembrandt, l'artiste, use du visage maternel comme, plus tard, il usera du visage de Saskia. Mais alors que ce dernier livre le désir, l'élan, la force de l'amour jusque dans le deuil, Rembrandt ne montre pas la mort de sa mère. Il y quête ce qu'il quêtera dans son miroir : l'irréductible. Ce que le temps et les souffrances ne peuvent plus atteindre : l'accomplissement. D'autant plus palpable que l'enveloppe est plus fragile, plus transparente. « Ma mère devient décolorée. Vieillir, c'est se décolorer, c'est devenir transparent »³.

1. *Je ne suis pas sortie de ma nuit*, Gallimard, 1999, p 53

2. David Sylvester, *Interviews with Francis Bacon*, Thames & Hudson, 1990, p 199

3. A. Ernaux, *op. cit.*, p 62



Ce qui est beau reste caché

C'est alors, et alors seulement, qu'à travers cette transparence la quête se met en affirmation spirituelle. Conquête d'un beau caché. C'est alors seulement que la vieille prophétesse Anne peut revêtir la peau parcheminée de sa mère. Peut-être. Ce n'est pas sûr. Rembrandt ne s'est jamais expliqué là-dessus. Il ne faut pas aller trop vite en besogne, car l'esprit inquiet ou tout simplement paresseux s'installe vite dans une empathie facile où la beauté n'agit plus parce que le vrai se dissout. Dans les musées ou les expositions, l'éénigme de l'abîme est livrée à l'admiration des spectateurs. Elle est pour ainsi dire surexposée. Elle se dissout dans le sublime. Or la vérité des visages de Rembrandt passe par cette soumission au réel, cette épreuve de la vérité. « Le regard de Rembrandt vieux ou le masque de Beethoven aux yeux clos m'émeuvent autant qu'un siècle entier d'actions épiques, écrit Rouault. En fait, ce qui est beau reste caché, et il en a toujours été ainsi »⁴.

Ne trichons pas avec l'œuvre de Rembrandt. Il n'a pas triché avec le visage. L'esthétique de la décrépitude est un leurre justifié par l'illusion imaginaire de la beauté. Il est peut-être plus facile de la repérer chez Giorgione lorsqu'il peint la *Vieille femme* (Venise) ou chez Donatello lorsqu'il sculpte le corps meurtri de *Marie-Madeleine* (Florence) l'une et l'autre dépourvues d'*a priori* spiritualisant. Malgré toute la volonté de transfiguration du corps décrépit en œuvre d'art, jamais les disgrâces d'une peau plissée, d'une bouche édentée, des



© Carolino Augusteum Museum, Salzburg

4. *Sur l'art et sur la vie*, Gallimard, 1992, p 108

mains crevassées, des cheveux clairsemés, ne pourront paraître belles. Rembrandt le sait qui, à l'heure de sa mort, regardera dans le miroir plein d'ombre sa face de chagrin et éclatera d'un « rire insensé »⁵. Est-ce le même rire que celui qui accompagne la nudité abandonnée du vieux Noé de Bellini (Besançon), l'une des premières fois où l'art de la Renaissance osa représenter les limites de la chair vieillissante ?

Rembrandt est grave. Il s'est donné beaucoup de mal pour représenter cette femme extrêmement âgée qui, selon la Bible, avait quatre-vingt-quatre ans et qui tressaille à l'aube de sa mort. Les tons chauds, les ocres, les bruns font de la couleur — qui n'était que voile, jeu subtil de glacis — une matière épaisse. Elle était apparence, elle devient substance. La texture prend l'aspect d'une matière en fusion, mais les tonalités dorées ne sont pas celles de l'or dont on fait les icônes, elles sont celles de la lumière qui se dépose sur les pierres lézardées à l'heure du crépuscule. Le visage qu'il donne à la prophétesse ne sert là ni une ressemblance, ni une allégorie de la vieillesse, pas plus qu'une sublimation esthétique. Et si le peintre lui donne le visage de sa mère, c'est peut-être qu'en regardant sa mère il voit, comme la prophétesse Anne, ce qui ne se voit pas : l'Espérance qui s'accomplit.

CHAGALL, ABRAHAM, SON PÈRE ET LE GRAND-PÈRE

« Je suis certain que Rembrandt m'aime. » Souvent citée en commentaire de ses œuvres, la confidence que livre Chagall à la fin de *Ma vie* (1931) serait de peu d'intérêt si elle ne servait ici que d'habile transition. Cet aveu s'inscrit au cœur de notre propos, en son développement moins connu : « Je pense plus volontiers à mes parents, à Rembrandt, à ma mère, à Cézanne, à mon grand-père, à ma femme. » « Pèle-mêle » aussi déroutant que signifiant.

Chagall éprouve comme un plaisir enfantin à se trouver confronté à un réel déroutant, pour s'avancer sans armes, nu devant la vérité de l'être confronté à l'éénigme brute d'un amour profondément incarné, je veux dire *sensible*. Car si, cette fois, le postulat ne peut être remis en question — ses poèmes et ses tableaux ayant bien la même source : l'amour —, il faut pourtant se garder de trop vite spiritualiser ou esthétiser ses œuvres : « Si quelqu'un voit seulement dans mon art la recherche d'un plaisir, il est libre. Libre aussi de considérer comme

5. Le dernier autoportrait, au Wallraf Richard Museum (Cologne). L'expression est de Malraux.

une autre réalité se transformant involontairement en symbole la construction logique et psychique des formes et des couleurs. Sur ce point, comme sur d'autres, il m'est agréable de garder le silence et de laisser la liberté de penser ce que l'on veut. »

Dans la présentation du *Message biblique* à Nice, Pierre Provoyer note que ce refus d'ajouter des mots à la peinture est pour l'artiste refus de rétrécir son œuvre à un message confessionnel ou de la dessécher en rhétorique. Si Chagall l'a souhaitée accessible à tous, c'est non seulement au nom d'une extrême liberté mais de « la plus grande humanité » qui soit. La confidence que nous évoquions ci-dessus éclaire les multiples visages d'anciens qui ponctuent son œuvre : celui du vieux père « imprégné de l'odeur de harengs que dégagent ses vêtements », ou celui, « fané », de sa mère, « plissé comme la peau de ses seins ». Autrement dit, l'amour qui transpire des œuvres ne nie en rien les sens qui nous rappellent sans illusion à notre vraie nature et à la finitude de notre chair ; plus, il les sollicite.

On ne retiendra ici qu'un de ses visages, celui d'Abraham.

« Inspire-moi, grand-père »

Abraham reçoit la visite des trois Anges. Le fond rouge du *Message biblique* donne à la scène une « grandeur byzantine » (P. Provoyer), unissant l'iconographie ancienne orientale à l'expérience parisienne expressionniste. Pourtant, aussi séduisant que soit le sujet, concentrons-nous sur un détail, si tant est qu'on puisse qualifier ainsi le visage du patriarche, au centre de l'œuvre. Usant des audaces de l'art moderne, Chagall y joue le conflit des couleurs complémentaires, le rouge et le vert, auxquelles il ajoute une touche de jaune aux reflets d'or. Un filet noir y trace une écriture indicible.

Qu'écrit donc Chagall ? Sa propre histoire et celle de son peuple. Conflits intérieurs et lumière divine. Derrière le visage se profile la maison de Vitebsk, le seuil et ses deux marches branlantes, la cour et ses poules. La ferme brûle. Il faut quitter le pays. Ce visage d'ancien, c'est celui du père, du grand-père, de son vieil oncle qu'il aimait tant. C'est aussi celui d'Abraham. Il faut quitter le pays. Quitter Ur et suivre la main divine qui guide, protège et promet. Les visages se superposent. Les portraits de ses proches sont une espèce de modelage qui restitue le mystère des strates que la vie dépose. Il les invoque pour convoquer ceux de l'humanité :

Abraham et les trois anges (détail). Musée biblique, Nice
© RMN, Gérard Blot



« Je me rappelle mon arrière-grand-père, celui qui avait fait les fresques à la synagogue... Inspire-moi, grand-père.. Dis-moi quelle force mystérieuse dirigeait ton pinceau à Lejné. Instille-moi, ô grand-père barbu, quelques gouttes de vérité juive ! »

Le visage entier du monde

Alors qu'il peint les visages de Bella ou de Vava flottants dans le ciel, jeunes, oniriques, intemporels, ses visages de patriarches/père-grand-père participent, eux, de la terre et du temps. Et lorsque notre étudiant égrenait les photos des vieillards de sa maison de retraite, ne rejoignait-il pas avec une très grande justesse l'intuition créatrice de Chagall ? Certes, l'image biblique surgit ici de plein droit, mais elle ne peut justifier l'obsession du peintre pour cette figure sans cesse reprise. C'est en ce sens que l'artiste est prophète. Car l'art n'est pas du côté de l'éphémère mais des signes. Ceux que dépose le mystère insondable du temps qu'il transcende. C'est dire qu'il est du côté de la compréhension de l'existence, non de sa négation. « Plus notre temps refuse de voir le visage entier du monde pour ne regarder qu'une toute petite partie de sa peau, plus je deviens inquiet en considérant ce visage en son rythme éternel, et plus aussi je veux aller contre ce courant général. »

Aviez-vous remarqué la présence *quasi* incontournable de l'horloge auprès de ces visages ? Qu'elle ait des ailes aux dimensions cosmiques, ou qu'elle effleure délicatement la joue ou le front de ces faces qui sont là, *en face*, et qui ne sont déjà plus, cette métaphore chagallienne nous en dit plus long qu'un discours : l'homme est, malgré tout, le seul être qui donne un sens au temps. Aussi, à l'heure où tout est fait pour interdire aux vieux d'être vieux, où sacrifier au culte du jeunisme renvoie au reflux sensible de la croyance en l'au-delà, où le temps est désormais le seul horizon de l'homme du XX^e siècle, la contemplation de ces visages d'anciens s'avère une très grande sagesse. Elle donne au vieillard, et au visage qu'il expose à la société, une redéfinition du sens et de la valeur que l'homme accorde à son existence.

JOSEPH D'ARIMATHIE ET NICODÈME

Au Moyen Age où l'iconographie associait esthétique et religion, l'image de la vieillesse qui se met en place n'échappe pas aux ambiguïtés des stéréotypes. Soit elle personnifiait le Vénérable, le Sage, le Respectable, suivant l'un des plus beaux portraits de la littérature biblique : « Quelle belle chose que le jugement joint aux cheveux blancs et pour les anciens de connaître le conseil ! La couronne des anciens, c'est leur riche *expérience* ! » (Qo 25,4-5). Soit elle se confondait avec le lubrique, le ridicule, toute sorte de tares qui conduisent à la mort, considérée alors comme châtiment. Héritière pour une bonne part des traditions littéraires antiques, l'image était aussi tributaire de la place que tenait le corps dans la société d'alors⁶.

Arrêtons-nous sur deux figures d'anciens, que les *ymagiers* se plaisaient particulièrement à travailler : Joseph d'Arimathie et Nicodème.

« *Locus classicus* »

L'âge canonique de ces vénérables vieillards n'est justifié par aucun texte scripturaire⁷. Certes, leur double rôle — l'un concret et fonctionnel, celui d'ensevelisseurs du Corps sacré et l'autre plus didactique, de représentants du peuple juif — leur conférait une signification particulièrement riche et commandait leur projection au-devant de la scène. Mais entraînait-il nécessairement des cheveux blancs ? On a pu avancer l'influence des confréries et du théâtre des Mystères, mais, dès le X^e siècle, le Codex Egbert (Trèves) et, encore plus tôt, les miniaturistes et fresquistes byzantins leur attribuaient cette apparence⁸. Quant à l'*imago pietatis* des XIV^e et XV^e siècles, elle ne légitime pas non plus ce recours à la vieillesse. Ce qui motive donc mon propos, c'est la manière particulièrement affirmée et fouillée dont ces visages ont été peints, gravés, sculptés, avec une constance singulière au long des siècles.

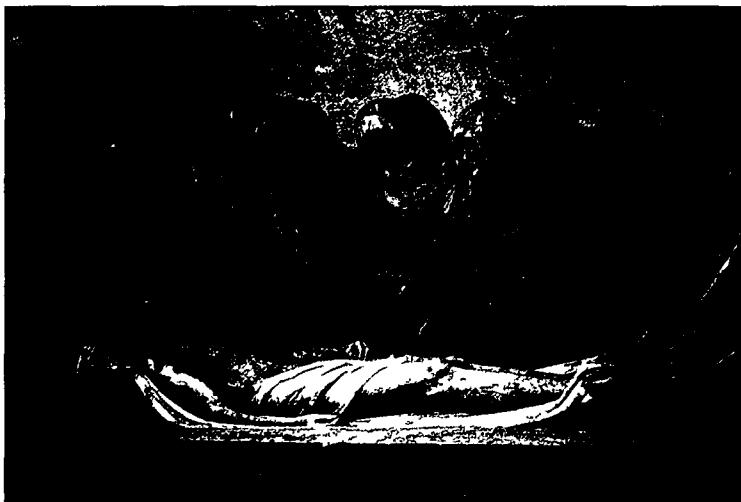
Pouvons-nous avancer l'argument du « *locus classicus* » de l'iconographie chrétienne, c'est-à-dire de la triade « représenter-instruire-faire prier », repris obstinément par les théologiens ? Sans doute, et nous serions déjà plus proches du bien-fondé de la formule picturale qu'en

6. Cf. Georges Minois, *Histoire de la vieillesse de l'Antiquité à la Renaissance*, Fayard, 1987.

7. Mt 27,57-61 ; Mc 15,42-47 ; Lc 23,50-55 , Jn 19,38-42. Seul ce dernier associe Nicodème à l'ensevelissement.

8. La BNF possède plusieurs de leurs manuscrits illustrés des VIII^e et XI^e siècles. N'oublions pas la superbe sculpture du cloître de Silos, en Espagne (XI^e siècle), et les nombreuses enluminures des XI^e et XII^e siècles, très nettement influencées par l'art byzantin.

invoquant faits sociologiques ou mentalités religieuses. Mais la question demeure : pourquoi un visage de vieillard auprès du Christ mort est-il devenu un « *locus classicus* » ?



Chaource (Aube)
© Chantal Leroy

« Un Dieu accessible au sens »

Remarquons en premier lieu que leur personnalité propre est davantage mise en valeur par leurs attitudes ou vêtements que par leurs visages *quasi* jumeaux. Alors que le premier relève du domaine narratif (parfois non dénué de pittoresque), le second est de portée symbolique. Il faut invoquer ici la dimension psychologique propre à l'art qui fait appel à la sensibilité immédiate plus qu'à des spéculations rationnelles. Les sentiments religieux qui naissent aux époques de disette et de famine dans l'Europe occidentale ne changent effectivement rien à l'affaire. Concédons-leur des images soulignant, plus que leurs sœurs aînées, la fragilité périssable du corps humain et le sort inéluctable de tout être vivant. Les Nicodème et les Joseph d'Arimathie figurant dans les *Mises au tombeau* de Chaource, Semur-en-Auxois, Salers (XIV^e-XV^e siècles)⁹... sont des exemples particulièrement bouleversants. Mais ils ne doivent pas nous détourner de notre question : la maturité et l'âge avancé des deux protagonistes. Pour ce faire, je proposerai brièvement une triple réception de l'image :

9. Le lecteur nous pardonnera de ne pas citer les quelque 300 *Mises au tombeau*, peintes ou sculptées, recensées en Europe

• L'ensemble de la scène d'abord. Chaque personnage peut être reçu comme représentatif de celui qui est appelé à le contempler. Marie-Madeleine et Jean pour les plus jeunes ; Nicodème et Joseph d'Arimathie pour les plus âgés.

• En second, un « arrêt sur visages ». La profondeur des yeux bordés d'une épaisse broussaille, la magnificence des barbes, l'argent des chevelures rehaussées d'augustes coiffures puisées dans les ghettos juifs de l'époque, tous ces détails, trop évidents pour n'être pas intentionnels, réveillent l'image biblique patriarcale intemporelle. L'atmosphère de dignité qu'ils introduisent rappelle la longévité et la fécondité bibliques dues à la sagesse de vie et la foi en une Promesse.

• Enfin, la relation entre ces vieillards et la mort. La mort du Christ, certes — et les commentaires peuvent être ici aussi nombreux que profonds. Mais autre chose est de contempler la proximité de ces vieillards avec la mort.

Si l'iconographie fait défaillir les plus jeunes, jamais elle n'inscrit la défaillance sur ces deux visages. Pas plus que la révolte. Ni le doute. C'est qu'ils sont, en fin de compte, images des vieux façonnés par la vie et le temps, des vieux courbés par le poids des ans — à quoi s'ajoute ici le poids du linceul qui sera bientôt le leur et celui du spectateur. Ces visages n'en sont pas moins dignes, sereins, remplis de tendresse. Ces trois registres de contemplation ne s'excluent pas, ils se complètent pour rendre manifeste, selon l'expression de Pierre Gibert, « Dieu, accessible aux sens »¹⁰.

Aussi, à l'heure où les « fontaines de jouvence » déversent leurs flots, où les mythes de pérennité renaissent sur les paillasses de nos laboratoires, où s'affrontent Endymion ou Mathusalem (jeunesse illimitée ou vieillesse sans fin ?) et où l'on sacrifie à Longévité sans savoir quoi offrir à Vie gagnée..., la contemplation des visages d'anciens ne soustrait pas à la responsabilité envers les vivants ; elle lui donne au contraire vigueur. Car les visages appartiennent à qui les voit. Peints ou sculptés, ils parlent à l'homme de la source qui leur a donné vie, en même temps qu'ils lui disent la fragilité des créatures et leur appel à plus de sollicitude. « Les vieillards meurent, disait Henry de Montherlant, parce qu'ils ne sont plus aimés. » La contemplation est enfantement. « Comment un homme peut-il naître, une fois qu'il est vieux ? », demandait Nicodème. Quand la Lumière qui est dans le monde illumine son visage.

10. Cf. « Un Dieu accessible aux sens », *Théophilyon*, t. V, vol. 1, 2000.

La grâce de l'âge

Marie-Thérèse ABGRALL *

Vieillir, une grâce ? Elles ressemblent plutôt à une épreuve¹, « ces années dont nous disons que nous ne les aimons pas » (Qo 12,1) et dont nous ne savons comment nous aurons à les vivre. La vieillesse n'est pas une idylle, et il y aurait inconscience ou illusion à faire l'éloge de l'âge, temps des diminutions coûteuses et de tous les appauvrissements, s'il ne nous était donné d'en haut une autre lumière pour éclairer ce temps, une autre force pour l'aborder. Lumière pascale, force de vie et de résurrection.

Je ne parlerai pas ici du grand âge et de ses souffrances, devant quoi l'on ne peut que se taire. Je parle du lieu qui est le mien aujourd'hui : ce temps intermédiaire de passage, où l'on a quitté les responsabilités directes de l'action pour passer le relais à d'autres, entrer dans l'âge dit de la « retraite ». En vérité, il n'y a pas de retraite pour Dieu, ni pour la vie avec lui, ni pour le service des frères, et chaque âge de la vie spirituelle est un temps pour la grâce et pour la mission. De

* Communauté Saint-François-Xavier, Paris A publié chez Nouvelle Cité *Prier 15 jours avec Madeleine Daniélou* (2001)

1. Cf mon article « La grâce du consentement », *Christus*, n° 189, janvier 2001, pp 27-36

chaque heure de notre vie, nous pouvons dire : « Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut » (*Is 49,8*). Accueillir comme il vient et comme une heure de Dieu ce moment, ce *kaïros* où nous sommes attendus, où nos frères aussi nous attendent...

Avancer en âge

« *Prendre* de l'âge », dit-on — comme on prend une richesse de plus en sa besace ! Nous ne « prenons » rien, c'est plutôt nous qui sommes « pris » dans une expérience de passivité, de pauvreté, qui nous dépossède peu à peu des choses et de nous-mêmes : les forces physiques, la puissance d'entreprendre, la vitalité de l'esprit nous abandonnent, elles nous « trahissent », comme dit le langage commun. C'est à une déprise que nous sommes menés ! « Les choses me quittent peu à peu, et moi je les quitte à mon tour. On ne peut entrer que nu dans les conseils de l'Amour »².

Et s'il s'agissait d'« avancer en âge », pour reprendre une autre expression familière ? Avancer non plus au grand large des projets ambitieux, des initiatives hardies et des pêches miraculeuses, mais dans la véritable profondeur de la vie et de l'être. En cette heure, nous sommes à la fois invités au mouvement (sortir de nous sous peine de périr) et renvoyés à nous-mêmes. Car il s'agit bien d'être, et non plus d'avoir ou de faire. Les mains vides, le cœur toujours plein d'attentes, il nous faut retrouver une dynamique nouvelle, un autre élan dans la foi. Ce n'est certes pas une moindre aventure que ne l'était la marche de Pierre sur les eaux. Mieux encore qu'hier, avec une conscience plus grande de notre fragilité, nous savons aujourd'hui, Seigneur, que nous ne pouvons avancer sans Toi, nous risquer sans Toi sur ces eaux-là, en ce parcours inconnu devant nous. « “Viens”, dit Jésus » (*Mt 14,29*).

C'est à un exode que nous sommes provoqués, pour vivre avec Moïse dans l'espérance de la manne, au jour le jour. Notre seule assurance est qu'elle ne nous fera pas défaut et que Dieu lui-même, dans la nuée et la colonne de feu, marchera avec nous. « Et il en fut ainsi à toutes leurs étapes » (*Ex 40,36-38*) .

2. Paul Claudel, *La messe là-bas*, Gallimard, 1919, p. 20.

Pas meilleur que mes pères

Au terme d'une mission déjà longue et apparemment réussie face aux prophètes de Baal, Elie, fuyant la colère de Jézabel, se couche sous un genévrier et a ce cri : « C'en est assez maintenant, Seigneur ! Prends ma vie, car je ne suis pas meilleur que mes pères » (1 R 19,4). Je ne suis pas meilleur que mes pères ! Il faut avoir un peu vécu pour dire cela, être passé par bien des expériences. On peut le dire dans la révolte et la désespérance, et en être écrasé ; on peut s'en cacher à soi-même la lumière, comme le firent longtemps les accusateurs de la femme adultère, qui se retirent un à un, « en commençant par les plus âgés » (Jn 8,1-11). Mais, dans les eaux du Jourdain, le Christ est entré une fois pour toutes, prenant rang parmi les pécheurs, nous rejoignant là. C'est là qu'il accomplit toute justice.

Si Dieu nous donne d'accueillir cette vérité de notre être, pas seulement dans la lucidité d'une connaissance de soi qui va à la mort, mais dans le Christ qui l'a assumée, alors elle ne nous fait plus peur, alors s'ouvre aussi pour nous un nouveau regard de miséricorde et de compassion : oui, je ne suis pas meilleur que mes pères ni que mes frères et compagnons d'humanité à mes côtés. Comment m'en étonner ? Je suis de la même race, pris dans le même pardon, la même miséricorde du Père. Passé par l'expérience de ma propre faiblesse tant de fois éprouvée, de relèvements en relèvements, de pardons en pardons, comment ne pas me sentir avec mes frères « du même péché et de la même grâce » ? Comment puis-je encore les juger, les condamner, me mettre à part ? La longue suite de mes faiblesses renouvelées et des pardons reçus creuse en moi une vérité et une espérance : la communion des saints est d'abord une communion de pécheurs pardonnés. Ce devrait être la grâce de l'âge de le savoir et de s'en réjouir. Alors nous pouvons faire corps, nous devenons « Corps », le Corps de l'Eglise, sainte et pécheresse, constituée de pécheurs. Mais c'est seulement au fil des années de marche au désert que Moïse en vient à s'éprouver ainsi comme faisant corps avec son peuple, « un peuple à la nuque raide », appelé pourtant à être le peuple saint, le peuple qui appartient au Seigneur (Ex 34).

Si je connais désormais ce que je suis, ce que je vaux — et nul ne peut m'en conter sur moi-même —, ce n'est pourtant pas une expérience amère, une sagesse résignée ni une délectation morose : j'ai appris à y attacher moins d'importance qu'à ce qui me fonde. C'est l'amour de Dieu qui me constitue. Plutôt que de faire et refaire le

compte et le décompte de mes péchés (si réels et répétitifs qu'ils puissent être dans la conscience que j'en ai, ils ne pèsent rien face au poids de cet amour-là), il me faut laisser Dieu m'en alléger lui-même. Dans cette opération de délestage, ma vie, paradoxalement, gagne en poids et consistance ce qu'elle perd en ruminations intérieures. C'est la grâce du sacrement du pardon, si je le vis dans une lumière théologale, que de me remettre dans cette vérité : l'amour tant de fois reçu est premier, il est le poids qui m'entraîne. L'examen particulier proposé par saint Ignace à ses compagnons n'est pas tant de se livrer à un examen de conscience pointilleux que de se laisser créer et recréer chaque jour dans la fidélité éternelle de Dieu. De laisser remonter en nous la parole de bénédiction. De prendre appui et élan sur le passé pour assurer ses pas et se laisser entraîner plus loin.

Un temps pour la gratitude

Du « Ne t'en va pas, tu es si beau » de Goethe, voulant éterniser l'instant heureux, au « J'aurais pu..., j'aurais dû... » de nos vains remords, multiples sont les manières de ressasser le passé, et c'est la tentation de l'âge. Mais vouloir le ressaisir, cultiver nostalgie ou regrets, c'est se laisser enfermer dans la prison de nos rêves et de nos ressentiments. L'action de grâce nous en délivre et guérit. Le passé y est tout entier « gardé », mais au sens où il est dit de Marie qu'elle gardait toute chose en son cœur. Notre mémoire humaine connaît des défaillances, ces fameux « trous de mémoire » dont nous souffrons tous peu ou prou, si gênants dans la vie quotidienne pour nous et pour les autres, mais la mémoire spirituelle est d'un autre ordre, d'une autre sorte. Elle est essentiellement gratitude. Cette mémoire-là, il ne faut pas la perdre ! Elle est à l'abri des vicissitudes de l'âge, et grandit même avec les années. Dans le flou des détails qui s'estompent et l'apparent éclatement des jours, ce qui est essentiel apparaît.

« Au fond de la mémoire, il y a un trou
que la plupart s'efforcent de ravauder
pour rester dignes, fidèles à eux-mêmes.
Ceux qui laissent un jour le trou s'élargir
trouvent sous les haillons de leur propre vie
la fidélité ancienne de Dieu »³.

3. Jean-Pierre Lemaire, *L'exode et la nuée*, Gallimard, 1982, p. 86.

Si je regarde en arrière, c'est pour y voir pas à pas la trace de cette fidélité ancienne et toujours neuve de Dieu. Que je le sache ou non, un amour est présent en ma vie depuis l'origine. De toujours à toujours. Je suis établi dans la durée parce que je suis établi en lui, au-delà de ce que je peux en saisir et en savoir. « Ton Amour est ma demeure. » Si au-delà de toutes les instabilités du cœur, de la fugacité des événements du monde, il y a dans mon existence éphémère une cohérence, elle est là : dans cet amour qui me fonde et me maintient dans l'être. « Tu m'as créé jusqu'en mes profondeurs (...), tout mon être le sait » (Ps 138) ; « Les montagnes peuvent s'en aller et les collines s'ébranler, mais mon amour pour toi ne s'en ira pas et mon alliance de paix avec toi ne sera pas ébranlée » (Is 54,10).

La durée — pierre d'achoppement ou pierre de touche — éprouve l'amour, car l'amour ne se déploie que dans la longueur des jours. « La fidélité en mouvement », dont parle Jacques de Bourbon-Busset, en vérifie l'authenticité. Loin de s'épuiser dans sa marche, l'amour s'invente et se renouvelle à chaque pas. Ainsi de l'amour et de la fidélité de Dieu à notre égard, une alliance jamais reprise et qui est « une création perpétuelle ». Mon engagement dans la vie religieuse ou dans le mariage s'enracine en cette fidélité de Dieu, où je peux promettre fidélité. Je reçois là ma vie dans son indéfectible unité, et elle a un sens. Je reçois mon être en son identité la plus profonde. Circonstances, choix intérieurs, tout prend sa place dans ce parcours qui va du « petit enfant que je fus », comme le voyait bien Bernanos, à l'adulte que je suis devenu. Ma vie n'est pas en miettes, elle est une histoire d'alliance, une histoire sainte, à jamais :

« En relisant ma vie, j'ai vérifié dans de petites choses comme dans des événements plus significatifs que j'ai été conduit, d'une façon délicate mais exigeante, comme si décider était chaque fois une réponse à un appel. Alors (...) j'espère bien que la mort sera aussi de cette sorte, un appel d'ailleurs, auquel il faudra bien consentir, car mon espérance ne veut-elle pas que si je perds tout, je gagne la Vie ? »⁴.

Un secret pour chacun

« Je lui donnerai une manne cachée, un caillou blanc sur lequel est écrit un nom nouveau que nul ne connaît hormis celui qui le reçoit »

4. Paul Collet, *L'amour du Christ nous presse*, Karthala, 2002, p. 279. P. Collet, prêtre de la Mission de France, retrace ici son itinéraire personnel, très lié à l'histoire de la Mission

(Ap 2,17). Chacun de nous a un nom pour Dieu, une vocation sainte, « une parole à dire qui n'est qu'à lui, quoiqu'elle s'insère dans un chœur immense »⁵, l'immense symphonie de toute l'humanité. « Quand on regarde après coup la vie d'un ami de Dieu, le dessin en apparaît à la fois si secret, si net et si pur que seule la main divine l'a pu tracer »⁶. Ce que Madeleine Daniélou écrivait là peut être dit de chacun de nous. Laisser s'éclairer en moi « la ligne de l'élan créateur (...) et la conduite de Dieu » sur ma propre vie. Elles se rejoignent.

Il y a une merveilleuse continuité de l'appel de Dieu, de la voie spirituelle à laquelle il m'attire, ce visage particulier du Christ qu'il forme en moi peu à peu à travers mon histoire, les événements de ma vie. C'est mon humanité propre, dans sa singularité, qui doit lui devenir « une humanité de surcroît ». Les ratés eux-mêmes, les reprises et ravaudages, entrent dans la trame de mon existence, lui donnant sa texture propre. Oui, unique et sans repentance est l'appel ; unique aussi la réponse. Il peut y avoir des méandres et des détours, des turbulences et des passages obscurs, mais Dieu ne se dément pas. Le proverbe ne nous dit-il pas qu'il « écrit droit avec des lignes courbes » ? Peut-être aura-t-il fallu traverser la nuée, combattre avec l'Ange pour passer le gué, comme Jacob à la fois victorieux et vaincu : « Je ne te lâcherai pas que tu ne m'aies béni ! » (Gn 32,27). Dieu ne demande qu'à bénir, et il nous ouvre le chemin de la bénédiction. Prenant davantage conscience de cette mystérieuse prévenance et constance de Dieu à l'œuvre dans nos vies, comment le chant de la bénédiction ne serait-il pas plus fort en nous que le tumulte de nos peurs et inquiétudes ? Si nous y sommes portés dans la consolation de l'Esprit, la bénédiction peut devenir un « climat » de l'âme au sens où l'entendait Péguy. C'est une grâce à demander, et nous pouvons nous y offrir.

« Nous n'avons plus d'espace pour la peur
 Pas le moindre vertige à la pensée
 Que nous avons peut-être l'âge de nos arbres
 Tout éclairés de l'intérieur

Et nous lisons
 Dans leurs minces feuillages papier bible
 Le sens caché de nos années »⁷.

5. Madeleine Daniélou, *L'éducation selon l'esprit*, Plon, 1939, p. 11.

6. M. Daniélou, *Action et inspiration*, Beauchesne, 1937, p. 107.

7. Gilles Baudry, *La seconde lumière*, Rougerie, 1990, p. 67.

Relisant sa vie, mesurant le chemin parcouru, le prophète fait mémoire de ce que Dieu a été et a fait pour lui : « J'étais encore dans le sein maternel quand le Seigneur m'a appelé ; j'étais encore dans les entrailles de ma mère quand il a prononcé mon nom. (...) Il m'a protégé à l'ombre de sa main. » Pourtant, il y a des heures — quand l'âge vient précisément, et les épreuves — où la lassitude le saisit, où il ne voit plus les pas du Dieu qui le porte : « Et moi, je disais : "Je me suis fatigué pour rien, c'est pour le néant, c'est en pure perte que j'ai usé mes forces." » Il faut que la lumière sur sa vocation d'homme et de serviteur de Dieu lui soit rendue, pour qu'il puisse dire et se redire : « Oui, j'ai du prix aux yeux du Seigneur, c'est mon Dieu qui est ma force » (Is 49,1-4). « Gravés sur la paume de ses mains » (49,16), tous et chacun, et dès avant la fondation du monde, nous sommes bénis, et nous pouvons bénir !

La vie comme un don

Eblouissement de cette vérité : tout dans nos vies est don, tout est reçu. Et bien au-delà de nous, la bénédiction de Dieu s'étend sur le monde et sur la création tout entière. Quand tout devient don, les choses s'illuminent d'une autre lumière, elles nous deviennent à la fois proches et transparentes. « Il n'y a qu'une âme purifiée qui comprendra l'odeur de la rose », écrivait Claudel pour dire ce oui intérieur qui nous accorde au monde comme en son premier matin. La grâce de l'âge, qui est aussi celle du temps retrouvé, d'une disponibilité intérieure plus grande, nous permet de goûter la fraîcheur du réel, sa saveur et sa profondeur, dans une proximité plus immédiate et plus limpide. Je peux entendre et voir, tant qu'il m'est donné de pouvoir le faire, et de tous mes yeux, de toutes mes oreilles, le chant du monde, le laisser venir à moi, me laisser réordonner à la création, et par là au Créateur.

L'odeur des tilleuls plus forte dans le soir, des rires d'enfant dans la rue, le chant d'un merle tout proche : point n'est besoin de partir aux antipodes à grands frais pour goûter ces simples joies à notre portée. Non pas les capter ni retenir pour soi, mais les accueillir dans le silence l'instant pur et la parole de bénédiction. Dans *Citadelle*, Saint-Exupéry a une page merveilleuse pour évoquer un échange de lettres entre deux vieux jardiniers amis, comme on se partage, sur le ton de la confidence, une plénitude qui se suffit à elle-même : « Ce matin, moi aussi, j'ai taillé mes rosiers... » Un court billet venu de province

m'apporte en écho quelque chose de cette jubilation de la vie, reçue comme un don : « Merveille entre les merveilles : pour la première fois de l'histoire du monde, j'ai produit dans mon jardinet trois petits radis ronds et bons. Que les choses simples sont belles ! » Etonnement d'être, et que le monde soit !

« Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est qu'un monde qui dit oui. »

Toujours envoyés

Sommes-nous là en train de doucement planer, à l'abri de la dure condition des hommes, comme si nous étions déjà au paradis ? Le temps du lâcher-prise face aux responsabilités voudrait-il signifier un repli, une démission facile — ou un désintérêt de tous les engagements qui étaient auparavant les nôtres ? Nous tiendrait-il à l'écart de nos frères, indifférents à ce qui se joue dans le monde ? « Le monde est en feu », disait Thérèse d'Avila à la fin de sa vie. Je ne voudrais pas terminer sans dire un mot de la mission. Car l'appel à être apôtre, dans la vie consacrée ou la simple vocation baptismale, fait partie intégrante de notre identité chrétienne et de notre vocation apostolique. Dieu ne cesse pas de nous dire et redire jusqu'au bout l'appel premier que nous avons entendu : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie » (*Jn* 20,21). Mais comment être envoyé quand il nous semble que nous n'avons plus de terrain de mission et que nos forces vives s'amenuisent ?

Certes, nous avons laissé là les tâches entreprises (elles ne nous appartiennent pas), passé à d'autres le témoin. Expérience de dépossession, de désappropriation de soi, qui rend léger pour poursuivre la route ailleurs, autrement, sûrs que le travail de Dieu se poursuit. Mais les lieux de nos chantiers, celles et ceux que nous y avons connus, croisés, ou accompagnés un temps, sont dans notre mémoire vive. Pour l'essentiel, elle ne s'use ni ne rouille, comme le dit l'Evangile du trésor de notre cœur (cf. *Mt* 6,19-21). Et notre cœur s'agrandit.

Nous voici « vacants » et disponibles pour d'autres formes de service : l'accueil, l'écoute, une autre présence, un autre accompagnement. Une action qui n'a rien à voir avec la fougue (et les illusions sans doute...) de nos débuts triomphants, mais une sagesse — peut-être — à partager et le témoignage d'un bonheur. Cela s'incarne de façon très modeste dans la fragilité, la précarité des moyens et le

consentement à n'être que ce que nous sommes. Nous n'avons plus ni rôle ni représentation, ni pouvoir ni fonction, seulement notre identité vraie sans façade ni échappatoire possible. Handicaps ?

Rendus plus vulnérables, peut-être sommes-nous, en fait, porteurs bon gré malgré de ces valeurs tierces qu'évoquait il y a dix ans un colloque au Centre Pompidou : « Faiblesse, frugalité, disponibilité, lenteur — valeurs tierces, valeurs pour demain ? » Elles sont utiles, sans doute, comme antidotes à un monde de production et de rentabilité. Par elles, peut-être devenons-nous plus spontanément proches et accessibles à ceux qui viennent à nous : nos aspérités de caractère peuvent s'exacerber avec le temps (veiller à ne pas devenir invivables !), mais elles peuvent aussi fondre en douceur, dans l'accueil de nos communes blessures ou fragilités et une relation sans possession. En elles surtout, nous apprenons, nous mesurons mieux où se situe véritablement la mission : du côté de l'être et non du faire, de l'être-avec-le-Christ, dans le Christ, dans l'humilité de son Incarnation et le désir de son cœur que tous soient sauvés. Il faut raviver notre désir.

Elargis l'espace de ta tente

En ces temps, nous faisons parfois l'expérience, à la mesure de nos forces, que d'autres dons en nous peuvent se déployer, au gré de rencontres, de propositions inattendues, d'appels d'Eglise. Car il ne s'agit pas tant d'être « occupés », de se chercher des « occupations », que de laisser venir à nous le projet de Dieu pour aujourd'hui, fût-ce dans la simple présence aux frères. Nous pouvons sentir à certaines heures que Dieu continue de nous employer, quoique d'une autre manière, et qu'une créativité nouvelle nous vient sans que nous sachions très bien comment. Invitation à l'écoute active de l'Esprit, à la disponibilité et à la louange, à l'offrande de soi. Il arrive qu'un signe après l'autre, jour après jour, nous soient donnés et nous fassent éprouver là encore, là surtout, que l'abandon appelle le don et que le don est totalement gratuit. « O miracle de nos mains vides ! », s'émerveillait Bernanos.

Si nous ne laissons pas se rétrécir notre horizon et se refermer nos puissances de vivre et d'aimer (c'est une grâce en même temps qu'une vigilance à tenir activement en éveil), le cœur ne se racornit pas, mais peut s'ouvrir encore à la mesure du cœur de Dieu. En étendue, en profondeur. Voici que j'ai remis à Dieu ma tâche en ce lieu d'incarnation et de mission où j'ai œuvré, et voilà qu'il me rend tous les lieux et

toutes les missions où œuvrent mes frères. « Dans le cœur de l'Eglise ma Mère, je serai l'Amour », s'écriait Thérèse de Lisieux dans l'élan de son extrême jeunesse. L'âge venant, ce n'est plus le temps, malgré les apparences (et parfois, hélas, la réalité vécue), de replier nos voiles sur nous-mêmes mais de laisser s'élargir l'espace de notre tente (cf. *Is* 54,2) pour porter à notre manière le labeur de nos frères, les interrogations des hommes et le « souci » que Dieu a « de toutes les Eglises ». C'est à un recentrement que nous sommes appelés : nous recentrer non sur nous-mêmes mais sur un Autre, qui veut dilater notre regard et, si nous le laissons faire, amplifier notre champ de vision. « Sans territoire de mission » qui nous borne, être un peu comme le cœur priant de nos communautés, dans le champ immense des besoins du monde... Dans le cœur de Dieu, le plus profond est aussi le plus large ! Nous pouvons alors véritablement « vieillir, sans devenir vieux »⁸.

« La paix d'un cœur instruit de Dieu et qui se sent en lui vieillir est chaude et profonde comme de l'or »⁹. Paix d'un cœur désarmé, sans armes ni armure pour se protéger, parce qu'il sait son identité véritable et n'a pas besoin de la défendre : elle est gardée en Dieu, jusqu'à son dernier jour, « quand se rompt enfin le parfum longuement mûri dans son profond cœur »¹⁰. Nous connaissons parmi nous, aujourd'hui comme hier, de ces hommes et de ces femmes au cœur pacifié, réconcilié, qui n'ont pas l'âge de leur état civil et de leurs rides, et dont la jeunesse d'âme nous étonne et émerveille. En « Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel » (Péguy), ceux-là sont « contemporains de tout ce qui est », selon la belle expression de Pierre Emmanuel, « contemporains de Dieu » et de son éternelle jeunesse. De l'autre bout de la chaîne des générations, ils font signe aux sentinelles du matin. Ils sont les sentinelles du soir.

8. Titre d'un ouvrage de Jean-Pierre Dubois-Dumée, Desclée de Brouwer, 1991.

9. P. Claudel, *Feuilles de saints*, Gallimard, 1925, p. 63.

10. P. Claudel, *Partage de midi*, Mercure de France, 1948, p. 24.

Le retour du stoïcisme

Contre toute espérance

Robert COMTE *

Même si on a pu parler de « permanence du stoïcisme » (Michel Spanneut), il est indéniable que cette forme de sagesse occupe une place non négligeable dans la culture contemporaine : nombreuses éditions de poche des œuvres de Sénèque, Marc Aurèle ou Epictète ; dossiers consacrés aux sagesses antiques — dont le stoïcisme — dans divers périodiques (*Magazine Littéraire*, *Sciences Humaines*, hors série du *Nouvel Observateur*) ; succès d'auteurs contemporains explorant cette école de pensée ou s'en réclamant (Pierre Hadot, André Comte-Sponville...).

Ce phénomène s'explique-t-il par le vieillissement de notre société, comme le suggère un article publié dans le *Courrier de l'Unesco* ? L'auteur écrit en effet : « Seul un nouveau stoïcisme, une règle de vie qui, comme jadis, nous apprendrait à vieillir et à mourir, pourrait éviter que l'allongement de l'espérance de vie ne nous réserve de nouvelles expériences douloureuses. » De fait, tous les travaux consacrés au vieillissement démographique soulignent les craintes engendrées

* Frère des Ecoles chrétiennes, Formation permanente, Saint-Etienne. A publié *Les racines de demain ou l'avenir de la Tradition* (Bayard, 1980) et *Les étapes de la vie* (Cerf, 1993)

par ce phénomène. Il ne s'agit pas seulement du financement des retraites, mais aussi et peut-être surtout des peurs suscitées par le fait de vieillir et d'avoir à mourir. Par exemple, « une société vieillissante, dès lors qu'elle est largement sécularisée et centrée sur le souci de soi n'offre d'autre perspective que la chronique d'une déchéance avancée »¹. Il n'est pas étonnant que l'on s'intéresse à nouveau aux considérations sur « la vieillesse », « la brièveté de la vie » et autres « consolations », en un temps où il faut apprendre à « courir le risque d'accéder à un nouveau stade de l'existence, sans modèle à suivre, sans poteau indicateur, sans règle rigide ni récompense visible, de pénétrer dans l'inconnu existentiel de ces nouvelles années »².

Pourtant, il me semble éclairant d'inscrire ce retour du stoïcisme dans un cadre de référence plus large. Dans un article publié en 1994, Pierre Gire remarquait que « le stoïcisme revient sur la scène culturelle en ce XX^e siècle finissant, à la manière d'une philosophie-rempart ou d'une pensée-recours devant l'affaiblissement des religions et l'éclatement des idéologies »³. C'est une invitation à comparer le contexte de naissance du stoïcisme avec certaines caractéristiques de notre société.

D'un contexte historique à l'autre

Même si vingt-quatre siècles nous séparent de l'émergence du stoïcisme, il est très intéressant de se rappeler dans quel contexte est née cette école de philosophie.

Tous les historiens s'accordent pour souligner que le stoïcisme est né en Grèce dans un moment de grande mutation politique. Jusqu'au milieu du IV^e siècle, la vie des Grecs s'est déroulée dans le cadre des cités, « petites républiques à l'échelle humaine » (Lucien Jerphagnon). Avec l'empire d'Alexandre, les cités perdent leur autonomie de gouvernement au profit d'un pouvoir lointain ; l'homme grec s'aperçoit alors qu'il n'est plus maître de son destin politique. Résultat : « Privé de son cadre politique naturel, l'individu se découvre dans sa solitude ; la question du bonheur individuel devient prépondérante. » Ces bouleversements politiques « isolent l'individu au point de susciter, paradoxalement, un individualisme comme moyen de défense contre

1. Bernard Préal, *Le choc des générations*, La Découverte, 2000, p 54 L'auteur ajoute que le refus de vieillir affecte de manière particulière la génération 68 (née entre 1945 et 1954)

2. Betty Friedan, *La révolte du troisième âge*, Albin Michel, 1995, p 57

3. « Le stoïcisme quelle actualité ? », *Esprit et Vie*, 31 mars 1994

l'universalisme abstrait et oppressif des empires ». Ainsi, « l'isolement de l'individu, son sentiment d'impuissance en face des fluctuations politiques et sociales, le déclin progressif de la Cité avec les valeurs qui y étaient traditionnellement liées, l'apparition des cultes orientaux qui viennent prendre la relève de la religion et de la Cité, font naître ce qui s'appelle souvent ingénument le désir du bonheur mais qui est susceptible de bien des formes et qui, dans son fond, est surtout désir de stabilité, de sécurité et d'indépendance »⁴.

Ces longues citations résonnent sans doute étrangement dans l'esprit du lecteur contemporain. En effet, comment ne pas penser à certaines caractéristiques de la modernité, évoquées par Pierre Gire : dissolution des grandes idéologies organisatrices de la société ; montée de l'individualisme ; soupçon jeté sur les structures fondatrices de la société ?... A quoi l'on peut ajouter les craintes liées au phénomène de la mondialisation. Le rapprochement est suggéré par Maria Daraki dans son étude sur les stoïciens : « Tout se passe comme si, aux yeux des stoïciens, l'effondrement des cadres de la cité avait mis à nu quelque malaise humain fondamental. » Un malaise qui en évoque un autre : « Pourquoi les peuples résistent tant à la mondialisation actuelle de la culture, pourquoi opposent-ils si obstinément le particulier à l'universel ? »⁵.

On l'aura compris : le stoïcisme est une philosophie-recours pour l'individu déstabilisé par l'évolution de la société. C'était vrai au moment de sa naissance ; cela se vérifie sans doute encore de nos jours. Il n'est pas étonnant qu'hier comme aujourd'hui ce type de philosophie s'adresse à un large public et le rejoigne par sa manière concrète d'aborder les questions de la vie.

Une quête individuelle de la sagesse

C'est donc du côté de l'individu que se positionne le stoïcisme. Que lui propose-t-il plus précisément ? Fondamentalement, il l'invite à changer de sphère d'action : puisqu'il ne maîtrise plus les affaires de la cité, reste la transformation de soi. C'est ce que M. Daraki appelle le passage de la *praxis* à l'*ascèse*⁶. Dans ce changement de cap est en

4. Victor Goldschmidt, « L'ancien stoïcisme », dans *Histoire de la philosophie*, t 1, Gallimard, 1969, pp 725 et 727. Selon le même auteur, la pensée de Marc Aurèle correspond aussi à un moment de crise dans la société romaine (voir p 869).

5. *Une religiosité sans Dieu*, La Découverte, 1989, p 159

6. *Id*, p 164. L'auteur a cette formule : « La psychologie a grandi dès que la politique n'était plus » (p 161).

germe un élément essentiel du stoïcisme : s'il n'est pas possible de changer le monde, l'homme n'a de prise que sur son propre changement ; plus précisément, il lui faut travailler sur soi pour être en mesure de consentir à l'ordre du monde. Le stoïcien est l'homme de l'assentiment. Celui-ci n'est pas à comprendre comme une simple résignation : « Bien au contraire, l'homme coopère à l'œuvre du destin. La science vraie consiste à comprendre ce à quoi nous consentons »⁷. Telle est la sagesse proposée par le stoïcisme.

Comment y parvient-on ? Par la pratique de la vertu, qui consiste à contrôler et, si besoin est, à inhiber ses besoins passionnels afin de se conduire par la raison, celle-ci étant l'expression de notre vraie nature et de la nature universelle⁸. Il s'agit en fin de compte d'aboutir à un état de sérénité en se blindant contre tout ce qui altère notre équilibre. Mais c'est au prix d'une réduction drastique de la subjectivité, celle-ci étant comprise comme responsable du brouillage de notre juste relation au monde. Selon la formule de M. Daraki, le stoïcien doit « se désister en tant que sujet intéressé »⁹. Le désir n'a pas de place. Ou plutôt, il s'agit de ne désirer que ce qui dépend de soi. Cela suppose paradoxalement l'exercice d'une grande volonté, puisqu'il s'agit de parvenir à une totale maîtrise de soi.

Ce consentement au destin entraîne la disparition de l'espérance. Selon Sénèque, « satisfait de ce qu'il a », le sage « n'espère rien », ce que Comte-Sponville redit à sa manière : « Le sage ne désire plus que le réel. » C'est pourquoi il faut se libérer des « pièges de l'espérance », celle-ci étant une passion et non une vertu, une faiblesse et non une force. D'où cet éloge du désespoir, du « bonheur qui n'espère rien ». D'où une concentration sur l'accueil du présent, alors que l'espérance suppose dans cette perspective que l'on désire sans jouir (elle porte sur ce qu'on n'a pas), sans savoir (elle ignore si elle sera satisfaite) et sans pouvoir (sa satisfaction ne dépend pas de nous). Voilà ce que Comte-Sponville appelle « l'immense leçon stoïcienne : on veut toujours ce qu'on fait, on fait toujours ce qu'on veut. C'est la différence entre l'espérance (désirer ce qui ne dépend pas de nous) et la volonté (désirer ce qui en dépend) »¹⁰. Cette leçon ne manque pas de grandeur (d'où son attrait tout au long de l'histoire), mais elle n'est pas non plus sans raideur ni même sans limites.

7. *Id.*, p. 135.

8. Cf. L. Jerphagnon, *Histoire de la pensée*, Taillandier, 1989, p. 218.

9. *Op. cit.*, p. 136.

10. *Le bonheur, désespérément*, Pleins Feux, 2001, pp. 50 et 61. Tout ce paragraphe s'inspire directement de cet ouvrage et reprend parfois littéralement certaines de ses expressions.

La sagesse suffit-elle ?

On comprend sans doute mieux à présent que le stoïcisme consiste à « se donner par soi-même sa forme de vie sans les secours de la cité » (P. Gire). On peut même ajouter avec M. Daraki que l'hypothèse implicite du stoïcisme est celle-ci : « A défaut d'une cité pédagogue, seule une discipline de fer peut sauver l'homme »¹¹. Il s'agissait de structurer de l'intérieur la conduite des humains, alors que l'engagement civique devenait défaillant. Mais on peut se demander si une telle discipline n'a pas toujours été le fait de quelques élites morales. Surtout, est-elle dans l'air de notre temps ? Retenons simplement quelques observations concernant la vie adulte.

Les publications soulignant la difficulté à devenir soi ne manquent pas. A titre d'illustration, voici quelques titres d'ouvrages ou d'articles relativement récents : « L'individu en quête de soi », « L'individu en panne », « L'individu incertain », « La fatigue d'être soi », « L'individu en friches », « L'immaturité de la vie adulte », « La confusion des rôles », « Les désarrois de l'individu-sujet », « La crise des identités »... Tous ces titres expriment la même difficulté, à savoir que la tâche de devenir soi (idéal du stoïcisme) n'est rien moins qu'évidente. De fait, une enquête effectuée par *La Vie* a montré que le nombre de nos contemporains ne se considérant pas comme adultes (et ne souhaitant même pas le devenir) n'est pas négligeable. Si nous sommes effectivement dans une société marquée par l'individualisme (le terme est à prendre en un sens sociologique et non moral), le processus d'individualisation ne se fait-il pas souvent par défaut¹², beaucoup plus en suivant la ligne de plus grande pente qu'en se construisant de l'intérieur ?

Or, la démarche stoïcienne se caractérise par un grand volontarisme. Quelles sont les ressources intérieures auxquelles nos contemporains pourraient puiser pour se tourner dans cette direction ? En outre, le stoïcisme actuel ne peut plus s'appuyer sur la notion d'une harmonie générale de l'univers comme il pouvait le faire au temps des Grecs, notion qui lui fournissait un cadre de référence alternatif par rapport à celui de la Cité faisant alors défaut. Où est aujourd'hui l'ordre du monde auquel ils pouvaient alors se référer ? La subjectivité est

11 *Op. cit.*, p. 168

12. L'expression « individualisation par défaut » est empruntée à un auteur d'Amérique du Nord, James Côté (cf *Arrested adulthood*, New York University Press, 2000) Mais Jean-Pierre Boutinet aboutit à des conclusions similaires dans son ouvrage sur *L'immaturité de la vie adulte* (PUF, 1998)

désormais livrée à elle-même, et se trouve donc dans une position très fragile¹³. C'est pourquoi on peut légitimement se demander : la sagesse suffit-elle ?

Par ailleurs, on peut aussi s'interroger sur la signification de la valorisation actuelle du présent. Est-elle du même type que celle proônée par le stoïcisme, caractérisé, on s'en souvient, par un grand volontarisme ? Est-ce toujours le stoïcisme qui est en arrière-fond ? N'est-ce pas davantage l'épicurisme, selon lequel il s'agit d'abord de jouir de l'instant présent¹⁴ ? Reprenant la distinction kierkegaardienne, ne pourrait-on pas dire que nos contemporains hésitent entre esthétisme et éthique ? Alors que l'esthète est celui qui ne choisit pas, l'éthicien (le stoïcien l'est par excellence) est au contraire celui qui choisit. Disons même : l'éthicien se choisit par sa détermination volontaire.

L'espérance comme passion pour le possible

Supposons qu'il s'agisse effectivement d'une éthique authentique. D'où vient que son aboutissement soit le désespoir ? Essentiellement du fait que le sujet est seul avec soi-même, puisqu'il désire être entièrement autonome. Au contraire, l'espérance suppose par définition l'ouverture et la confiance en l'Autre. Dans un article consacré à la pensée de Gabriel Marcel, Paul Ricœur fait remarquer que l'espérance consiste à « faire crédit », alors que l'être autonome n'attend rien. Si Comte-Sponville lie l'espérance avec la crainte (reprenant ici une position spinoziste), c'est au disponible qu'il faut la rattacher, le disponible étant l'acceptation du possible¹⁵.

Il s'agit donc de franchir un seuil ; Kierkegaard dirait qu'il faut passer du stade éthique au stade religieux. Toujours selon Kierkegaard, l'accès au stade religieux suppose le passage par le stade précédent ; c'est en effet l'attitude éthique qui éveille l'esprit à l'absolu. Paradoxalement, la radicalité de l'espérance ne peut être perçue que si l'on a affronté de manière radicale la question de la réalisation de soi, ce qui est le propre du stade éthique. Dans sa célèbre analyse du désespoir, Kierkegaard qualifie de désespoir-défi la forme qu'il prend dans le stoïcisme : elle consiste à vouloir être soi-même par soi-même, en oubliant la puissance qui nous a posé dans l'existence. C'est pourquoi, remarque-t-il, ce désespoir est en même temps « très proche du

13. J'emprunte ces remarques à André Clair, *Pseudonymie et paradoxe*, Vrin, 1976, pp. 285-286.

14. Epicure est l'une des références de Comte-Sponville.

15. Cf. P. Ricœur, *Lectures 2*, Seuil, 1992, p. 71.

vrai » et « très éloigné » de lui : très proche parce que sa force vient de l'infini qui le porte ; très éloigné parce qu'il ne reconnaît pas cet infini¹⁶. Affirmer cela est une autre manière de redire la grandeur humaine du stoïcisme et de comprendre pourquoi il est sans doute « le plus sérieux partenaire critique de l'espérance en régime chrétien »¹⁷.

L'espérance est alors la « passion pour le possible » (Kierkegaard), c'est-à-dire un engagement actif pour accueillir ce qui paraissait impossible. Comme l'a écrit Paul Ricœur, « l'espérance est diamétralement opposée, en tant que passion pour le possible, à ce primat de la nécessité » prôné par le stoïcisme¹⁸. L'espérance du croyant, c'est l'accueil de « la parole de la promesse », une parole qui annonce une réalité qui n'est pas encore là, qui ouvre un avenir neuf, un avenir en contradiction avec les réalités présentes¹⁹. Et l'*Epître aux Hébreux* qualifie de fidèle le Dieu qui promet (10,23). Une fidélité qui s'est manifestée tout au long de l'histoire d'Israël et qui a culminé dans l'envoi de son Fils, un Fils qu'il n'a pas laissé au pouvoir de la tombe mais qu'il a ressuscité des morts.

Partant de ce fait central qu'est la résurrection du Christ, Ricœur formule ce qu'il appelle « la liberté selon l'espérance » à l'aide de deux catégories : « en dépit de » et « combien plus », catégories d'ailleurs empruntées à l'*Epître aux Romains* (5,12-21). D'abord, la résurrection est « en dépit de » la mort ; il y a discontinuité entre ces deux réalités, discontinuité qui marque l'identité même du Christ. Il en résulte que « l'espérance n'est plus seulement liberté pour le possible, mais, plus fondamentalement encore, liberté pour le démenti de la mort, liberté pour déchiffrer les signes de la résurrection sous l'apparence contraire de la mort ». Mais ceci n'est que l'envers d'une perspective plus positive encore, puisque « la sagesse [de la résurrection] s'exprime dans une économie de la surabondance, qu'il faut déchiffrer dans la vie quotidienne, dans le travail et le loisir, dans la politique et dans l'histoire universelle ». On comprend alors pourquoi « le thème de l'espérance a une vertu fissurante à l'égard des systèmes clos et un pouvoir de réorganisation de sens »²⁰.

16. Cf *La maladie à la mort*, Laffont, p 1250s.

17. Henri Mottu, « Espérance et lucidité », *Initiation à la pratique de la théologie*, t IV, Cerf, 1983, p. 320

18. *Le conflit des interprétations*, Seuil, 1969, p 399.

19. Jürgen Moltmann, *Théologie de l'espérance*, Cerf, 1971, pp 109-113

20. *Id.*, pp 400-401 et 403.

Affranchis du destin

Plusieurs points sont à souligner après cette analyse. En premier lieu, l'espérance est possible lorsqu'il y a accueil de la promesse, lorsqu'il y a confiance radicale. D'où ce décentrement à l'égard de soi qu'implique l'acte d'espérance. Cette confiance rend possible l'acceptation du risque. De ce point de vue, Abraham est la figure de celui qui a osé espérer contre toutes les évidences et tout ce que semblait annoncer son destin : quand Dieu l'invite à regarder les étoiles, Rachi suggère qu'il s'agit pour lui de « sortir de son destin tel qu'il est inscrit dans les étoiles ». Le changement de son nom (ainsi que celui de Saraï) vient justement symboliser l'infléchissement de son histoire.

Ensuite, l'espérance est une force de protestation contre l'état présent des choses. Job est ici la figure de celui qui a protesté contre Dieu même. Ce n'est pas un hasard si l'espérance est présente dans ce livre de sagesse : Job s'obstine à prendre Dieu comme interlocuteur pour lui exprimer son double refus du malheur qui l'atteint et des explications que ses amis prétendent en donner.

Enfin, l'espérance est l'imagination d'un autre monde possible, elle réintroduit la dimension collective de la destinée humaine. Elle ne peut concerner que le sens total de l'existence ; dans la Bible, elle est « globale, inclusive, récapitulatrice ». Les livres prophétiques, ainsi que l'*Apocalypse*, livre d'espérance écrit en un temps de persécution, en témoignent fortement. Là, l'espérance consiste à voir le monde autrement qu'il n'est. Il ne faut pas sous-estimer cette force de l'imagination d'un autre monde possible s'il est vrai que « c'est dans l'imagination que d'abord se forme en moi l'être nouveau. Je dis bien l'imagination et non la volonté. Car le pouvoir de se laisser saisir par de nouvelles possibilités précède le pouvoir de se décider et de choisir »²¹. On notera comment la volonté, cœur de la démarche stoïcienne, est enveloppée ici dans une dynamique plus large.

Terminons en relevant une remarque curieuse de Comte-Sponville. Pour lui, « l'espérance a toujours eu un goût d'angoisse », comme si le pire était toujours sûr. Mais est-ce le seul sentiment que doive soulever le regard sur l'avenir ? Que celui-ci comporte une part d'inconnu et donc d'angoisse, cela est certain. Mais que l'espérance entraîne nécessairement l'angoisse est un peu étonnant. Ne pourrait-on pas plutôt affirmer le contraire, à savoir qu'au lieu d'engendrer l'angoisse l'espé-

21. P. Ricoeur, *Du texte à l'action*, 1986, p. 132. L'ensemble de cette page s'inspire également de H. Mottu, *art. cit.*, pp. 323-337

rance évite d'en être envahie et donne la force de la contenir²² ? En fait, pour Comte-Sponville, le manque est illusion. Au fond, il n'y a rien à attendre. Sans doute, après un siècle où l'espérance a été surabondante mais souvent bien trompeuse, fallait-il passer par une nécessaire désillusion. Sans doute aussi vivons-nous par certains côtés dans une société « fatiguée ». Mais ne faudrait-il pas trouver le chemin de la réaffirmation ?

Voilà qui souligne peut-être davantage encore les limites d'une sagesse que beaucoup donnent comme perspective à la dernière étape de la vie. Entendue comme l'acceptation de son cycle de vie tel qu'il a été, comme le suggèrent les travaux influents d'Erik Erikson, elle est sans doute nécessaire. Mais ne risque-t-elle pas d'être comprise comme un appel à la résignation ? En elle-même, elle ne véhicule pas l'espérance. Là aussi, il faut passer de l'éthique au religieux et accepter, comme le suggère justement Paul Guérin²³, que le bilan de notre vie nous échappe pour nous en remettre au jugement de Dieu seul : « Mon juge, c'est le Seigneur » (1 Co 4,4). Et Dieu est plus grand que notre cœur. En fin de compte, notre espérance, c'est que chacun de nous aille à la découverte de son nom nouveau, celui qui est gravé sur le caillou blanc dont parle l'*Apocalypse* (2,17). Lui aussi nous sera donné.

22. A ce sujet, voir Guy Coq, *Dis-moi ton espérance*, Seuil, 1999, ch 6

23. *La maturité, un défi spirituel*, Bayard, 2001, p 109

Découragement

Jean-François CATALAN s.j. *

La vie humaine n'est pas toujours, quoi qu'on en ait dit, « un long fleuve tranquille ». La vie spirituelle n'est pas non plus « un sentier fleuri ». Il n'est pas donné à tous de marcher allégrement sur « le chemin de la perfection ». Dans les débuts, sans doute, on croyait pouvoir y courir, avec tout l'élan d'une générosité encore un peu naïve. Bien vite, cependant, il faut se rendre à l'évidence : les choses ne sont pas si simples et les obstacles ne manquent pas. Il y aura, dès lors, des hauts et des bas, des moments d'enthousiasme et des moments de découragement, des jours où tout semble facile et d'autres où « rien ne va plus ». Faut-il s'en étonner ? Non, sans doute, mais c'est là qu'un discernement spirituel se montrera indispensable. Pourquoi ces alternances, ces variations d'humeur ? A quoi faut-il les attribuer ? Comment réagir ?

Les auteurs spirituels ont, de tout temps, tenté de répondre à ces questions. Les Pères orientaux, dès les premiers siècles du christianisme, ont longuement traité de ces « passions de l'âme » et, en particulier, de ces tentations que représentent pour eux l'*acédie* et la *tristesse*.

* Psychologue, Paris. A notamment publié chez Desclée de Brouwer : *L'homme et sa religion* (1994) et *Dépression et vie spirituelle* (1996), et chez Fidélité. *La dépression* (1999)...

Leurs analyses peuvent être, encore aujourd’hui, d’un grand intérêt à la fois psychologique et spirituel. Des études modernes s’en inspirent largement¹. Dans le cadre des *Exercices spirituels*, Ignace de Loyola attire à son tour l’attention du retraitant (et de son accompagnateur) sur ces états de *consolation* et de *désolation*, dans lesquels il faut discerner la présence des diverses motions qui agitent l’âme (n° 313-336). Ses réflexions, à ce sujet, peuvent être très éclairantes. Retenons ici ce qu’il dit de la *désolation*.

Désolation

Le mot sonne comme un glas, il évoque la tristesse, le marasme, la solitude, le « passage à vide », mais aussi la déception, la frustration, le souvenir pénible des moments heureux... irrémédiablement passés ! « On n’a plus que les yeux pour pleurer. » Pour reprendre les mots d’Ignace, dans la « consolation », « l’âme en venait à s’enflammer dans l’amour de son Créateur et Seigneur, elle ressentait une sorte d’allégresse, vivait dans la paix et la joie ». C’est tout cela qui disparaît dans la « désolation ». Il n’y a plus alors que « ténèbres de l’âme, trouble intérieur, attrait de ce qui est bas, inquiétude, perte de confiance... sans espérance, sans amour, l’âme se trouve paresseuse, tiède, triste et comme séparée de son Créateur et Seigneur » (n° 317). Il semble alors que tout soit perdu. C’est le « noir ». Et c’est aussi la porte ouverte au découragement, voire au désespoir. Ignace retrouve dans ces descriptions ce que les anciens disaient de l’acédie (ce vieux mot qui pourrait être traduit par *dégoût, lassitude ou abattement*) et de la *tristesse* :

« L’acédie est un état de découragement, de pesanteur du corps aussi bien que de l’âme, d’insatisfaction vague et générale.. On n’a plus de goût pour quoi que ce soit, on trouve tout fade et insipide, on n’attend plus rien de rien. L’esprit est incapable de se fixer, va d’un objet à l’autre. (...) La tristesse alourdit, paralyse, obscurcit l’âme, la rend spirituellement aveugle, la plonge dans un état d’asthénie, de tiédeur, lui ôte ses forces, sape son dynamisme, l’empêche même de prier »².

A des siècles de distance se répètent, à quelques nuances près, les mêmes remarques. La vie spirituelle semble « tourner à vide », elle a perdu tout élan, tout ressort. Le courage pour continuer la route fait

1. Jean-Claude Larchet, *Thérapeutique des maladies mentales*, Cerf 1992 Voir aussi Alphonse et Rachel Goettmann, *Ces passions qui nous tuent*, Presses de la Renaissance, 1998

2. J.-C. Larchet, *op cit*, pp 301-312

défaut. Il n'y a plus, semble-t-il, qu'à se laisser aller, à s'endormir, comme jadis Elie dans le désert, mais ce sommeil a goût de mort et mène en effet à une sorte de mort spirituelle, un véritable « enfer », disaient les anciens Pères. On s'enfonce alors dans l'abîme.

Pourquoi ?

Mais pourquoi cette chute vertigineuse ? Pourquoi ce désarroi, cet effondrement spirituel ? Pourquoi cette perte de tous les repères, cette marche tâtonnante dans la nuit ? Un psychiatre soupçonnerait peut-être quelque pathologie, un syndrome mélancolique, une dépression dont il faudrait chercher les causes dans quelque altération du système nerveux, de l'équilibre endocrinien, etc. Un psychanalyste évoquerait plutôt des traumatismes liés à des événements plus ou moins oubliés ou refoulés. Et le tempérament n'a-t-il pas un rôle à jouer ? Le mot même de mélancolie n'indique-t-il pas que le sujet « se fait de la bile » et, de ce fait, a tendance à tout « voir en noir » ?

Interprétations réductrices, objectera-t-on. La vie spirituelle n'est pas affaire de psychophysiologie. Et pourtant ! On a fait remarquer que Thérèse d'Avila elle-même faisait la part du tempérament « mélancolique » dans les épreuves spirituelles vécues par certaines de ses sœurs³. Elle pouvait d'ailleurs en dire autant du tempérament scrupuleux. C'est dire que la limite n'est pas toujours très nette et, après tout, comme l'a rappelé un prêtre psychologue, « l'événement spirituel a lieu au sein des événements de la vie psychique »⁴. C'est bien dans un psychisme déterminé que se vit la relation à Dieu.

Il n'est évidemment pas question de tout réduire à des facteurs purement humains : ce serait nier la grâce de Dieu. Mais c'est bien dans une histoire humaine singulière qu'agit cette grâce divine. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que les épreuves d'ordre spirituel puissent se présenter comme des symptômes psychopathologiques. Reste, évidemment, à les déchiffrer et à en manifester la dimension proprement spirituelle. Affaire de... discernement : quoi qu'il en soit des considérations médicales ou psychologiques, c'est bien, en fin de compte, d'un *discernement spirituel* qu'il s'agit. L'expression ignatienne est ici hautement significative : *discernement des esprits*, des « esprits » à l'œuvre dans ce que vit alors le sujet. Quels esprits ? C'est toute la question.

3. Cf André Boland, article « Tiédeur », *Dictionnaire de spiritualité*, XV, col. 933.

4. Louis Beirnaert, *Expérience chrétienne et psychologie*, Epi, 1964, p. 138.

Coupable ou non-coupable ?

« Pourquoi te désoler, ô mon âme ? », se demande le psalmiste. Bonne question... à laquelle il n'est pas toujours facile de répondre. La désolation peut avoir bien des causes : au plan psychologique, ce peut être un échec (professionnel, apostolique ou autre), une déception sentimentale, une rupture douloureuse, un deuil, etc. Au plan spirituel, ce peut être l'impression pénible que rien ne bouge, qu'on n'avance pas, que la prière devient difficile, que Dieu lui-même est absent ou, du moins, ne répond pas. C'est le désert, le vide, la nuit. Pourquoi, dans ces conditions, continuer à prier ? Pourquoi se battre en pure perte ? Ne vaut-il pas mieux tout arrêter ? Impossible alors de ne pas s'interroger : « Comment en suis-je arrivé là ? N'y a-t-il pas, quelque part, de ma faute ? J'aurais dû... Je n'aurais pas dû... »

Peut-être, en effet, y a-t-il lieu de se poser la question. Peut-être s'est-on peu à peu laissé aller : manque d'énergie, paresse spirituelle, refus de faire effort, et, en tout cela, manque de foi et d'espérance. D'où cet affaissement progressif, cette asthénie, ce découragement. Faut-il ici parler de *péché* ? Le mot fait peur, mais il dit bien ce qu'il veut dire. Si pécher, c'est se détourner de Dieu, être infidèle à ce que le Seigneur demande, si c'est refuser son amour, se dérober à ce qu'il attend, force est de reconnaître qu'il peut bien être ici question de péché. Ce ne sera peut-être pas ce qu'on nomme, en morale, une « faute grave », mais une succession de « *péchés véniaux* », de petits refus, d'infidélités, de négligences. Peu de chose, en apparence, mais, en réalité, une « dérive » qui peut mener très loin, et qui, en tout cas, sape les forces, crée un malaise permanent, un obscur sentiment de culpabilité, des remords qui pèsent lourd et freinent tout élan.

« Il n'y a qu'une tristesse, a-t-on dit, celle de n'être pas des saints. » Sans aller si loin, comment ne pas être triste quand la vie est en porte-à-faux, quand on s'écarte du chemin, quand on s'égare dans des voies sans issue ? Il y a vraiment de quoi désespérer !

Epreuve ou tentation ?

Mais le découragement n'est pas nécessairement la conséquence d'un laisser-aller coupable. Il peut survenir, lorsque les vents sont contraires, et sans qu'il y ait faute de notre part, comme une tentation. Ainsi, le prophète Elie découragé, arrêté au bord du chemin, était tenté de tout laisser tomber ; le Seigneur lui-même l'a rappelé à

l'ordre : « Tu as encore une longue route à parcourir » (1 R 19,7). On peut, en effet, être *tenté* de se laisser aller au découragement, au désespoir. Mais il importe de reconnaître que c'est précisément une *tentation*. Quelque chose, en chacun de nous, résiste à l'appel de Dieu, nous rend sourds à cet appel, nous amène à nous replier sur nous-mêmes, à nous enfoncer dans notre paresse ou dans notre marasme.

Là est sans doute la *tentation* suprême, la *tentation* du désespoir : plus rien ne compte, on se laisse couler ! Mais s'il y a *tentation*, c'est peut-être aussi qu'il y a quelque part un *tentateur*, celui qu'Ignace appelle l'*« ennemi »*, que la Bible nomme l'*« Adversaire »* (le *« Satan »* en hébreu), celui qui, mystérieusement, s'oppose à Dieu et tente, par tous les moyens, de faire échouer son dessein de salut. C'est lui qui ne cesse de « mettre des bâtons dans les roues » (traduction libre du mot grec *diabulos*, dont nous avons fait *diable*). Face au « bon esprit », il est le « mauvais esprit », dont l'influence est nocive, délétère :

« Le propre du mauvais esprit, écrit encore saint Ignace, est de mordre, d'attrister, de mettre des obstacles en inquiétant par de fausses raisons, pour empêcher d'aller de l'avant. [Au contraire], le propre du bon esprit est de donner courage et forces, consolations, inspirations et repos, en diminuant ou supprimant tous les obstacles, afin que l'on marche de l'avant dans la pratique du bien » (n° 329).

Il s'agit donc, en chaque vie humaine, d'un combat, d'une lutte entre le bon esprit et le mauvais esprit, entre Dieu et Satan. A chacun de choisir entre l'un et l'autre, entre la vie à laquelle Dieu ne cesse d'appeler, et la mort vers laquelle Satan voudrait entraîner. « Choisis donc la vie », dit Dieu (*Dt 30,19*) et, pour cela, résiste à l'influence maléfique de celui qui ne veut que te perdre et tenter, d'abord, de te décourager.

Le choix de Dieu

« Choisir la vie » : tel est le programme, tel est, finalement, le projet de Dieu. « Je suis venu, dira Jésus, pour que les hommes aient la vie » (*Jn 10,10*). Mais choisir la vie, c'est s'opposer résolument à toutes les forces de mort, c'est se battre contre tout ce qui s'oppose à la vie telle que Dieu la veut pour nous. Encore faut-il savoir reconnaître et identifier ces forces de mort, ces influences nocives. D'où, encore une fois, la nécessité d'un discernement. Il faut, pour pouvoir s'en défendre, repérer les ruses de l'ennemi, les pièges dans lesquels nous

risquons de tomber. Il importe de rester vigilant et lucide. Un laisser-aller spirituel serait à coup sûr mortel. « Veillez et priez pour ne pas tomber au pouvoir de la tentation », disait Jésus à ses disciples qui s'endormaient. Car, ajoutait-il, « l'esprit est plein d'ardeur, mais la chair est faible » (Mt 14,38). Il s'agit donc, non de dormir, mais de réagir et de prier instantanément pour retrouver en Dieu la force de lutter. « Espère en Dieu, sois fort et prends courage » (Ps 26,14). Il y a, bien sûr, la grâce de Dieu, la lumière et la force de l'Esprit Saint, la présence aimante du Christ Sauveur. Encore faut-il croire, envers et contre tout, que, même dans les pires moments, rien n'est perdu... si Dieu est là !

Un acte de foi constamment renouvelé, une prière confiante et persévérande permettront seuls, en effet, de résister à toute tentation de découragement, de relever la tête et de repartir vaillamment sur la route où Dieu appelle. Il ne sera plus question, alors, de découragement ou de désespoir : une espérance pourra renaitre. « La détresse, affirme saint Paul, produit la persévérance, la persévérance la fidélité éprouvée, la fidélité l'espérance et l'espérance ne déçoit pas, car l'amour de Dieu a été répandu dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rm 5,3-5). Le Seigneur permet sans doute ce passage par la nuit, par ce temps d'épreuve, pour nous montrer que, sans Lui, nous ne pouvons rien faire. Mais c'est aussi pour en appeler à notre foi, pour ranimer notre espérance, car « tout est possible à celui qui croit » (Mc 9,23). Mais il faut *croire* en Celui qui donne la force, et surtout ne pas se décourager.

Cette vieille Eglise d'une insolente jeunesse

Robert SCHOLTUS *

Il n'y a pas si longtemps, on faisait grief à l'Eglise d'être une mère castratrice, une marâtre tyannique. Aujourd'hui, si d'au- cuns la soupçonnent encore de n'être qu'une vieille dame indigne qui dissimule bien des turpitudes sous ses discours moralisateurs, et s'il peut lui arriver de se faire bousculer par de jeunes sauvegards dans les transports en commun de l'histoire, on la traiterait plutôt avec une indifférence polie... et les quelques égards que l'on doit tout de même à la plus ancienne des institutions. On peut bien concéder à une vieille dame de deux mille ans qu'elle cultive quelques manières surannées et que parfois elle radote. La République a beau la toiser du haut de ses deux cents ans : qu'elle le veuille ou non, elle aussi a pris un coup de vieux, s'inquiète du peu de respect qu'on lui voue et s'arrache la cocarde pour savoir comment transmettre les valeurs « citoyennes ».

* Séminaire des Carmes, Paris. Directeur de *Prêtres Diocésains*, il a notamment publié au Cerf. *La traversée des apparences* (1997), *Le monde commence à tout instant* (1998) et *L'espérance désaltérée* (2001).

Les institutions, quelles qu'elles soient, ont besoin de temps à autre d'un *lifting*, disons d'un *aggiornamento*, pour perdre leur mauvaise graisse, rafraîchir la mémoire de leur origine et se réajuster à l'époque. Mais parce qu'elles sont par essence du côté de l'ordre et de la conservation, de la régulation et de l'arbitrage, il faut bien admettre qu'elles paraîtront toujours vieilles au regard de la jeunesse d'initiative, de la force de protestation et de la joyeuse indépendance des individus. Le problème, c'est qu'en régime de postmodernité l'individu est devenu l'institution dominante, je veux dire la norme et la finalité de toutes choses. Inutile de revenir ici sur les conséquences de ce tout-individu : dés-institutionnalisation de la religion, dérégulation des croyances, pratique consumériste de la spiritualité, crise de la tradition et de l'autorité qui l'incarne... Ce phénomène massif auquel participe l'effondrement démographique, non seulement du clergé, mais aussi des communautés chrétiennes, accentue l'impression de vieillissement de l'Eglise. Après le « coup de jeune » de Vatican II, « la vieille Dame est passée directement du printemps à l'hiver », comme dit Jacques-Yves Bellay. Oh, elle ne manque pas de courage dans les intempéries, mais comme elle paraît chétive tout à coup, dépouillée qu'elle est de son prestige d'autan, fatiguée par les combats qu'elle a dû mener au long des siècles, tout juste encombrée d'un langage et d'un appareillage devenus obsolètes !

Et si la vieille Dame dont je parle n'était pas celle que l'on croit, non pas l'*« Eglise »* donc, mais ce qui dans l'Eglise appartient encore au vieux système religieux de l'Occident qui, selon la « quatrième hypothèse » de Maurice Bellet, n'en finit pas de mourir et qu'il serait vain de vouloir sauver ? L'Eglise porte le deuil du « christianisme » qu'elle avait engendré en faisant alliance avec une métaphysique que la modernité a définitivement ruinée. Mais, pour qui sait voir, se laisse deviner sous le voile du deuil son sourire originale. Sous le masque de la mort transparaît le sourire étonné d'une jeune fille qui n'est pas sans faire penser à « la petite fille Espérance ». Charles Péguy, dont on connaît le diagnostic sans concession qu'il portait sur la déchristianisation du monde moderne, considérait que l'Eglise ne pourrait jamais périr de vieillissement, au nom même de la vertu théologale d'espérance qui est essentiellement « contre-habitude » et « garantit à l'Eglise qu'elle ne succombera pas sous son mécanisme ».

Il ne s'agit pas, bien sûr, d'ignorer l'inquiétude des chrétiens face à l'avenir et de se consoler artificiellement d'une crise sans précédent. Les promesses de l'éternité dont elle bénéficie ne sauraient faire

oublier à l'Eglise son inscription et sa responsabilité dans l'histoire. Mais peut-être qu'en cette époque de l'histoire l'Eglise, contre toute évidence sociologique, n'a jamais été aussi jeune. Parce qu'il faut recommencer à vivre dans un monde qui a appris à se passer d'elle, elle réapprend qu'elle est commencement, elle se souvient qu'elle est née de la résurrection de Jésus, qui est « un événement de jeunesse, l'événement même de ce qu'est la jeunesse de Dieu », selon la belle formule de Frédéric Boyer. Paradoxalement, c'est à l'Eglise, cette vieille Dame si démodée, si dénigrée pour sa ringardise et ses rigidités, que l'on doit la sauvegarde de l'irréductible nouveauté de cet événement. Il n'y a qu'elle pour sauver Jésus, non seulement de l'oubli, mais surtout du mythe qu'il devient quand s'emparent de lui les spiritualités jeunes et sauvages du Nouvel Age. Gardienne du mystère de ce Dieu incarné, c'est elle qui empêche que son Evangile soit définitivement recyclé dans la vieille lessiveuse syncrétiste.

Et parce qu'elle est contemporaine du Ressuscité transparaît sous son fard craquelé et derrière ses parures désuètes un air d'éternelle jeunesse. Pour qui sait voir au-delà des apparences du monde et des aléas de l'histoire, son visage resplendit d'une beauté virginal et primordiale, pur reflet de l'amour d'un Dieu plus jeune que toute mort. Beaucoup la croient ménopausée, définitivement stérile. Mais elle, contrainte au dépouillement, est en train de redécouvrir ce que finalement, au plus secret d'elle-même, elle a toujours été : cette adolescente rougissante et maladroite, étourdie par tant de grâce et de responsabilité, d'une insolente jeunesse.

La belle affaire, me dira-t-on. Vous vous réfugiez dans le mystère d'une Eglise ontologiquement jeune. Il vous faudra bien avouer qu'en nos contrées occidentales elle est devenue une Eglise *de vieux*. Mais est-ce si vrai qu'on le dit ? Les jeunes chrétiens font encore parler d'eux. Leur capacité de mobilisation et de rassemblement a même de quoi faire pâlir partis, syndicats et organisations laïques. Je pense à la Communauté de Taizé que des observateurs patentés décrivaient récemment comme un « haut-lieu chrétien de socialisation européenne ». Je pense bien sûr aux fameuses Journées Mondiales de la Jeunesse. Leur succès signe d'une certaine façon l'acte de décès de la « civilisation de la paroisse ». Mais n'annoncent-elles pas quelque chose de neuf quant au mode d'appartenance à l'Eglise et qui s'expérimente plus modestement au plan local dans tous les diocèses de France ?

Une Eglise de vieux, dites-vous. Et alors ? ai-je envie de vous répondre. En Christ, il n'y a plus ni vieux ni jeune, tout comme il n'y a plus ni juif ni grec, ni homme libre ni esclave, ni l'homme ni la femme, selon la célèbre affirmation de saint Paul qu'on a souvent interprétée comme la condamnation anticipée du racisme, de l'esclavagisme et du sexism. Il est temps de condamner aussi l'âgisme qui gagne nos sociétés, et l'Eglise elle-même, et que les sociologues définissent comme le rejet de la vieillesse, et aussi de la jeunesse, au profit de ce que Xavier Gaullier appelle « l'individualisme adultocentriste ». Quoi de plus détestable que le *jeunisme* de ces adultes qui, en cultivant le mythe de l'inaltérable jeunesse pour mieux fuir leur propre vieillissement, finissent par mépriser et les jeunes qu'ils ne parviennent plus à être et les vieux qu'ils ne veulent pas devenir ?

Les communautés chrétiennes sont faites d'enfants et de personnes âgées, de jeunes et d'adultes, de vieux militants et de récents convertis, de jeunes gens confirmés et d'hommes mûrs catéchumènes, d'adolescents sceptiques et de parents convaincus (mais ce peut être l'inverse), de prêtres fatigués et d'animateurs enthousiastes (mais ce peut être aussi l'inverse). Ils ont besoin les uns des autres pour ensemble témoigner de la nouveauté du vieil Evangile que l'Eglise leur a légué. Une Eglise jeune ne saurait se confondre avec les auto-célébrations de la jeunesse. Une Eglise jeune a besoin de ceux qui, parce qu'ils ne le sont plus, peuvent, par leur dynamisme et leurs engagements, témoigner d'une jeunesse qui ne passe pas, celle du Christ ressuscité. D'ailleurs, il est probable que, grâce au recul des années et de l'expérience, les anciens possèdent davantage que les jeunes eux-mêmes « ce qui fait la force et le charme des jeunes : la faculté de se réjouir de ce qui commence, de se donner sans retour, de se renouveler et de repartir pour de nouvelles conquêtes ». Cette citation est extraite du message final que les Pères du Concile adressèrent aux jeunes en 1965, les invitant à affirmer leur foi « dans la vie et dans ce qui donne sens à la vie : la certitude de l'existence d'un Dieu juste et bon », face à l'athéisme, ce « phénomène de lassitude et de vieillesse ». Ce qui revient à dire que tout croyant, quel que soit son âge, est toujours jeune. A-t-on suffisamment noté que les grands témoins de la foi qui font vibrer les jeunes ne sont pas des « idoles » de leur âge, mais le plus souvent des vieillards burinés par l'épreuve, à l'espérance inoxydable ? Inutile de citer des noms.

Et, si j'en crois les évêques de France, les espérances d'un renouveau ecclésial ne sont-elles pas suscitées aujourd'hui par des hommes

et des femmes parvenus au mitan de leur vie qui « recommencent » à croire ou demandent le baptême, par des hommes et des femmes qui, le temps de la retraite venu, offrent à l’Eglise leur savoir-faire d’animateurs, de gestionnaires, de formateurs, par des intellectuels chevronnés et reconnus qui prennent le risque d’une parole évangélique sur la scène publique ? Comment ne pas évoquer aussi ces nombreux chrétiens qui, au terme d’une vie professionnelle bien remplie, riches de leur expérience, s’engagent sans réserve dans une tâche humanitaire, se mettent au service des demandeurs d’emploi, des sans-logis, des illettrés, créent des associations de proximité ou encore s’expatrient pour prendre part à des projets de développement dans un pays du tiers-monde ? Il en est d’autres qui, à soixante ans, se lancent dans une aventure spirituelle à laquelle, leur vie durant, ils s’étaient dérobés ou dans une recherche théologique que, jusque-là, ils pensaient inaccessible. Sans parler de ces adultes qui consacrent aux jeunes précisément le meilleur d’eux-mêmes pour accompagner leur recherche et soutenir leur persévérance sur le chemin de la foi, et de ces grands-parents qui, grâce à la tendre complicité qu’ils savent établir avec leurs petits-enfants, leur transmettent les premiers mots de la prière.

Plus que leur disponibilité, ce qui rend admirables tous ces croyants avancés en âge et en expérience, c’est leur liberté à être ce qu’ils sont et à vivre de façon communicative ce qu’ils croient, sans chercher à singler les jeunes en cédant aux flatteries de l’industrie cosmétique et du tourisme de masse. Au travers du témoignage qu’ils rendent à la vie et de la gratuité de leur investissement pour la cause du Christ et de son Royaume, l’Eglise peut oser dire aux jeunes, comme elle le fit au Concile, qu’elle est « la vraie jeunesse du monde ». La grâce que font à l’Eglise ceux que les jeunes appellent les vieux, c’est d’attester qu’on peut naître quand on est déjà vieux, pour peu qu’on s’offre à la liberté de l’Esprit qui fait toutes choses nouvelles. Pourquoi ce qui vaut pour les individualités croyantes ne vaudrait-il pas pour les communautés chrétiennes ? Déjà, dans les décombres du système de chrétienté, la sève de l’Evangile fait fleurir de *jeunes Eglises* qui ne se préoccupent plus d’être des *Eglises jeunes* mais, dans la communion de toutes les Eglises, l’Eglise du Christ, celle dont on ne craint pas de dire qu’elle a l’âge de ses artères, puisqu’elle est tout entière irriguée par l’Esprit qui, de toujours à toujours, unit le Père et le Fils.

« Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que le temps et que l'âge ;
Père il considérait d'un regard paternel
Le monde circonscrit ainsi qu'un beau village.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que le temps et l'espace.
Père il considérait d'un regard paternel
Ce que c'est que d'un monde éphémère et qui passe.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que le progrès de l'âge.
D'un regard toujours jeune et toujours paternel
Il regardait vieillir un monde jeune et sage »¹.

1. Charles Péguy, *Eve*

A l'heure de la retraite

Jeanne LOUARN *

Vieillir, avancer en âge, sentir la diminution de ses forces, c'est le lot de tout un chacun. Dans la société actuelle, le vieillissement est perçu de façon négative : la beauté d'un corps jeune, voilà ce qui a de la valeur. Mais la personne n'est pas qu'un corps, même si le corps ne peut être séparé du cœur ! Vieillir, c'est aussi acquérir certaines qualités mûries par le temps, comme le vin devient meilleur en vieillissant. Croître en sagesse et en sérénité peut être un objectif à poursuivre au fil des ans. Ce qui implique d'accepter de vivre des passages tout au long de sa vie. C'est là tout l'art de vieillir en gardant un cœur jeune. A l'heure du passage à la retraite, il est intéressant de relire les étapes qui ont aidé à garder et développer le dynamisme intérieur, mais aussi celles qui ont marqué une longue vie professionnelle, pour y découvrir le fil rouge resté présent malgré les changements professionnels et sous-tendant des engagements bénévoles. C'est ce que nous essaierons de développer au long de ces lignes, en espérant que cette évocation de la vie religieuse active puisse aussi éclairer plus largement le passage à la retraite.

* Religieuse de Saint Méen, Paris.

ITINÉRAIRE DE VIE

Partir en retraite professionnelle est un passage, une étape parmi d'autres pour celles et ceux qui ont choisi de répondre à l'appel du Seigneur dans la vie religieuse apostolique, mais aussi pour toute une génération qui a commencé à travailler dans les années qui ont suivi la seconde guerre mondiale. Au sortir du noviciat, la plupart des jeunes religieuses étaient envoyées dans une institution scolaire ou hospitalière, dirigée par leur congrégation. Les sœurs y assuraient l'ensemble des postes et y étaient polyvalentes. Dans l'institution scolaire, par exemple, elles étaient non seulement professeurs à plein temps, mais aussi surveillantes d'internat, secrétaires administratives, femmes de ménage, etc. Autant dire qu'elles vivaient avec les jeunes vingt-quatre heures sur vingt-quatre, avec le souci de leur formation humaine, intellectuelle, religieuse. Il ne s'agissait pas seulement d'une transmission de connaissances ; c'était une présence forte qui présentait bien des avantages sur le plan éducatif.

Après la révolution de mai 68 et l'*aggiornamento* voulu par le concile Vatican II pour les instituts religieux, des communautés ont quitté l'institution où elles vivaient et travaillaient. Un certain nombre de sœurs sont devenues salariées de l'association de gestion de l'établissement où elles étaient en fonction, ou furent payées par le ministère de l'Education Nationale ; d'autres sont allées dans des entreprises ou des usines ; d'autres enfin ont choisi une profession sociale : aide ménagère, travailleuse familiale, assistante sociale. Ce fut donc un changement assez radical du fait de la séparation de la vie professionnelle et de la vie communautaire. Elles vivaient désormais la vie ordinaire des gens : habitant dans un quartier, découvrant de nouvelles relations sociales, l'engagement syndical et un autre mode d'organisation du temps.

Ainsi, l'arrivée à la retraite professionnelle, le passage à des activités bénévoles n'ont été souvent qu'une rupture parmi d'autres qui avaient déjà beaucoup marqué. Cette vie en plein monde, ouverte sur le milieu ambiant rural ou urbain, permettait et incitait à un engagement dans les mouvements d'Action Catholique ou les organisations professionnelles et associatives. C'était un milieu vivant, dynamique, où la créativité avait sa place. Ce fut un temps de crise aussi. Dans une vie aussi trépidante, aussi prenante, comment ne pas se laisser prendre par l'activisme ? Comment ne pas risquer de se couper de la Source qui fait vivre ? Chacune s'est un jour demandé : « Pour qui,

pour quoi suis-je en train de courir ? Où est l'amour qui m'a mise en route à la suite de Jésus Christ ? »

Dans le bouillonnement d'idées issues de l'*aggiornamento*, comment ne pas risquer de chercher en dehors de soi des boucs émissaires, les raisons de ce qui ne va pas, du manque de goût à vivre ? Sans l'aide d'un frère, d'une sœur, il est difficile de vivre le chemin de conversion nécessaire pour retrouver le sens de la vocation religieuse. Difficile de passer du « se donner » au « se laisser saisir » par le Seigneur, passer de « la sainteté désirée à la pauvreté offerte »¹. Un frère ou une sœur peut aider à lire ce qui est vécu, mettre des mots sur une crise intérieure et poser les questions qui appellent à l'approfondissement et à la conversion, faciliter le passage, le repérage et le choix de ce qui fait vivre, ce qui donne du goût à la vie.

Cette étape, appelée « second appel », se révèle beaucoup plus importante que les ruptures professionnelles, sociales ou communautaires. Elle marque davantage que le passage à la retraite, parce qu'elle peut être vécue à une profondeur intérieure beaucoup plus forte. A l'arrivée à la retraite, il y a certes des ruptures à accomplir. Il s'agit de vivre le don de soi à Jésus Christ dans des activités bénévoles au service des « pauvres ». Mais ce qui est en jeu dans ces engagements, c'est le dynamisme intérieur qui les sous-tend. En répondant à l'appel du Christ à le suivre dans la vie religieuse, on a tout donné : temps, compétences, forces, capacités relationnelles ; en un mot, la vie entière. Arrivées à la retraite, il s'agit de continuer à vivre ce don jusqu'à la mort, compte tenu des situations concrètes de lieu, de force et de santé dans lesquelles on se trouve. Et cela, dans une disponibilité profonde au Seigneur. Dans la vie religieuse, il n'y a pas de retraite ! L'engagement à la suite du Christ se vit jusqu'au bout, quelles que soient les situations.

RISQUES ET CHANCES DE LA RETRAITE

Cependant, l'arrivée à la retraite comporte des risques et des chances. C'est un passage important pour tous ceux et celles qui ont vécu une vie professionnelle intense, notamment dans un statut salarial. Voici quelques aspects de ces risques et de ces chances, relevés dans les rencontres avec des sœurs qui parlent de ce passage :

1. Michel Rondet, *Christus*, n° 137, janvier 1988, pp 47-54.

- Il y a d'abord *la peur de l'agenda vide* et l'empressement à le remplir. L'activisme vécu dans une activité professionnelle peut ne pas s'arrêter, bien au contraire. Ne voit-on pas parfois une retraitée moins disponible que lorsqu'elle était au travail à plein temps ? Peut-être faudrait-il se demander où s'enracine cette peur du vide.

- Cette peur peut engendrer *une fuite dans de nombreux engagements* pris sans suffisamment de discernement... Qu'est-ce qui pèse dans les décisions ? Dieu a-t-il sa place dans les choix ? Laisse-t-on un temps de réflexion et de maturation entre un appel à un service et la réponse donnée ? Prendre le temps de s'arrêter régulièrement, de faire le point devant Dieu, de regarder ce qui remplit la vie, de discerner les priorités concrètes qui sont vécues, tels sont des moyens qui aident à décider dans le sens d'une vie de disciple du Christ.

- La chance serait de *pouvoir attendre*, de prendre du temps pour réfléchir, de discerner la ligne dans laquelle on veut s'engager. On n'a plus à fournir un travail pour justifier la paie à la fin du mois.

- Chance aussi de *prendre du temps* avant le départ à la retraite, pour s'y préparer, notamment en repérant les aspects de la personnalité restés en sommeil, faute de temps, en trouvant la manière de développer les talents reçus et de rendre grâce à Dieu qui a donné ces richesses.

- Chance encore de pouvoir commencer sa journée par *un temps de prière* un peu long, de vivre des moments de gratuité dans les journées ou les semaines — occasion de s'ouvrir à l'inattendu d'une rencontre.

- Chance, enfin, de prendre des *temps de détente* en vue d'un meilleur service, de marcher à son rythme, qui se ralentit avec l'âge. Dieu demande seulement de collaborer à son œuvre avec ce que l'on est aujourd'hui, et non d'accomplir des performances apostoliques.

DES PASSAGES À VIVRE

Tout au long de la route, les expériences vécues peuvent être tremplin, source de croissance ou, au contraire, obstacles. Il faut donc « choisir la vie » (*Dt 30,15*). Evoquons quelques passages.

Assumer son histoire

Depuis l'enfance et tout au long de la vie, des événements nous ont marquées. Il ne s'agit pas seulement de ce que la mémoire

intellectuelle a retenu, mais de ce qui s'est imprimé dans la mémoire des « tripes ». Assumer son histoire, c'est prendre les moyens de mettre des mots sur ce qui a été vécu, ce qui a blessé : des situations conflictuelles que l'on n'a pu élucider, des rancunes entretenues, des difficultés à pardonner, des amertumes, tout ce qui fait dériver l'énergie vers des impasses et conduit à un durcissement du cœur. On devient agressif, blasé : ce sont toujours les autres qui ont tort. Il s'agit donc de faire la vérité dans son histoire, demander de l'aide à quelqu'un qui peut écouter, permettre de nommer, éclairer ce qui a été vécu.

Pour se mettre à relire cette histoire, chacun peut repérer ses réactions agressives disproportionnées par rapport à ce qui les a provoquées. Regarder ce qui est touché, blessé en soi, ce que cela rejoint dans notre histoire. Prendre le temps de relire cela devant Dieu, en cherchant le moyen de sortir de soi-même, d'éclairer ce vécu dans un lieu d'écoute. Alors il sera possible de rejeter ce qui encombrait, de vivre une ouverture, une disponibilité, une liberté intérieure

Assumer son histoire, c'est en quelque sorte transformer ses blessures en cicatrices, se donner la possibilité de « vivre avec ». Il s'agit aussi de relire, dans l'action de grâces, les traces des passages de Dieu dans la vie. Et cette relecture « élargit l'espace de notre tente, déploie nos tentures et renforce les pieux » (*Is 54,2*).

Faire les deuils

Les déplacements, les changements professionnels, familiaux, sociaux, les ruptures de toutes sortes que chacun est amené à vivre tout au long de la route sont des moments où il est nécessaire de laisser tomber, de quitter, de renoncer à des activités, à des relations, à des lieux chers. Vivre, c'est perdre, mais perdre pour gagner ! Pas si simple ! Car il est nécessaire de perdre d'abord. Ce n'est qu'après coup, en relisant avec le Seigneur l'étape vécue, que l'on prend conscience du gain de vie. La condition reste de faire le deuil de l'étape précédente, de ne pas continuer à traîner tout ce qui pèse, encombre. Il est si facile de pleurer les oignons d'Egypte, de continuer à fleurir les tombes des lieux où l'on a vécu, de garder vivante telle relation qui freine la marche. Marcher allégrement à la suite de Jésus Christ ne peut se faire sans se désencombrer. Vivre, c'est perdre, perdre pour vivre davantage.

La recherche de la sécurité à tout prix, la peur de ne pas avoir : autant d'attitudes qui peuvent amener à s'accrocher, à regarder l'avenir

avec crainte, à se centrer sur ce qui peut nous arriver. L'imaginaire est un mauvais conseiller en ce qui concerne l'avenir, car nous n'avons pas les lumières pour un futur lointain et les peurs qui nous habitent empêchent de vivre pleinement l'aujourd'hui. Pourtant, la grâce est donnée pour ce jour et non pour demain. Laisser la peur de l'avenir nous habiter empêche de vivre la créativité, d'être disponible pour de nouvelles missions. S'accrocher au passé, avoir peur de l'avenir : deux attitudes négatives qui nous empêchent de vivre pleinement le présent avec tout ce que nous sommes. Elles ne permettent pas au désir de germer et de grandir en nous.

Développer son intériorité

Plus qu'un passage à vivre, c'est tout un chemin à parcourir, une route jamais finie, une marche vers la sagesse, la sérénité, la joie profonde vécues au-delà des souffrances. Découvrir et développer le « roc intérieur » est un travail de longue haleine. Il s'agit de prendre du temps pour découvrir le cœur, ce lieu de nous-mêmes où Dieu nous crée, ce lieu de silence et de gratuité, ce lieu de présence à Dieu, ce lieu où le Seigneur veut habiter : « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aime-ra. Nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure » (*In 14,23*). Avoir dans la journée, dans la semaine, des moments de gratuité, même courts, permet de demeurer dans le silence intérieur et d'accueillir l'amour du Seigneur : laisser vivre en soi la vie donnée par Dieu.

Exercer ses sens intérieurs est aussi un moyen de développer l'intériorité. Nous avons cinq sens physiques qui nous mettent en relation avec le monde extérieur. De même, nous avons des sens intérieurs qui permettent de goûter la Parole, de sentir avec le cœur, de se laisser toucher par telle réaction ou parole qu'on a laissé descendre au fond de soi. Nous pouvons entendre les cris, les paroles de Jésus dans l'Evangile et les laisser s'enraciner en nous.

Accepter d'exposer au soleil de l'amour de Dieu les relations vécues, afin qu'il les transforme et les vivifie, qu'il nous réconcilie avec nous-mêmes et avec les autres. Laisser germer en soi la prière qui est merci, pardon, renouvellement de l'Alliance pour continuer la route. Peu à peu, la prière se simplifie, devient silence, désert par moments, moins cérébrale de toute façon. Cette prière est davantage habitée par ceux que nous rencontrons, enracinée dans le réel de la vie : simple présence à Dieu et aux autres. C'est dans ce lieu que les

décisions se prennent, que la foi grandit au-delà des doutes qui parfois nous envahissent et nous surprennent. Nous pouvons nous appuyer sur cette certitude intérieure que l'amour du Seigneur demeure : « Les montagnes peuvent s'en aller et les collines s'ébranler, mais mon amour pour toi ne s'en ira pas, et mon alliance de paix avec toi ne sera pas ébranlée » (Is 54,10).

Tout au long du parcours, la relecture de la vie sous le regard de Dieu apparaît comme un moyen privilégié pour avancer à la suite du Christ. Cette relecture aide à repérer ce qui fait vivre, ce qui dynamise, ce qui est source de bonheur : « Choisis la vie et tu vivras » (Dt 30,19). Alors le fil rouge apparaîtra dans la diversité des engagements et des choix. Faire confiance, avoir foi en toute personne, croire que, quel que soit le point où on en est, il est toujours possible de repartir. Rien n'est jamais perdu. Ainsi parle le Seigneur à Jérémie : « Comme l'argile dans la main du potier, ainsi êtes-vous dans ma main, Maison d'Israël. (...) Ne suis-je pas capable de faire du neuf avec votre argile cassée ? » (18,1-6).

Témoigner de l'espérance

Espérer, c'est avoir confiance en l'avenir. Or, en ce début de troisième millénaire, les congrégations sont marquées par le vieillissement, du moins en Occident. Ici, leurs membres ne se renouvellent plus. Les chrétiens eux-mêmes sont de moins en moins nombreux chez nous, et Dieu paraît parfois bien absent de ce monde qui semble pouvoir vivre sans Lui. Comme Etty Hillesum, nous pourrions dire à Dieu : « Je vais t'aider, mon Dieu, à ne pas t'éteindre en moi, mais je ne puis rien garantir d'avance... Une chose cependant m'apparaît de plus en plus claire : ce n'est pas Toi qui peux nous aider mais nous qui pouvons T'aider. » Paradoxalement, c'est dans ce contexte que nous sommes appelées à témoigner de l'Espérance dans un monde marqué par la violence, la pauvreté, le vieillissement de la population, la disparité grandissante entre pays riches et pauvres.

Ne sont-elles pas témoins de l'Espérance, ces sœurs retraitées qui choisissent de vivre en communauté dans des quartiers populaires, attentives aux personnes en situation de détresse ou d'exclusion ? Témoins de l'Espérance, ces sœurs malades et handicapées qui vivent la fraternité dans des gestes d'entraide, telle Renée qui fait la lecture spirituelle à sa sœur malvoyante : chacune exprime tout ce que ce partage en profondeur lui apporte sur le plan de son chemin de foi à la

suite du Christ. Témoins de l'Espérance aussi, ces sœurs qui relisent ensemble l'histoire de l'Eglise et celle de leur institut, pour y découvrir la fidélité d'un Dieu qui n'a cessé d'accompagner son peuple et qui continue son œuvre aujourd'hui.

L'espérance est une vertu théologale : espérer, c'est faire confiance à Quelqu'un, au-delà de nos espoirs humains. Comme les disciples d'Emmaüs, nous sommes tentées de dire : « Nous espérons... » Et, comme eux, nous sommes invitées à nous laisser rejoindre sur notre chemin par Celui qui nous parle dans l'Ecriture et dans notre vie : c'est là que s'enracine l'espérance. Le Christ ressuscité a promis à ses disciples : « Et moi, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde » (Mt 28,20). Et le prophète Isaïe écrivait à un moment sombre de l'histoire du peuple choisi : « Les jeunes gens se fatiguent, se lassent, et les athlètes s'effondrent, mais ceux qui mettent leur espérance dans le Seigneur trouvent des forces nouvelles ; ils prennent leur essor comme des aigles, ils courent sans se lasser, ils avancent sans se fatiguer » (Is 40,30-31).

Les disciples d'Emmaüs ont été amenés à se déplacer, non seulement pour aller à Jérusalem rejoindre la communauté des disciples, mais aussi dans leur cœur, en profondeur. Leur doute s'est transformé en joie : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant quand il nous parlait sur le chemin ? » (Lc 24,32). Il s'agit bien de croire en la puissance de l'Esprit Saint, agissant dans l'Eglise, aujourd'hui comme hier. Il faut donc déplacer son regard afin de découvrir ce qui est vivant, ce qui est germe d'avenir. Sur la route d'Emmaüs, les disciples avaient le regard tourné vers un mort, et Jésus les amène à découvrir le Vivant. C'est à travers une vie toute simple de fraternité que les chrétiens d'aujourd'hui sont appelés à témoigner de l'espérance. Elle se traduit pour chaque baptisé par un appel à devenir de plus en plus disciple de Jésus Christ, quel que soit son choix de vie, quelle que soit la situation dans laquelle il se trouve. Suivre le Christ à l'écoute de sa Parole dans l'Evangile : « Mieux connaître intérieurement le Seigneur afin de mieux l'aimer et le servir davantage. »

La réponse à l'appel du Seigneur se vit avec toute son humanité. Développer ses potentialités, c'est devenir de plus en plus vivant. Assumer ses limites, s'appuyer sur ce qui donne force, et non sur ce que nous aimerais avoir, c'est l'une des clés de la croissance humai-

ne et spirituelle : « Va avec la force que tu as. N'est-ce pas moi qui t'envoie ? Je serai avec toi ! » (Jg 6,14). Va avec la force que tu as aujourd'hui, celle qui t'est donnée par le Seigneur. Lui est fidèle à sa Parole. Appuie-toi sur elle, et tu pourras avancer, devenir de plus en plus vivant et marcher ainsi vers la vraie vie, la Vie éternelle.

INITIATION À L'EXPÉRIENCE SPIRITUELLE Une invitation à redécouvrir les dimensions de la vie intérieure

Régine du Charlat

Comme
des vivants
revenus de la mort

À la redécouverte
d'une vie spirituelle
chrétienne, incarnée
et actuelle.



Services

Lectures spirituelles pour notre temps

Michel CORBIN

Résurrection et Nativité

Lecture théologique de Jn 20,1-31.
Cerf, coll. « Théologies »,
2002, 356 p., 28 €.

D'entrée de jeu, Michel Corbin affiche son parti pris de faire du chapitre 20 de Jean une lecture croyante. Il entend par là une lecture qui suive pas à pas le texte sans se référer à des principes exégétiques ou théologiques qui surplomberaient l'écriture évangélique. Cette *lecture théologique* tente de comprendre la progression, le sens et la cohérence de l'écrit johannique. Jésus s'y révèle Verbe et Fils du Père dans le mouvement même de son abaissement et de la donation de sa vie. Cette révélation s'achève dans le récit de la Résurrection et la montée vers le Père — ce mouvement suscitant la foi des disciples et engendrant l'écriture des Evangiles.

Précis, étudiant minutieusement chaque phrase et presque chaque terme de ces trente-et-un versets, l'ouvrage les lit à la manière des Pères, auxquels il se réfère continuellement. Le principe fondamental de sa méthode consiste à rechercher l'unité et le caractère concerté du texte, en interprétant ses incohérences apparentes comme un moyen original d'expression. L'auteur de l'Evangile exprimerait par là que la réalité révélée passe toute possibilité de réduction par l'entendement humain, et c'est ainsi qu'il indique combien l'amour de Dieu dépasse ce que l'homme est capable d'en percevoir.

Origène, Grégoire de Nysse, Hilaire de Poitiers, Augustin et Anselme de Cantorbéry notamment, ainsi que Thomas d'Aquin pour ses commentaires bibliques, mais aussi des auteurs modernes (surtout Hans Urs von Balthasar),

sont abondamment appelés à confirmer les interprétations du livre. L'ensemble de cette étude érudite, très nourrissante et tout entière guidée par la foi et le respect du statut propre au texte de l'Evangile, est d'une grande force et d'une grande chaleur communicative.

Jean de Longeaux ♦

Xavier LÉON-DUFOUR

Agir selon l'Evangile

Seuil, coll. « Parole de Dieu », 2002, 181 p., 19 €.

Le P. Léon-Dufour réalise ici un objectif qui lui est cher : réfléchir sur l'agir de Jésus et sur l'agir chrétien, afin de montrer comment l'homme croyant accomplit l'œuvre du Christ.

Les évangiles ne sont pas des livres de morale, mais ils décrivent la manière d'agir de Jésus et indiquent qu'elle peut devenir celle de ses disciples. Que veut dire le projet fondamental de Jésus d'annoncer la venue du règne de Dieu ? Comment se situe-t-il face à la Loi et à la Tradition de son peuple ? Quelle est l'originalité de cette action tout imprégnée par l'amour du Père ? Comment la situer par rapport à l'attente du Royaume qui vient et face aux grandes réalités de l'existence humaine ?

L'enquête sur ces questions conduit à montrer comment le pardon et l'amour vrai des frères sont au cœur d'un agir chrétien authentique. Chaque chapitre comporte une étude minutieuse des textes, d'abord dans les évangiles synop-

tiques, puis dans celui de Jean. Si la présentation d'ensemble se rapproche davantage d'un exposé exégétique que d'un développement spirituel, l'ouvrage atteint bien son but : découvrir dans l'annonce évangélique les fondements d'une morale de l'action.

J.d.L. ♦

THÉOLEPTE DE PHILADELPHIE

Lettres à une princesse

Discours monastiques.
Migne, « Les Pères dans la foi », 2002, 319 p., 22,87 €.

Théolepte a été évêque de Philadelphie (en Asie Mineure) de 1283 à 1322. Evêque et quasi-gouverneur de sa cité, il fut tantôt bien en cour, tantôt en disgrâce. Mais sa vie ne se résume pas à ces combats politiques. Homme de Dieu, il lutte contre les arséniates, est très présent et influent au synode de Constantinople en 1297, qui s'interrogea sur la « procession » du Saint-Esprit. Saint Grégoire Palamas le reconnaît comme un de ses maîtres spirituels.

Cette direction spirituelle est ici exprimée dans toute sa limpidité, avec les conseils donnés pas à pas à la jeune princesse Eulogia. Veuve à 16 ans, Eulogia se retire du monde et fonde un couvent sur lequel Théolepte veillera attentivement. La tradition hésychaste imprègne ces conseils d'une pure lumière. Retrait du monde, coupure avec la famille, garde du cœur, prière incessante il s'agit d'être et de se garder parfaite, agréable à Dieu, tout en sachant que le but est hors de portée.

Peut-on aujourd'hui, au supermarché des pratiques, suivre tel conseil sur le jeûne ou la fréquentation de l'église, tout en se détournant de ce qui paraît tellement contraire à l'incarnation : l'obsession de séparer l'âme du monde et de la chair ? Mais la sévérité des propos est à tout moment tempérée par l'humanité du ton, le sens des concessions à faire pour progresser dans la vie communautaire et la charité chrétienne. Ce mélange de fermeté et de tendresse offre un beau visage de la direction spirituelle et une approche très concrète de la tradition hésychaste.

Monique Bellas ◆

Nathalie NABERT

Les larmes, la nourriture, le silence

Beauchesne,
coll. « Spiritualité cartusienne »,
2001, 154 p., 18,29 €.

Les larmes, la nourriture, le silence, ce sont la componction, l'Écriture sainte, l'union à Dieu — prière pure. Cela concerne chaque chrétien, et pourtant c'est en cela que s'exprime la vie spirituelle du chartreux. L'auteur en parcourt les sources passées et actuelles, et y cueille une multitude de citations signifiantes des spirituels cartusiens : autant de perles que son beau texte sertit.

L'ouvrage est constitué d'un prologue introduisant à l'histoire des chartreux, de ses trois parties susdites et d'un appendice qui groupe de courtes notices des spiri-

tuels cités. Nous avons là un excellent exemple de ce qui peut aider notre lecture spirituelle — faite ici à petites doses — à s'ouvrir tout simplement à l'oraison.

André Derville ◆

John DONNE

Méditations en temps de crise

Prés. et trad. F. Lemonde.

Rivages, coll. « Petite bibliothèque »,
2002, 115 p., 6,85 €.

Cet écrivain anglais du début de XVII^e siècle, converti à l'anglicanisme à l'âge adulte, est peu connu en France. Dans ses sermons, essais théologiques et poèmes, le thème de la maladie et de la mort est constant. Lui-même gravement malade à cinquante ans, il écrit les *Dévotions en temps de crise* en trois parties : « Méditations sur notre condition humaine » ; « Explications et débats avec Dieu » et « Prières à lui lors de diverses occasions ». C'est la première partie qui nous est ici livrée en vingt-trois méditations courtes. Leur point de départ est l'observation, la surprise, la dégradation de la santé, la station allongée, l'insomnie, la réaction des médecins, l'évolution de la maladie. Ces méditations opèrent le passage de cette expérience subjective de la maladie sécrétée par le corps à une prise de conscience de notre misère humaine.

Sobres et simples, ces pages sont d'une étonnante modernité. Elles insistent sur la relation médecin-patient : admiration, confiance et

reconnaissance ne diminuent pas la relativité de leurs connaissances. Si les médecins sont animés de compassion et habités d'un sentiment de solidarité, la pensée de l'homme est capable d'affronter dans la dignité l'incohérence d'un corps malade en rébellion. Le style est proche de celui de Blaise Pascal dans sa « Prière pour demander à Dieu le bon usage de la maladie » éditée quarante ans plus tard (et ajoutée en annexe de l'ouvrage).

Ce livre sera éclairant pour ceux qui soignent ou rencontrent des patients en fin de vie : il nous offre un document exceptionnel sur le vécu d'un malade, son regard sur ceux qui veulent l'aider et ses incontournables questionnements sur la destinée humaine.

René-Claude Baud ◆

—
LUC DE SIMFEROPOL

Voyages à travers la souffrance

*Autobiographie
d'un archevêque-chirurgien
pendant la grande persécution
soviétique.* Introd. M. Egger.
Trad. F. Lhoest.
Cerf, coll. « Le sel de la terre »,
2001, 105 p., 10 €.

A homme d'exception, destin d'exception. Mgr Luc (1877-1961) ne raconte pas sa vie : il pose des jalons pour se retrouver lui-même : points saillants d'une existence dans le cyclone de la révolution bolchevique. Prénommé Valentin, l'enfant est élevé dans la foi orthodoxe mais sans pratique religieuse. Jeune homme, il découvre le

Nouveau Testament, et une parole de Jésus s'imprime en lui : « Les ouvriers sont peu nombreux.. » (Mt 9,37-38).

Après de brillantes études de médecine, il s'ensevelit dans la campagne russe pour soigner les moujiks. Il pratiquera même des opérations, guidé par le manuel d'un chirurgien français. En 1919, il est à Tachkent ; la Russie bascule dans un bain de sang. Presque immédiatement, l'évêque du lieu lui propose le sacerdoce. Comment est-ce possible ? Les temps sont périlleux, l'Eglise est persécutée, notre médecin, jeune veuf, sort de l'ordinaire : il est professeur renommé, participe à des cercles bibliques où il parle avec une facilité étonnante. La Parole lue il y a quinze ans vibre dans son cœur. En quinze jours de temps, il est prêtre.

Rapidement consacré évêque, notre Valentin prend le nom de l'apôtre médecin : « Luc ». Son odyssée est invraisemblable : arrêté, interrogé, exilé, libéré, acclamé... Et tout recommence ! Il tient, la foi chevillée au corps, priant, prêchant, bénissant, conférant les saints Ordres, soignant, opérant, guérissant. Tout à la fois prêtre, médecin et proscrit.

Hitler envahit la Russie. Les communistes font flèche de tous bois : Mgr Luc est immédiatement nommé à un poste important, il sera même décoré et lauréat du Prix Staline. Son parcours se termine comme évêque de Simféropol en Crimée. Douce fin d'une vie tumultueuse dans cette ville située au fond d'un beau vallon sur le Salghir. Ultime affliction : il perd la

vue. Il sera canonisé par l'Eglise orthodoxe russe en 2000. Mgr de Simféropol est slave jusqu'à la racine, avec ses espérances, ses joies, ses heures noires et ses faiblesses — d'une audace toute romantique, à couper le souffle.

Beau récit, belle et attachante figure, et surtout bel exemple de générosité évangélique et de foi indestructible.

Marie de Tilly ◆

Clive Staples LEWIS

Lettres à Malcolm

Principalement sur la prière.

Trad. D. Ducatel.

Raphaël, 2000, 192 p., 4,27 €.

Quarante ans après l'édition anglaise, voici un nouvel ouvrage de l'auteur de *Tactique du diable*, un livre plein d'humour et de sagesse sur le discernement. Cette fois, il s'agit de la prière. L'auteur part de questions bien concrètes : où et quand prier ? à quoi bon la prière de demande ? quelle place laisser à l'imagination ?

Les réponses, pleines de bon sens, témoignent d'une réelle expérience spirituelle. La forme épistolaire, avec ses méandres, ses allusions (pas toujours explicites pour un lecteur français) et l'aisance de son ton enjoué facilitent la lecture. Qu'on ne s'y trompe pas, pourtant : ce livre est un acte de foi, qui mérite d'être lu attentivement, par petites gorgées, pour en savourer le fruit.

Etienne Celier ◆

UN CHARTREUX

Le chemin du vrai bonheur

Presses de la Renaissance,
coll. « Sagesse des chartreux »,
2002, 220 p., 15 €.

Dès les premières pages, le lecteur sait où il marche : sur le chemin d'un maître des novices. La rigueur de son vocabulaire s'inscrit dans la longue tradition du monachisme oriental et occidental : ce chartreux ne cache pas ses sources, on peut s'y désaltérer avec lui.

Si les béatitudes ponctuent les chapitres, la force du courant biblique en déborde allégrement le cadre. La Bible répond à la Bible : l'auteur met en œuvre ce qu'il enseigne au sujet de la *lectio divina*. C'est une erreur de croire que l'on peut négliger l'étude de la parole divine, ou, plus tard, l'abandonner, et malgré cela atteindre directement l'union intime avec Dieu. Tout au long de ces instructions court l'avertissement salutaire de ne pas brûler les étapes, de respecter l'économie de la foi, pour vivre cette lente croissance en Dieu de la personne humaine : « Visons haut, le plus haut possible... Mais assurons-nous que nos pieds sont bien plantés sur le sol avant de nous élancer. » Le même réalisme spirituel brasille au cœur des chapitres consacrés à la pureté : « Il n'y a guère de pureté absolument innocente comme il n'y a pas d'innocence définitivement perdue. »

L'enseignement du maître plonge ses racines dans la vie théologale : « C'est le cœur caché, connu de Dieu seul, qu'il s'agit de purifier. »

Le cœur, lieu de l'affectivité et de la volonté, est aussi celui de l'intelligence. Reconnaître que « les idées de la foi ne représentent pas Dieu parce qu'elles visent le mystère personnel de Dieu » n'autorise pas pour autant à chuter dans les « dévotions niaises »

La théologie spirituelle prend son envol, lestée par un fort réalisme ecclésial. Elle structure un discernement très fin opérant sur les influences mutuelles du psychisme et du spirituel. De précieux repères sont ainsi proposés à ceux qui s'interrogent sur le déferlement thérapeutico-spirituel d'aujourd'hui.

Annie Wellens ◆

Conrad de MEESTER

Mon âme a soif de toi

Silence et prière

Le Sarment,

coll. « Formation à la vie intérieure »,
2001, 154 p., 10 €

Deux parties, dont la première explore, en une quarantaine de pages judicieuses et accessibles à tous, l'art du silence, réalité plurivale, besoin vital, espace pour la parole de l'autre et la rencontre avec Dieu, et se termine par quelques conseils concrets bienvenus.

Moins originale, la seconde partie présente, en moins de cent pages, l'itinéraire de l'union à Dieu selon saint Jean de la Croix. Clair et plein d'allant, l'exposé est l'œuvre d'un connaisseur. Dommage qu'il ne soit pas plus étoffé : on reste un peu sur sa faim. Et le ton enjoué et direct du P. de Meester, s'il facilite

la lecture, ne doit pas nous faire illusion : s'engager dans un tel itinéraire exige un renoncement radical, c'est l'œuvre de toute une vie.

Ce petit livre résonne comme une invitation à la sainteté.

E C ◆

Sœur EMMANUELLE

Richesse de la pauvreté

Collab P Asso

Flammarion, 2001, 186 p., 13 €

Sœur Emmanuelle confie sa plume à Philippe Asso, prêtre du diocèse de Nice, pour traduire en un style alerte, à la première personne, une réflexion nourrie de sa grande expérience des pauvres, d'abord au Caire, puis, aujourd'hui, dans les bidonvilles en France.

Sans verser dans de grandes théories, elle concilie par la pratique deux exigences chrétiennes, intellectuellement contradictoires : la bénédiction de la pauvreté et la lutte contre la misère. Cette réconciliation prend d'emblée une couleur à la fois morale et politique. Sont convoqués les associations, les organisations caritatives, les institutions publiques et les grands témoins qui peuvent agir sur les instances qui comptent (Xavier Emmanuelli, fondateur du Samu social à Paris, ou Jean-Loup d'Herse, président de l'Observatoire de la finance à Genève).

Le point de départ est ce constat paradoxal selon lequel une joie se manifeste plus librement dans le partage que dans la sauvegarde jalouse de son bien : « Chiffonnier

du Caire, d'où vient ton bien-être ? Nanti d'Europe, d'où vient ton mal-être ? » De là, jaillie de multiples rencontres, cette vérité toute simple : la pauvreté n'est pas un état de perfection, mais un moyen d'y accéder au moment même où les yeux s'ouvrent à la misère d'autrui.

Les tentatives pour formaliser cette expérience très forte sont manifestement moins convaincantes. Passer de la séduction des richesses à l'attraction de la pauvreté par le moyen d'un renoncement, d'une libération assortie d'une sensation de revivre, c'est désigner le problème, ce n'est pas accompagner la démarche. De même, les derniers chapitres, qui soulignent la correspondance des vœux de religion avec la vie vécue dans l'attention active aux plus pauvres, laisseront un goût de sucre-glace. Il suffirait de peu de chose, peut-être simplement du signe de la croix, pour que s'inscrive dans ce chemin de Libération la pierre de touche hors de laquelle l'esprit se confond avec un naturalisme généreux.

Etienne Perrot ◆

Joseph BOUCHAUD

« Où es-tu,
Dieu de mon enfance ? »

Desclée de Brouwer,
2001, 195 p., 14,94 €.

L'ancien supérieur général des Fils de la Charité a reçu de ses parents la grande sécurité d'une famille heureuse. Mais cette famille ne l'a pas enfermé dans son « petit bonheur » : elle l'a aidé à découvrir

librement le sien. Sa générosité entend, et écoute, l'appel pressant des déshérités : il sort de la petite citadelle qu'il s'est construite et part dans le but d'être un bâtisseur d'espoir. Rapidement, tout bascule : c'est lui qui est évangélisé par les pauvres. Ceci l'entraîne à parcourir le monde, à découvrir de plus en plus profondément l'envers de la trame. Si ses voyages sont intéressants par leur diversité, c'est son parcours spirituel et la clarté de sa réflexion qui nous interrogent au plus intime de nous-mêmes.

Le P. Bouchaud reconnaît avec lucidité n'avoir pas décelé combien le monde qui se préparait était différent de celui dans lequel il s'était construit, et que, pour être un peu sérieux, avant de parler des pauvres, des opprimés, il faut d'abord les rencontrer, les écouter, les aimer, et ne jamais les oublier. Dieu nous parle, non par des inspirations sentimentales ou miraculeuses, mais au cœur des rencontres que nous vivons. Aujourd'hui, la priorité est moins de s'attaquer aux conséquences de la pauvreté qu'à leurs racines suivant l'exemple de Jésus.

M.d.T. ◆

Nicole CARRÉ

Préparer sa mort

L'Atelier, coll. « Mieux vivre »,
2001, 141 p., 13 €.

Le titre de ce petit livre pourrait rebouter, mais ce serait alors se priver d'une parole rare et pourtant essentielle : la relecture d'une expérience de malade cancéreuse égre-

nant une à une les notes d'une hymne à l'émerveillement de vivre aujourd'hui une vie qui ne nous appartient pas, « tout en restant impérieusement unique parce qu'elle est donnée ». Au fil des pages, la peur de la mort s'estompe dans la conscience de ce don.

L'auteur, psychothérapeute de profession, nous éclaire sur la crise d'un patient qui sent sa mort proche et apprend à habiter son présent : « L'important n'est pas ce qui a été ni ce qui n'a pas été, mais ce qui est maintenant. » Au long des pages, Nicolle Carré comprend, de l'intérieur cette fois, la passion du Christ « en son consentement total à l'échec de sa mission, à la souffrance et à la mort ». A travers lui, maintenant qu'elle est sortie de sa suffisance, elle accède à la réalité de la communion des saints.

Ce témoignage sonne juste, il est à bien des égards trop riche pour une seule lecture. Ces pages rencontreront nécessairement un écho chez un lecteur attentif, parce qu'elles ont la force de le rejoindre en sa solitude même. C'est d'ailleurs le souhait de l'auteur que ce livre puisse être enrichi à son tour par un travail de relecture de son propre chemin de vie. Il sera précieux aux malades, à leurs proches et à ceux qui les accompagnent, agents de pastorale ou bénévoles, qui apprendront le respect émerveillé devant le mystère de l'autre.

R.-C. B. ◆

Paul GUÉRIN

La maturité, un défi spirituel

Bayard, coll. « Spiritualité », 2001, 187 p., 16,77 €.

Pour l'auteur, qui est prêtre, la maturité, telle qu'il la conçoit, se situerait entre 50 et 70 ans, au moment où s'achève progressivement la vie active et où la vieillesse, avec ses handicaps, ne pèse pas encore trop lourd. C'est dans cette période intermédiaire qu'il importe de trouver *sa* voie, une voie de sagesse, où une certaine forme de détachement (l'auteur parle de « désenchantement » et de « désintéressement ») permet une véritable renaissance spirituelle, un nouveau regard sur soi-même et sur l'existence, un nouveau départ. Paul Guérin parle ici de « défi spirituel », car rien, remarque-t-il, n'est automatique : il s'agit bien de relever ce défi ; seule une vie spirituelle chrétienne, authentiquement vécue, le permettra.

Un livre simple, nourri d'expérience personnelle, facile à lire, fruit d'une sagesse longuement... mûrie. Il s'y manifeste un sain optimisme basé sur la foi et l'espérance chrétiennes. Bref, pour les personnes « qui avancent en âge », un livre pacifiant et tonifiant.

Jean-François Catalan ◆

Du même auteur, chez Bayard, on lira : *Les funérailles chrétiennes* (1991), *Guide du prédicateur* (1994), *Après l'adieu* (1996).

Vous pouvez commander tous ces livres dans votre librairie religieuse habituelle, et aussi via notre site internet : <http://www.jesuites.com/cyberboutik/>

SESSIONS DE FORMATION SPIRITUELLE

(Demandez le programme par téléphone. Le n° est indiqué une fois par maison.)

- 27-31 oct.** **Les étapes de la vie spirituelle**
B. MENDIBOURE, C. FLIPO — Manrèse, Clamart — 01 45 29 98 60
- 16-17 nov.** **Tenir sa place : vie locale et mondialisation**
M. BELLET et équipe — La Baume-lès-Aix — 04 42 16 10 30
- 23-24 nov.** **Accompagnement des groupes chrétiens (et 3-4 mai)**
B. OUDOT — Biviers, Grenoble — 04 76 90 35 97
- 18-19 janv.** **Accompagnement et affectivité**
C. FLIPO, Y. BARATTE — Penboc'h, Arradon — 02 97 44 00 19
WE suivi d'une session de formation de 7 jours à l'accompagnement
- 25-26 janv.** **Des repères pour décider**
B. BOUGON, L. FALQUE
Le Hautmont, Mouvaux — 03 20 26 09 61
- 1^{er}-3 fév.** **Ecouter et accompagner tout homme**
R. ALAUZEN, M. GIROUD — Biviers, Grenoble
- 11-13 fév.** **Ecouter, accompagner, faire grandir**
O. RIBADEAU-DUMAS, B. GALLIÈRE — Le Hautmont, Mouvaux
- 17-22 fév.** **Structure et dynamisme des Exercices spirituels**
D. DESOUCHES, A. MISOFFE
Le Châtelard, Lyon — 04 72 16 22 33
- 15-16 mars** **Dialogue dans le couple (WE Cana)**
CHEMIN-NEUF — Le Hautmont, Mouvaux
- 24-25 mars** **Donner les Exercices spirituels**
Y. BARATTE, M. LE GALLO — Penboc'h, Arradon
- 25-29 mars** **Discerner pour décider**
D. DESOUCHES — Le Châtelard, Lyon
- 13-19 avr.** **Bible et Exercices spirituels**
Y. SIMOENS, L. SCHERER — La Baume-lès-Aix
- 16-21 avr.** **Semaine pascale : Réseau Jeunesse Ignatien**
Une équipe — Penboc'h, Arradon

Etudes ignatiennes

Faire des choix selon Dieu

Agnès HÉDON *

« **E**n dépit de toutes les apparences contraires, on ne devient pas une personne en grandissant physiquement, en s'étendant dans l'espace, en s'approfondissant par la réflexion. On devient soi-même avant tout en choisissant. C'est essentiellement dans l'acte de choisir que l'esprit humain s'affirme et s'incarne. Nos choix expriment la conscience que nous avons de nous-mêmes et, en même temps, rendent possible cette prise de conscience. En revanche, ceux qui ne choisissent pas, ou choisissent à moitié, connaissent la condition immature de gens qui se contentent de suivre la musique qu'on leur joue... Qui n'est pas vraiment apte à se décider soi-même ne tardera pas à s'apercevoir que son milieu, sa famille, ses propres goûts ou tout autre facteur extérieur à lui usurpent la fonction que son propre esprit devrait assumer »¹.

Qu'est-ce donc que je dois choisir ? J'ai à choisir la manière personnelle dont je vais répondre à l'amour de Dieu, la forme particuliè-

* Sœur du Cénacle, Marseille. A publié dans *Christus* : « Dire la loi » (n° 170 HS, mai 1996) et « Tenir debout quand tout bascule » (n° 186, avril 2000).

1. John C. Haughey, *Should Anyone Say Forever*, Loyola University Press, 1972, pp. 21-23

re que prendra pour moi la suite du Christ, la façon unique dont se manifestera concrètement la cohérence de mon baptême, la manière de donner chair aujourd’hui à l’Evangile. Chacun s’exprimera ici selon les nuances de son paysage intérieur. Ce que nous visons, c’est, certes, une décision de notre liberté, mais une décision qui puisse faire fond sur Dieu, une décision que Dieu va susciter, que je vais pouvoir recevoir de lui, et mettre en œuvre avec lui.

En parlant de « décision reçue », nous utilisons deux mots apparemment opposés et entrons dans les « mathématiques » de Dieu (100% de mon ressort et 100% de Dieu) ou dans la logique divine telle que l’exprime le refrain d’un chant : « Invente avec ton Dieu l’avenir qu’il te donne. » La liberté de Dieu appelle ma liberté en la rendant capable de s’exercer réellement. La « décision reçue » ou « élection » est une option qui est bien mienne, qui s’impose à moi parce qu’elle vient du plus profond de moi-même, mais que j’acueille, et à laquelle j’adhère, comme étant l’expression de la volonté de Dieu. Ce mystère de l’union de deux libertés, de deux volontés, est le mystère d’une Alliance dans laquelle « on n’est jamais aussi libre que quand on est debout dans l’amour pour dire “oui” à l’amour offert »².

Diverses situations

Certains sont aujourd’hui devant une décision capitale concernant un état de vie (mariage, célibat consacré, sacerdoce...). Ils traversent ces périodes passionnantes et graves durant lesquelles il est précieux de fonder son avenir sur des décisions éclairées, priées, éprouvées. D’autres, et ce peut être à des âges très divers, se trouvent devant une décision importante à prendre : un poste à saisir ou à laisser passer, des responsabilités à accepter ou à lâcher, un changement de domicile à envisager, etc. Cette décision importante n’engage pas le tout d’une existence, mais elle la colore suffisamment pour souhaiter rester maître de ce qui se joue là.

Il y a aussi toutes ces périodes de la vie où aucune alternative importante ne se présente. Un chemin est à poursuivre sur lequel il est pourtant nécessaire d’être régulièrement relancé, car le choix fondamental qui oriente une existence ne demeurera vivant que soutenu par une adhésion renouvelée et une fidélité inventive. Celles et ceux

2. Georgette Blaquière, *L’Evangile de Marie*, Béatitudes, 1986, p. 27.

dont la tonalité fondamentale de la vie intérieure est « l'abandon à la divine Providence » croisent aussi ces multiples petites décisions qui tissent l'ordinaire des jours et à travers lesquelles vient s'inscrire bien concrètement l'appel à une certaine forme de passivité. Finalement, quelle que soit notre situation, nous avons à trouver les moyens de correspondre à l'appel de Dieu, nous avons à faire des choix.

Dans une formule très ramassée, Ignace de Loyola affirme que toute bonne décision « doit tendre à m'aider pour la fin en vue de laquelle je suis créé » (Ex. sp. 169). C'est pourquoi la toute première chose à entreprendre devant un choix sera de prendre du recul, ou de la hauteur, pour considérer l'alternative qui s'offre à moi dans un ensemble plus vaste. La prière avec l'Ecriture, la lecture et relecture de ma vie ont le mérite de remettre devant « cette fin en vue de laquelle je suis créé » en me plaçant devant le sens profond de l'existence et devant la mission particulière attachée à mon état de vie. Une question peut venir éclairer cette étape : quel est, au-delà de la question précise que je veux résoudre, l'appel du Christ, du monde ou de l'Eglise qui trouve en moi l'écho le plus profond et le plus dilatant ? Ou : qu'est-ce que je désire par-dessus tout ? Toute décision bonne va, en effet, découler de la manière dont j'obéis, c'est-à-dire dont j'écoute un appel et incarne la réponse à cet appel. Toute décision est un « oui » qui demande à s'enraciner dans un « oui » fondamental à la vie, et dans le « oui » de notre baptême et de notre état de vie.

Prendre du recul pour inscrire une alternative dans un contexte plus large (les appels de l'Evangile, les appels des frères et sœurs en humanité, les besoins de la communauté ecclésiale, etc.) est un acte de détachement qui n'est pas neutre ! C'est accepter de donner à la décision que je vais prendre un statut de moyen et non de fin. C'est la mettre en relation avec d'autres réalités dont je n'ai pas la maîtrise mais auxquelles j'adhère. C'est entrer dans une plus grande liberté intérieure à cause d'une préférence plus fondamentale, en sorte que ce soit « le désir de pouvoir mieux servir Dieu notre Seigneur qui pousse » à prendre telle ou telle disposition (155). Il y faudra sans doute du temps, mais un temps qui n'est pas perdu, bien au contraire.

Trois types de décision

Les décisions que nous sommes appelés à prendre sont marquées par la manière dont nous nous rapportons à Dieu. Ignace parle de trois modalités de cette réponse à l'amour de Dieu et qui correspon-

dent à trois manières de se situer comme créature devant son Créateur (165-167) :

- Une décision peut être inspirée par le désir de **revenir au contenu des engagements du baptême**. La décision vise à remettre de l'ordre dans ce qui, au fil des années, s'est gauchi, tordu et qui est à la base de toute vie chrétienne. Ainsi Zachée, après la visite de Jésus, prend-il des décisions très concrètes concernant la gestion de ses biens, par un chemin de conversion bien incarné qui risque de le mener loin ! Jésus le sait bien quand il répond aux déclarations d'intention de Zachée : « Aujourd'hui, le salut est arrivé dans cette maison. »
- Une décision peut être inspirée par le désir de **grandir dans une plus grande liberté intérieure**, de dépasser ce qui fait obstacle à une plus vivante union à Dieu, de manifester une préférence pour le Christ. A cause de Lui, je décide d'écartier telle ou telle attache trop prégnante à une chose, à une activité, à une personne — toutes « choses » qui ne sont pas mauvaises en soi, mais vis-à-vis desquelles je n'ai pas la bonne distance, vis-à-vis desquelles je ne suis pas libre. Parce que cette attache fait obstacle, ralentit la marche à la suite du Christ, je décide de prendre de la distance. Je décide de me séparer pour mieux m'attacher au Christ et par là mieux le servir. Là aussi, cette décision, cette élection, revêtira des formes très concrètes.
- Une décision peut être aussi inspirée par le désir de **répondre à un invitation du Christ à le suivre davantage** en se laissant conformer à Lui ou par le désir de l'imiter en étant mis avec lui pauvre, humble, humilié. Tournant résolument le dos aux préférences naturelles et à ce qui brille aux yeux du monde, je m'offre pour vivre, à la manière du Christ, ce que j'ai à vivre. L'élection, dans ce cas, ne va peut-être rien changer à la disposition extérieure de ma vie, mais elle me fera vivre autrement ce qui est déjà là et qui peut-être s'est imposé depuis long-temps. Une transformation intérieure se fait en moi à laquelle je choisis résolument d'adhérer ; un travail de la grâce s'opère auquel je décide de coopérer. Au cœur d'une situation de pauvreté, de faiblesse ou de douleur, je choisis la pauvreté *avec* le Christ pauvre, les contradictions, les vexations, les difficultés *avec* le Christ humilié, parce qu'il m'est donné de trouver, dans ce compagnonnage, une joie bien réelle, celle que nul ne peut nous ravir.

Dans tous les cas, l'**élection** est à chercher du côté de mon désir le plus profond, le plus tenace et le plus réel. Ce qui me fait grandir, me dilate, m'ouvre les perspectives les plus larges est révélateur d'un appel, et je dirai alors : Dieu m'invite à vivre ceci ou cela en prenant telle ou telle décision. En effet, « je reconnaîtrai que ma décision rejoint la volonté de Dieu, si je peux dire qu'elle me rend plus libre, c'est-à-dire si elle introduit dans ma vie cohérence et sens, si elle unit mon passé en lui ouvrant un avenir »³.

Toute bonne décision aura des retombées pratiques, parce que l'amour « doit se mettre dans les actes davantage que dans les paroles » (231) et parce que rien dans ma vie n'est étranger à l'amour. Toute bonne décision s'enracine sur une perspective très large d'attachement, de service et d'imitation du Christ et ne la perd pas de vue (184).

Plusieurs processus

■ Une lumière, reçue pendant un temps de prière ou dans le feu de l'action, est venue éclairer mon chemin de façon nette. J'ai reçu une visite de l'Esprit, qui a été dans un même mouvement révélation du visage de Dieu et appel qui suscite mon désir de correspondre, de répondre. Cette visite est une surprise qui s'accompagne d'une grande paix et d'une claire vision de ce qui est à faire. Il n'est pas nécessaire d'être des saints pour que surgissent en nous, sous cette forme calme, simple, évidente et chaleureuse, un appel et une réponse que nous sommes invités à donner.

■ Au fil d'une retraite, au fil des jours ordinaires, instruit par l'alternance des temps de consolation et de désolation, je vois se dessiner un chemin. Les paroles de l'Écriture qui me parlent, les pensées qui m'habitent, les combats que je dois livrer, tout semble converger. C'est un visage du Christ, un aspect de sa mission ou une attitude intérieure à laquelle je suis régulièrement conduit qui me donnent de discerner l'appel qui m'est adressé personnellement, la forme que prend et prendra pour moi le combat spirituel pour l'année ou les années qui viennent. Et si j'ai une décision importante à prendre, elle s'impose peu à peu : je vois dans quel sens cela penche, parce que je sens où est la vraie vie, dans quelle direction je recevrai davantage de dynamisme,

3. Michel Rondet, « Dieu a-t-il sur chacun une volonté particulière ? », *Christus*, n° 153HS, février 1992, p. 185.

ce qui va dans le sens d'une plus grande cohérence avec mon désir le plus profond.

■ Restent toutes les décisions qui relèvent de la vie professionnelle ou des engagements dans la société ou l'Eglise, et qui sont liées aux responsabilités que nous avons accepté de prendre. Ces décisions ne font pas habituellement l'objet d'une retraite. Elles n'en sont pas moins spirituelles si je mets en œuvre les capacités humaines du cœur et de l'esprit pour décider « en conscience, raisonnablement, en toute humanité et humilité »⁴, si j'accepte de prendre à bras-le-corps l'épaisseur humaine des situations, leur complexité et leurs inévitables ambiguïtés et si je vis ce « travail » de décision dans un climat d'alliance avec Dieu.

La décision que j'ai à prendre est devant moi avec son alternative comme les deux plateaux d'une balance qui se tiennent en équilibre. Rien de très clair n'est encore apparu, rien de déterminant. Je me suis plutôt appliqué jusque-là à demander et accueillir une liberté intérieure suffisante par rapport aux deux solutions. Cette liberté s'affermi au fil des jours. Les choses prennent leur juste place en s'inscrivant dans un horizon plus large (la vie baptismale, la fidélité à l'Evangile, les choix fondamentaux du Christ, la solidarité humaine, l'engagement citoyen, les exigences liées à mon état de vie, la cohérence de mes choix, de mes appartenances, de mes solidarités, etc.). Je peux donc poursuivre maintenant le processus de décision.

J'envisage pendant quelque temps d'aller dans le sens d'un des deux partis possibles et écoute ce qui se passe, à la fois du côté de la raison et du côté du cœur : l'intelligence examine les avantages et les inconvénients du premier, tandis que le cœur se rend attentif aux mouvements intérieurs qui le traversent. Une simple liste de raisons pour et contre risque de laisser très perplexe, mais la double écoute du cœur et de la raison va permettre de peser, d'organiser ces raisons. « Le passage par la raison qui oblige à considérer les enjeux d'une décision peut délivrer de l'auscultation indéfinie d'états d'âme informes ; et l'intervention de l'affectivité vient donner force à des raisons incapables en elles-mêmes d'emporter une décision »⁵. Je vais ensuite envisager la seconde solution et écouter de la même manière le retentissement qu'elle a en moi. En « expérimentant » l'un après l'autre les

4. Pierre Ganne, *Appelés à la liberté*, Cerf, 1974, pp 47-48

5. Claude Viard, « Le pour et le contre », dans *Mener sa vie selon l'Esprit* (collectif), Vie chrétienne, 1997, p. 43

deux partis, la décision à prendre va bientôt apparaître : c'est une nouvelle fois du côté de ce qui suscite la vraie vie, la véritable joie, l'élan, la croissance en foi, espérance et charité, que je peux sans crainte m'orienter, sûr que le Seigneur accompagnera cette option prise comme il a toujours accompagné mon chemin.

Ce processus de décision sera d'autant plus fiable que j'aurai pris soin de ne pas négliger les premières étapes : inscrire cette décision dans la perspective de « la fin en vue de laquelle je suis créé » ou, autrement dit, dans la perspective de foi et de vie éthique dans laquelle je souhaite prendre cette décision ; et demander d'être établi dans une grande liberté intérieure par rapport aux deux branches de l'alternative (179)⁶. Tant que les peurs ou attractions de surface demeurent, ils sont des parasites : l'écoute des mouvements intérieurs est brouillée. Mais quand cette liberté intérieure est reçue de façon suffisamment durable, le chemin de la décision est déjà bien amorcé.

Offrande et confirmation

Quelle que soit la manière dont le choix est posé (« par surprise » ou après un temps de réflexion plus ou moins long), le chemin d'une décision spirituelle ne s'arrête pas là. Je vais offrir cette décision pour que Dieu veuille la recevoir et la confirmer, c'est-à-dire lui donner avenir, fécondité. Offrir sa décision, offrir son élection, c'est demander humblement la grâce d'y être fidèle, c'est reconnaître que l'appel va au-delà de ce dont je me sens capable avec mes seules forces. Offrir sa décision, comme la confier à un frère ou une sœur dans la foi, c'est déjà s'en détacher et manifester que ce n'est pas mon affaire personnelle, mais l'affaire de Dieu, l'affaire de l'Eglise et de tous ceux dont je suis solidaire.

En offrant ma décision, je demande à Dieu de la confirmer et de me confirmer dans ma détermination en me donnant d'avoir part aux fruits de son Esprit : vitalité, saveur évangélique, croissance en foi, espérance et charité, goût pour aller de l'avant, sentiment de pouvoir traverser les difficultés, paix qui dure. Ce sont les événements et les personnes concernées par ma décision qui pourront aussi, dans sa mise en œuvre, confirmer le bien-fondé d'une décision. Quand il est possible, à l'une ou l'autre étape de ces processus de décision, de par-

⁶ Ignace emploie le terme « indifférence » pour parler de cette liberté intérieure qui n'a rien à voir avec l'indifférence au sens courant du terme et qui est tout le contraire d'une démotivation

ler avec une autre personne de ce qui habite le cœur et la pensée, la lumière peut se faire plus rapidement, mais à condition de ne pas se trouver devant quelqu'un qui aurait la solution, et me priverait par là même de ce travail éminemment humain qui consiste à se déterminer, à choisir, à prendre des décisions.

S'il n'y a pas de vie authentiquement humaine qui ne soit affrontée à des choix, il n'y a pas non plus de vie chrétienne sans une histoire d'alliance tissée de décision en décision, entre deux volontés libres : l'histoire d'un Dieu très aimant et patient et l'histoire d'un homme ou d'une femme habités du grand désir de répondre à cet amour toujours premier.

au Centre Sèvres

Facultés jésuites de Paris

OCTOBRE-DECEMBRE 2002

Qui sont les Juifs ? A la découverte de nos « frères aînés »

lundi 19h30, à partir du 14 octobre

par Geneviève COMEAU xav.

L'expérience de Dieu. Une introduction philosophique

mardi 19h30, à partir du 15 octobre

par Henri LAUX s.j.

Chemins d'humanisation : approche psychologique et démarche croyante

mercredi 19h30, à partir du 16 octobre

par Jean-Paul MENSOR s.j.

Lecture de *La Vie de Moïse* de Grégoire de Nysse

samedi 14h30, à partir du 19 octobre

par Michel CORBIN s.j.

Qu'est-ce que la vie spirituelle ? Repères et attitudes fondamentales

mardi 19h30, à partir du 5 novembre

par Claude FLIPO s.j.

John Henry Newman :

cohérence et développement d'une pensée théologique

mardi 17h, à partir du 5 novembre

par Keith BEAUMONT

Le don de l'Esprit chez les Pères de l'Eglise

mercredi 19h30, à partir du 6 novembre

par Michel FEDOU s.j.

Le programme général 2002-2003 est disponible à l'Accueil

Renseignements et Inscriptions : 35 bis, rue de Sèvres, 75006 Paris

Tél. 01 44 39 75 00 - Fax 01 45 44 32 06 - www.centresevres.com

Etablissement privé d'enseignement supérieur libre

facultés
jésuites
de Paris 

Découvrez Panorama,
le mensuel chrétien de spiritualité

Panorama

COLLECTIF DE LA FAMILLE CATHOLIQUE

**Découvrez la quête spirituelle
d'hommes et de femmes d'aujourd'hui :**

- LA CONVERSATION
- LE REPORTAGE

Reprenez souffle en méditant
de beaux textes de la tradition chrétienne
et en contemplant de magnifiques photos :

- LE CAHIER CENTRAL
DE MÉDITATION ET DE PRIÈRE

Trouvez Dieu

au cœur de votre quotidien :

- LE DOSSIER ; LES ACTUALITÉS
- LES RUBRIQUES « FAMILLE »

Prenez rendez-vous

avec de grandes signatures :

- LES CHRONIQUES

**NOUVELLE
FORMULE !**

+ CHAQUE MOIS

*Pour prier chaque
jour en lien
avec les Fraternités
monastiques
de Jérusalem.*

4,50€

Panorama

Le mensuel chrétien de spiritualité

En vente dans les librairies religieuses ou au : 0 825 825 833

Chroniques

SAINT FRANÇOIS XAVIER (1506-1552)

Quand on s'est mis devant le Christ en croix,
et qu'on se voit pécheur jusqu'au fond de l'être,
Quand on se sait pardonné par le plus grand amour,
on peut aller affronter le malheur du monde,
On peut apporter le pardon et l'espoir au cœur de la nuit,
annoncer une Eglise fondée sur Pierre pécheur et pardonné.

Quand on rêve d'apporter la justice aux affamés,
la joie aux malheureux, la paix entre les ennemis,
Et qu'on a vu Jésus toucher les lépreux,
embrasser les enfants et sécher les larmes des mères,
On peut oser lui demander d'être admis à sa suite,
et de marcher parmi ses disciples.

Quand on a livré sa vie au Seigneur Jésus,
quand on engage son existence dans une décision de fond,
On trouvera toujours dans le monde des frères et des sœurs,
des hommes et des femmes sachant pour quoi ils vivent,
Et l'on verra paraître le vrai visage d'une Eglise
accueillante et sereine au milieu des hommes.

Quand on a entendu les cris de détresse de la terre,
et qu'on sent germer l'espoir aux quatre vents du monde,
On cherche à rejoindre le cœur de l'univers,
le centre mystérieux de l'humanité,
Et l'on va se mettre au service de l'Eglise et du Pape,
pour mieux entendre monter ces appels.

Quand on est lié par le cœur à des frères,
François Xavier, Jean de Brébeuf, Pierre Claver,
Et ceux d'aujourd'hui
dans les prisons de Chine ou les bidonvilles d'Afrique,
On n'a plus peur de rester inutile dans un monde rétréci :
de tous les horizons, Dieu saura nous appeler.

Jacques GUILLET s.j.

François Xavier

Homme de désir et de discernement

Philippe LÉCRIVAIN s.j. *

C'est le 3 décembre 1552, il y a quatre cent cinquante ans, que François s'éteignit sur l'île de Sancian, à quelques encablures de la Chine. L'aube se levait déjà sur le pays tant désiré, mais, dans sa main, brûlait encore cette chandelle qu'Antoine, un jeune Chinois, y avait placée. Quand l'événement fut connu à Rome, Polanco, le secrétaire d'Ignace, écrivit : « La divine bonté [avait suggéré au P. François] ces désirs pour accroître son mérite, mais surtout parce qu'il voulait, à l'imitation du Christ, mourir comme le grain de blé jeté en terre à son entrée en Chine, pour que d'autres recueillent des fruits plus abondants ; mais elle trancha le fil de ses desseins »¹. Cette sobriété se mua bientôt en légende.

Mais laissons cela pour évoquer, à la suite de Xavier Léon-Dufour², l'itinéraire de François, en nous en tenant à ses trois moments les plus

* Centre Sèvres, Paris A publié *Pour une plus grande gloire de Dieu* (Gallimard, 1991)

1. Cité par André Ravier, *La Compagnie de Jésus sous le gouvernement d'Ignace de Loyola* (1541-1556), Desclée de Brouwer, coll. « Christus », 1991, p. 203

2. *Saint François Xavier* (1953), Desclée de Brouwer, coll. « Christus », 1997 Nous devons beaucoup à cet ouvrage pionnier

importants, c'est-à-dire quand il quitte l'Inde pour les Moluques, le Japon et la Chine. Ces trois départs se comprennent certes à la lumière des expériences parisienne et romaine, mais ils nous introduisent aussi à d'autres profondeurs. Le premier marque une rupture décisive ; le deuxième est celui d'un grand combat ; quant au troisième, il est l'occasion d'une ultime offrande.

PARTIR AUX MOLUQUES

Comme François n'a laissé aucun journal, nous ne disposons, pour le suivre, que de ses lettres adressées aux jésuites d'Asie, ou envoyées soit à Rome à Ignace et à ses compagnons, soit au Portugal au roi et à son provincial. Des textes variés donc, mais qui ne sont pas sans notations personnelles³.

Au service d'un « roi temporel »

A peine arrivé à Goa, François se met au travail : prédication, catéchisme et confessions. Son dévouement est total : « Quel repos que de vivre en mourant chaque jour, écrit-il le 20 septembre 1542 à Rome, parce qu'on va contre [sa] volonté propre en cherchant non les choses à [soi] mais celles qui sont à Jésus Christ »⁴. Il annonce aussi son départ pour le sud et, par le même courrier, adresse deux lettres à Ignace. Dans l'une, il suggère un meilleur enracinement de l'Eglise ; dans l'autre, il ne cesse d'exprimer la volonté du gouverneur, notamment au sujet du collège de Goa. Durant les deux années suivantes, François, « peinant le jour et veillant la nuit », travaille inlassablement « pour conquérir le territoire des infidèles »⁵. En 1543, il est heureux d'être exposé comme ses néophytes à l'hostilité des hindouistes et des musulmans. Son seul désir — qui est aussi celui de l'évêque et du vice-roi — est de « dilater » la chrétienté sous le patronat portugais⁶.

3. Nous citerons largement ces notations pour montrer un autre visage de François et ne pas l'enfermer dans nos questionnements contemporains sur les religions et les cultures.

4. Lettre 15, *Correspondance (1535-1552)*, Desclée de Brouwer, coll. « Christus », 1987, p. 87. Désormais, nous n'indiquerons que le numéro de la lettre, suivi de la page correspondante. Par ailleurs, nous n'hésiterons pas à atténuer la rugosité de la traduction de Hugues Didier.

5. Ignace de Loyola, *Exercices spirituels* (n° 93), dans *Écrits*, Desclée de Brouwer, coll. « Christus », 1991. Désormais, pour citer ce texte, nous écrirons ES suivi du numéro.

6. Par le traité de Tordesillas (1494), le pape Alexandre VI avait partagé les terres récemment découvertes en deux parts, attribuant celles de l'ouest au roi d'Espagne et celles de l'est à celui du Portugal, et chargeant ces deux souverains d'ériger et d'entretenir l'Eglise en ces contrées. C'est cela qu'on appelle le patronat.

Ses antipathies envers la culture et la religion indiennes ne se comprennent que dans ce contexte. A partir de 1544, il n'est plus seul. Mansilhas, un jeune jésuite, l'a rejoint. Dans les lettres qu'il lui écrit, on découvre l'aide qu'ils apportent aux villages ravagés par les pirates. Mais François est tiraillé : doit-il défendre les intérêts portugais ou soutenir les Indiens ?

Finalement, il tranche et, le 20 janvier 1545, invite Jean III à un réexamen sérieux des buts assignés à la présence portugaise en Asie. Mais, déjà, il est ailleurs, et la lettre fort édifiante qu'il envoie peu après à Rome ne doit pas nous égarer.

Une autre manière d'aller à Dieu

François l'a compris : le service d'un roi temporel n'a d'autre but que d'« aider à contempler la vie du roi éternel » (ES 91). Il lui a cependant fallu du temps pour entrer dans cette pédagogie visant à l'union des volontés de l'homme et de Dieu, terme et moyen de l'amour vrai.

Suivons-le. Le 20 septembre 1542, il écrit : « [Je prie Dieu d'augmenter] nos forces afin qu'en tout et pour tout nous le servions comme il nous l'ordonne et qu'en cette vie nous accomplissons sa sainte volonté » (15,88). Le 15 janvier 1544, il progresse : « [Je demande à Dieu] que, pendant tout le temps où nous serons dans cet exil, nous sentions au-dedans de nos âmes sa très sainte volonté et l'accomplissons à la perfection » (20,113). Le 27 janvier 1545, il fait un grand pas : « [Je supplie Dieu] de nous faire connaître et sentir sa très sainte volonté, et quand nous l'aurons sentie, de nous donner bien des forces et bien des grâces pour l'accomplir en cette vie avec charité » (18,157).

Le 7 avril suivant, il écrit à Mansilhas ses nouvelles dispositions : nous devons être prêts à accomplir la volonté de Dieu chaque fois qu'il nous la manifeste et nous la fait sentir à l'intérieur de nos âmes. Pour être bien en cette vie, nous devons être des pèlerins partout où nous pouvons servir Dieu. Puis, ayant dit savoir qu'à Malacca des gens ne peuvent devenir chrétiens faute d'ouvriers, il conclut : « J'ai tout le mois de mai pour me décider à partir » (50,161). Il le fit à San Tomé chez le curé Coelho qui raconta plus tard : « C'était son habitude chaque soir de se glisser (...) jusqu'à la hutte qui joignait le sanctuaire du bienheureux apôtre. (...) Une nuit, tandis qu'il priait à l'intérieur, il cria à plusieurs reprises : "Notre Dame, vous ne m'aidez

donc pas ?" »⁶. L'ombre demeure sur ces « calmes » de l'Esprit, mais, finalement, François connaît la lumière : « En raison de son habituelle miséricorde, écrit-il à Goa, Dieu a voulu se souvenir de moi en me prodiguant une consolation intérieure pour me faire sentir et reconnaître que c'est sa volonté que je me rende à Malacca » (51,165).

En définitive, il alla jusqu'aux îles du Maure, le point culminant de la volonté et des « visites » divines. « Je n'ai pas souvenance, écrit-il à Rome en janvier 1548, d'avoir jamais eu autant ni d'aussi continues consolations spirituelles que dans ces îles, ni d'avoir si peu ressenti les peines corporelles. (...) Il serait préférable d'appeler ces îles îles de l'espoir en Dieu, plutôt qu'îles du Maure » (59,203). Dans la nuit obscure où, par delà l'obéissance formelle, l'Esprit l'a plongé, une joie durable est survenue en l'éveillant à une nouvelle liberté.

AU CREUX DES TYPHONS

Avec la faveur du Seigneur, François a fait son offrande dans l'archipel indonésien : « Je veux et je désire, et c'est ma détermination réfléchie, pourvu que ce soit votre plus grand service et votre plus grande louange, vous imiter » (ES 98)... Mais voilà qu'à Malacca, où il attend un bateau pour l'Inde, un Japonais vient à sa rencontre (59,207).

« Une saine et bonne élection »

A dater de ce jour, les îles nippones tinrent une grande place dans l'esprit de François. Le 20 janvier 1548, il écrit à Ignace : « Je n'ai pas encore tout à fait tranché si j'irai moi-même au Japon d'ici un an et demi, avec un ou deux membres de notre Compagnie. (...) Dans l'état actuel, mon âme incline à ce que j'y aille. Je prie Dieu de me prescrire en toute clarté ce qui agréerait davantage à son cœur » (60,212). Le même jour, il précise ses intentions dans ses lettres à Jean III et à ses compagnons de Rome. A l'un, il dit y penser « peu à peu », renonçant à « obtenir un véritable appui en Inde pour y accroître notre sainte Foi [ou] pour y maintenir la Chrétienté qui y est déjà faite » (61,215). Avec les autres, il est plus positif : « [Les Japonais] sont les gens les plus curieux d'esprit de tous les pays qu'on a décou-

7. Cité par James Brodrick, *Saint François Xavier*, Spes, 1954, pp. 221-222.

verts » (58,207). Mais François, sans hésiter vraiment, aimerait réfléchir davantage : « J'éprouverais un grand plaisir, écrit-il à Pereira, à rendre compte à Votre Grâce, comme à un ami véritable de moi-même et de mon âme, d'une pérégrination que j'espère faire au Japon d'ici un an » (65,230)⁸.

En janvier 1549, le discernement est clos : François partira en avril suivant avec Cosme de Torres. « J'ai pris la décision d'aller dans ce pays avec une grande satisfaction intérieure », écrit-il à Ignace en ajoutant : « Je n'y renoncerai pas en raison de l'abondance que j'ai ressentie au-dedans de mon âme, quand même j'aurais la certitude de me trouver en des dangers plus grands que ceux où je me suis jamais vu » (70,248-249). Assuré que Dieu lui-même meut sa volonté, il expose alors ses raisons (ES 180-182). A Ignace, il explique que les Japonais sont « désireux d'apprendre des choses nouvelles aussi bien sur Dieu que sur les autres choses naturelles » et que le fruit produit par la Compagnie pourra être continué par eux-mêmes (70,248). De ceci, il a déjà une confirmation : Anjirô, le Japonais rencontré à Malacca, et deux de ses amis sont prêts à partir. Après leur baptême, ils ont fait les Exercices et été instruits au collège de Goa (71,254-255). Quant aux raisons données à Rodrigues, elles sont fort claires : du fait de l'arrivée de nombreux Pères — ils sont désormais une trentaine —, on n'a plus autant besoin de lui ici (73,260).

A Jean III, François tient un autre discours : « L'expérience m'a enseigné que Votre Altesse n'exerce pas uniquement sa puissance dans l'Inde pour y accroître la foi du Christ ; elle l'exerce aussi pour saisir et posséder les richesses temporelles de l'Inde. (...) Que Votre Altesse me pardonne de lui parler si clairement. (...) Je n'ai aucun espoir que [ses] ordres (...) soient obéis ici. C'est pour cela que je pars au Japon, presque en m'enfuyant, pour ne pas perdre plus de temps que j'en ai perdu » (77,268). En arrivant à Malacca, au printemps 1549, François ne peut que mesurer la justesse de ses propos : les ports de Chine sont en guerre contre les Portugais. Ceci ne peut que rendre plus difficile un voyage déjà si périlleux du fait des typhons et des pirates. A ceux qui s'effraient, il répond : « Je tiens pour du néant toutes les craintes, les dangers ou les souffrances dont me parlent mes amis ; seule me reste celle de Dieu car la crainte des créatures ne peut croître que jusqu' où le permet leur Créateur » (78,270).

Mais un autre combat attend le « pèlerin ».

8. Jacques Pereira est le riche marchand qui finança l'ambassade de Chine.

Aux prises avec « le chef de tous les ennemis »

D'Inde, François, pour l'encourager, avait écrit à Henriques : « Si [au Travancore] vous avez sauvé autant d'âmes en si peu de temps (...), ne vous étonnez pas de ce que l'Ennemi vous cause beaucoup de troubles afin de vous chasser (...) vers un endroit où vous feriez moins de fruit que là » (69,241-242). Quelques mois plus tard, c'est lui qui se désespère d'attendre un bateau à Malacca, mais il se reprend et écrit à Rome : « L'Ennemi a beaucoup œuvré pour m'empêcher de faire ce voyage : je ne sais pas ce qu'il craint dans le fait que nous allions au Japon. » Et il poursuit : « Bien des fois, j'ai entendu Ignace dire : ceux qui veulent appartenir à notre Compagnie doivent se donner beaucoup de peine pour se vaincre et pour chasser (...) toutes les craintes qui font entrave (...) à la confiance en Dieu et en prendre les moyens » (85,312-313). N'est-ce point là une allusion aux règles du discernement (ES 325-327) ?

Mais François n'était pas au bout de ses peines. Embarqué maintenant sur la jonque du *Pirate*, il découvre avec effroi que ses compagnons et lui sont à la merci des sorts jetés et des interrogations posées à l'idole qui trône à la poupe. Ce n'est donc pas sur un bateau qu'ils se trouvent, mais dans l'antre « du démon et de ses serviteurs » (90,325) qui n'ont d'autre souci que de « jeter leurs filets et leurs chaînes » (ES 142). La tempête se déchaîne, les accidents se multiplient, et François est touché au profond de lui-même. Ce combat est devenu le sien, mais c'est alors que Dieu, après lui avoir fait sentir et connaître de l'intérieur les « craintes horribles et épouvantables que l'Ennemi inspire » (90,328), lui indique les remèdes auxquels il doit recourir : s'humilier beaucoup, se dépouiller et s'établir en Dieu seul. François peut désormais se ranger sous l'étendard du Christ qui se tient « en humble place, beau et gracieux », et non pas, horrible et terrifiant, assis dans une chaire de feu et de fumée (ES 140 et 143), à la manière de l'Ennemi et de ses idoles.

La tempête s'apaise, le *Pirate* renonce à hiverner dans un port chinois, et François parvient au Japon sans plus d'encombrés. Dans la lettre qu'il envoie le 29 janvier 1552 à ses compagnons d'Europe, il relate longuement son séjour et ses découvertes sans omettre les inextricables questions que lui posent l'absence, au Japon, de l'idée de Création et de tout terme adéquat pour « Dieu » (96,369s). Mais la clé de ces énigmes, pense-t-il, ne serait-elle pas en Chine ?

FACE À LA CHINE

Sur le chemin du retour, François fait escale à Malacca où Pérez l'attend pour lui remettre le courrier et, en particulier, sa nomination de provincial de l'Inde et des « pays d'au-delà ». Cette décision abolissait donc la juridiction de Rodrigues sur l'Orient et lui donnait davantage de liberté pour imprimer sa marque.

La force de l'amour et de la charité

Avant de partir au Japon, François avait visité ses compagnons dispersés pour réfléchir avec eux aux missions et aux collèges à créer ou à développer. Mais, à propos de Saint-Paul de Goa, il n'avait pas tranché, bien qu'il pensât que Gómez, trop autoritaire, n'y était pas à sa place comme recteur. Sur ce point, il s'était expliqué avec Ignace : « Il me semble que Compagnie de Jésus veut dire Compagnie d'amour et de conformité des âmes, et non de rigueur et de crainte servile » (70,247). Trois ans après, si François n'a pas changé d'avis, la situation s'est aggravée. Gómez, qui n'a décidément rien compris à l'Inde, pour faire de Saint-Paul un collège à la manière de celui de Coimbre, n'y a gardé que les Portugais et s'est lancé dans de vastes constructions. A Cochin, pareillement, jugeant que les jésuites n'avaient pas, pour leur collège, une église digne d'eux, il n'a pas hésité à se faire attribuer celle de la *Madre de Deus*, appartenant à la *Casa da Misericordia*, la meilleure des institutions portugaises en Asie. En peu de temps, François met bon ordre à tout cela, mais il fait plus encore.

Son désir, en effet, n'est plus de participer à la « dilatation » de la chrétienté portugaise en Inde, mais de contribuer à la création d'une « Chrétienté nouvelle » (101,398) où les jésuites auraient leur place à tenir en bonne entente avec le clergé, les religieux et tous les séculiers. Qu'il n'y ait donc plus, écrit-il, de procès, de querelles et de scandales (100,395 ; 101,404), et que les contrevenants soient exclus de la Compagnie ! Mais il souhaite davantage, et ses instructions à Berze, le nouveau recteur de Goa, sont suggestives : « Envers les Pères et les Frères, conduisez-vous avec beaucoup d'amour, de charité et de modestie, et non avec rudesse et rigueur » (115,438) ; « Quant à la manière de les aider, elle sera d'autant meilleure qu'elle sera plus universelle » (115,440). François veut aussi que l'on veille à l'accueil des novices : il faut leur donner les Exercices et leur proposer de sérieuses expériences. Mais il attache plus d'importance encore à l'union des

compagnons entre eux et avec leurs supérieurs (117,444-447). N'ira-t-il pas lui-même jusqu'à souhaiter son rappel à Rome pour revoir Ignace ? « Rien n'est impossible à la sainte obéissance », lui écrit-il le 20 janvier 1552 (97,382). Quand la réponse parvint en Inde, François était mort depuis longtemps⁹.

Homme d'amitié assurément, François est plus encore un homme de communication. A l'école d'Ignace, il a appris que, puisque « tous les biens et tous les dons descendent d'en haut » (ES 237), l'union à Dieu se fonde sur son omniprésence. Mais, pour lui, cette expérience ne peut être que dynamique. Trouver Dieu dans le présent, c'est le chercher d'une manière plus universelle. Aussi, chez lui, le discernement est-il lié à l'extension de la mission, et le progrès de la contemplation à une lecture spirituelle du monde. Comme dans la « Contemplation pour obtenir l'amour » (ES 230-237), le « trouver Dieu en toutes choses » s'épanouit en une « communication » amoureuse où l'homme est appelé à s'ouvrir à Dieu qui travaille au-dedans comme au-dehors¹⁰.

« Fais que je ne sois jamais séparé de toi »

Dès son retour en Inde, François dit à Ignace son désir de partir en Chine afin d'y accomplir le plus grand service de Dieu. Ce qui le meut est bien le dynamisme rappelé à l'instant, et il est frappant de voir que ses arguments sont très proches de l'interprétation qu'en donnent les *Constitutions de la Compagnie*. Avec pour règle « le plus grand service divin et le plus grand bien universel », lit-on dans ce texte, il faut voir le lieu où les moyens de la Compagnie porteront plus de fruit¹¹. C'est précisément ce qu'écrit François : « Un chemin va être ouvert non seulement pour les Frères de la Compagnie, mais encore pour tous les Ordres » (96,379). Le texte des *Constitutions* poursuit : on ira là où les gens auront une plus grande disposition à en tirer profit. Et François de noter que, bien plus que les Japonais, les Chinois sont des grands esprits très adonnés à l'étude. Mais revenons une dernière fois aux *Constitutions* : parce que « le bien est d'autant plus divin qu'il est plus universel », on ira auprès de ceux qui feront que le bien s'étende à d'autres « qui sont sous leur autorité ou qui se règlent sur eux ». Et

9. La lettre d'Ignace, rappelant François, est datée du 26 juin 1553

10. Michel de Certeau, « L'universalisme ignatien : mystique et mission », *Christus*, n° 50, avril 1966, pp. 173-183.

11. Les *Constitutions*, sans avoir encore été promulguées en Inde, y sont déjà connues (107, 412). Cf. *Constitutions* (VI,2,622), dans *Ecrits*, pp. 548-549.

c'est encore ce que souligne François : si les Chinois acceptaient la Loi du Christ, cela aiderait beaucoup ceux du Japon à perdre la confiance mise par eux dans les sectes.

Ces principes posés, François prépare minutieusement son voyage. « Jacques Pereira part en tant qu'ambassadeur, écrit-il à Jean III, afin de réclamer les Portugais restés prisonniers et (...) d'établir la paix et l'amitié entre Votre Altesse et le roi de Chine. Quant à nous (...), nous partons mettre la guerre et la discorde entre les démons et les personnes qui les adorent, au moyen de grandes requêtes de la part de Dieu, adressées d'abord au roi, et ensuite à tous les habitants de son royaume » (109,420)¹². Dans sa dernière lettre à Ignace, François, moins triomphant, livre le secret de son cœur, où mission et contemplation se rejoignent : « Tout le monde me dit qu'on peut aller à Jérusalem à partir de la Chine » (110,427). Après une exhortation à ses compagnons dans la nuit du Jeudi Saint, il quitte Goa pour Malacca où il a la surprise de trouver, auprès de son ami Pierre da Silva da Gama, son frère Álvaro da Ataide da Gama¹³. Celui-ci lui conteste son titre de Nonce et s'oppose au départ du *Santa Cruz* si Pereira ne renonce pas à son titre d'ambassadeur. Tout s'effondre : le service de Dieu est entravé. Mais, sa colère apaisée, François se soumet et s'embarque « détaché de toute faveur humaine » avec l'espoir qu'un Maure ou un Gentil le transportera en Chine (125,472).

En septembre, il débarque à Sancian qui, plus qu'un îlot isolé, est une sorte de port où relâchent Chinois et Portugais. Là, profitant des bateaux en partance pour Malacca, il continue de gouverner sa province. Attendant avec impatience son passeur qu'il a déjà payé, il échafaude d'autres projets : retourner en Inde pour préparer un nouveau voyage, tenter d'entrer en Chine grâce à une ambassade siamoise. Mais voilà que, comme à l'improviste, la maladie surgit. Il garde espoir cependant : « Si Dieu est pour nous, qui pourra emporter la victoire sur nous ? » (Rm 8,31)¹⁴. Mais il est terrassé, et l'heure est venue de vivre son ultime offrande : « Prenez et recevez, Seigneur. (...) Tout est vôtre, disposez-en selon votre entière volonté. Donnez-moi votre amour et votre grâce : c'est assez pour moi » (ES 234).

12. Sachant les difficultés que posent aux Chinois la Création et la Rédemption, François avait fait rédiger sur ces sujets un livre en leur langue

13. Les deux fils du grand navigateur Vasco da Gama

14. Cité par François en 131,483.

Si François Xavier est mû par un unique désir : porter l'Evangile à ceux qui sont loin, les dix années qu'il passa en Asie ont été jalonnées par trois grands « départs ». Quand il quitte l'Inde pour l'Indonésie, il prend ses distances par rapport au patronat portugais et part vers l'inconnu ; c'est aussi pour lui l'occasion d'aller vers Dieu d'une autre manière. Sa décision de s'embarquer pour le Japon est le fruit d'un long discernement ; mais, alors qu'il est au large des côtes de Chine, il découvre que Dieu lui demande davantage : s'abandonner totalement à lui. Son dernier départ est dans la logique des précédents, celle d'un bien plus universel à accomplir. Ce n'est pas une fuite en avant, car, jusque sur l'île de Sancian où il est retenu contre son gré, il accomplit rigoureusement sa charge de provincial. Mais c'est aussi là que la mort le rejoint comme à l'improviste. Certes, ces trois départs n'épuisent pas toute la vie de François Xavier : ils en soulignent cependant les nervures profondes.

Notre-Dame du Web

Site spirituel internet

Ghislaine PAUQUET
Sœur du Cénacle, Versailles

Le 10 février 2000 est apparu sur la toile un site de langue française qui se dit et se veut « centre spirituel ignatien » : **Notre-Dame du Web** (<http://www.ndweb.org>). Pas encore trois ans, et il court déjà ! Son objectif est d'offrir aux internautes francophones la possibilité de faire une expérience spirituelle à partir des propositions mises en ligne. L'intuition est-elle prétentieuse et irréaliste ? Dès le début, l'idée fait naître des sentiments et des réactions contraires : « Audace et prudence s'embrassent, enthousiasme et peurs se rencontrent... »

L'« apparition » sur la toile est discrète, aucune publicité n'est faite, sauf par le site des jésuites : <http://www.jesuites.com>. Dès les premiers jours, une trentaine d'internautes visitent le site et, très vite, les médias se mettent à en parler (en tout premier lieu, sur le web, l'agence de presse de Rome *Zenith*). Ces diverses réactions sont de réels encouragements à aller de l'avant. Malgré tout, nous (deux jésuites : Thierry Lamboley et Thierry Anne, lequel a rejoint l'équipe début 2001, et deux sœurs du Cénacle : Marie-Lise Dépruneaux, et moi-même)

désirons être prudents. Nous ne savons pas très bien si cette idée de *centre spirituel sur l'internet* correspond vraiment aux besoins de nos contemporains et s'il est « gérable » avec un public aussi diversifié et international.

Le site propose :

Prier à partir de :

- ❧ un psaume
- ❧ un récit évangélique
- ❧ une œuvre d'art
- ❧ un site web
- ❧ un écrit spirituel

Au jour le jour

- ❧ Confier ses intentions de prière
- ❧ Participer à la prière commune
- Chercher et trouver Dieu en tout
- ❧ Lectures bibliques du dimanche
- ❧ Prier avec l'actualité

Une retraite sur internet

- ① Comment
- Programme
- Calendrier
- ✉ Inscription

NDWeb actualités

Bandeau déroulant
qui indique les nouveautés du site.

En ligne de façon permanente, il est possible de trouver des pistes pour prier avec quelques psaumes, différents passages de l'Évangile, une œuvre d'art, un écrit spirituel, et même à partir des « *News* », c'est-à-dire des nouvelles du monde mise en ligne par des journalistes (site *TF1*). Il est possible d'y partager ses intentions de prière, de prier avec l'actualité, mais aussi d'y faire une retraite spirituelle. Le succès du site est certainement dû en grande partie à cette dernière possibilité. C'est peut-être aussi la proposition la plus surprenante et la plus discutée.

Diverses formes de retraite

■ « *Premiers pas* » se déroule sur trois semaines avec des indications de prière, tous les trois jours, sur un passage biblique, un court enseignement, une attitude spirituelle (par exemple, « le corps et la prière » ou : « Je dis. Je fais ? ») et une brève lecture spirituelle. Un forum de discussion réservé aux retraitants — qui seuls ont le mot de passe y donnant accès — permet à chacun de partager avec les autres ses découvertes, ses joies et ses difficultés, ainsi que ses questions. Les cyber-retraitants peuvent se répondre, et ainsi s'entraider. L'équipe

NDWeb peut également intervenir de deux manières : en validant ou non l'envoi du message du retraitant en vue de sa mise en ligne (c'est ce qu'on appelle « modérer » le forum) et en écrivant nous-mêmes sur le forum pour répondre à une question, encourager, pondérer... Cette retraite de base est en ligne quatre à cinq fois par an.

- « **Venez et voyez** », bâtie sur le même principe que la précédente, permet à ceux qui ont déjà vécu une première retraite sur le Web, ou qui ont une expérience de retraite ignatienne non virtuelle, d'aller plus loin.
- Durant l'été, des retraites sont conçues pour être vécues pendant les vacances où que l'on soit... et sans ordinateur. La première se déroulait à partir des cinq sens pour goûter le bienfait du repos et de la nature à la manière de Dieu ; il y a eu les « jardins » et, cette année, les « couleurs ».
- L'Avent et le Carême sont également des temps forts soutenus par une retraite avec des commentaires de la Parole de Dieu et d'œuvres d'art, des pistes pour faire le lien entre les étapes de la retraite et la vie de tous les jours. Un livre d'or est disponible où chaque retraitant peut partager avec les autres le fruit de sa prière.
- Une retraite intitulée « **Accomplis la justice avec ton Dieu** » offrait cette année un parcours donnant une place importante à la justice sociale.

Des retraites virtuelles dans la vie

Faire une retraite spirituelle par l'intermédiaire d'un site web, est-ce vraiment sérieux ? Une retraite à l'aide du virtuel ne serait-elle pas elle aussi virtuelle ? Mais croire que le virtuel est désincarné, n'est-ce pas oublier que les internautes, eux, sont bien réels et que leur quotidien l'est tout autant ?

Cette formule « webienne » s'apparente aux retraites dans la vie de tous les jours. Les retraitants, dans leur cadre habituel, sont invités à prendre du temps pour se laisser travailler par Dieu, à travers une prière régulière. Les propositions correspondent à celles que recevraient des retraitants dans un centre spirituel non virtuel et le forum fait office de groupe de partage. La grosse différence se situe dans l'anonymat.

mat. C'est aussi là que réside la gageure de ce nouveau mode de communication. Les *cyber-retrairants*, spécialement de « Premiers pas » et de « Venez et voyez », ne sont pas livrés à eux-mêmes. Le forum modéré ou le livre d'or, ainsi que les messages électroniques personnels, sont au service d'une communication spirituelle porteuse de ses propres règles.

Nous découvrons en effet qu'à un nouveau média correspond une nouvelle utilisation du langage. Les messages électroniques sont porteurs d'un « ton de voix » qui résonne assez vite de manière affective ou agressive... Il faut apprendre à trouver le ton juste, une écriture précise et une expression concise.

L'*« accompagnement »* est également différent, car il ne s'agit pas, à proprement parler, d'un *accompagnement spirituel*, lequel fait appel au langage du corps. Avec le web, impossible (pour l'instant : ce sera différent avec l'utilisation de la *webcam*) de voir les froncements de sourcils, le regard, les expressions du visage, les gestes des mains ou d'entendre la tonalité de la voix... Impossible donc de se situer de manière similaire à l'*accompagnement « classique »* où accompagné et accompagnateur sont seuls dans un contexte favorable à l'*écoute*. Avec le web, le vecteur du lien est l'*écrit*, via cette machine extraordinaire qu'on appelle un *ordinateur*.

A priori, ce type de cheminement spirituel serait proche de ce que certains font par lettre, en particulier lorsque le modérateur éprouve la nécessité de s'impliquer personnellement dans la réponse que sollicite le *cyber-retrairant* et qu'il est conduit à dire « je » et à signer de son nom au lieu de l'*impersonnel* « ndweb ». Pour autant, ce cheminement n'est pas réellement comparable aux échanges épistolaires d'un accompagnateur qui aurait déjà rencontré la personne accompagnée et qui connaîtrait assez bien sa manière d'être et de parler. Cependant, les messages électroniques personnels permettent d'éclaircir un point particulier, d'encourager momentanément ou de pondérer. Ils cessent après trois ou quatre échanges, relayés de nouveau par le forum ou le livre d'or.

Il est intéressant de constater que les *cyber-retrairants* ont spontanément conscience de la limite de l'électronique dans ce domaine, et nous nous réjouissons lorsque nous apprenons que l'un ou l'autre s'est fait accompagner tout au long de la retraite par une personne compétente et disponible, géographiquement proche d'elle.

Rejoindre les isolés

Certains bilans envoyés par les internautes montrent que Notre-Dame du Web est un jalon possible vers la grande Eglise pour ceux qui s'en sentent encore loin. Ainsi en va-t-il de cette femme d'une soixantaine d'années, qui disait avoir déserté l'Eglise depuis trente ans mais ressentait le besoin de retrouver un chemin vers Dieu. Elle demandait timidement si elle pouvait participer à « Premiers pas »... A la fin de la retraite, elle envoya un message indiquant son lieu d'habitation pour nous demander si nous n'y connaissions pas un prêtre qu'elle pourrait rencontrer...

Pour d'autres, c'est l'occasion de se ressourcer et de se sentir reliés à l'Eglise, alors qu'ils sont sans communauté ecclésiale locale à des kilomètres à la ronde, comme cet internaute de Patagonie ou tel ou tel Français vivant en monde rural.

D'autres, enfin, pour des raisons de santé ou de famille, se trouvent dans l'impossibilité de quitter leur domicile (même à court terme), alors que le désir de faire une retraite les habite depuis long-temps. Le Web les relie alors à leurs frères et sœurs pour faire Eglise de manière nouvelle.

Le public de NDWeb est ainsi composé de « curieux », de chrétiens pratiquants pour lesquels les propositions de NDWeb sont un soutien, mais aussi d'hommes et des femmes éloignés de l'Eglise. Ces derniers sont en quête de Dieu et de moyens. Ils ne sont pas prêts à franchir le seuil d'une église, mais se sentent capables de se risquer sur le Web, dont l'*incognito* est dans ces cas-là beaucoup plus une aide qu'une entrave.

Un effet boule de neige

Un autre aspect intéressant réside dans un effet boule de neige : l'utilisation démultipliée des propositions. Volontairement, nous avons pris des moyens techniques facilitant le plus souvent possible l'impression des pistes de prière afin qu'un grand nombre puissent en profiter. L'écho favorable que nous avons reçu de cette possibilité nous étonne et nous réjouit. Oui, nous sommes heureux lorsque nous apprenons que les textes d'une des retraites ont été proposés au noviciat d'un monastère par un prêtre ami de leur communauté, qu'une paroissienne a créé un groupe pendant le carême à partir de la retraite de NdWeb, que la proposition est vécue en couple ou en famille...

Car toutes ces possibilités émergent et nous dépassent, apportant la Parole de Dieu en des lieux très divers.

Aujourd'hui, nous pouvons dire que le bilan est objectivement positif. Nous sommes confortés dans cette voie en observant la fréquentation régulière du site, puisque quelque 250 personnes le visitent chaque jour, avec un nombre toujours croissant de cyber-retraitants (plus de mille par an). Ce site est réellement un bel outil apostolique !

Les propositions se diversifient, la créativité est d'actualité, mais, malgré tout, nous ne sommes pas prêts à toutes les audaces. Nous continuons à résister au terme d'accompagnement. Un nouveau mot devrait surgir pour désigner ces échanges spirituels par « courriel » qui sont en train de naître et pour lesquels nous apprenons un langage un peu nouveau. Le forum de discussion des retraites en ligne nous fait régulièrement prendre le clavier pour intervenir, clarifier, préciser le sens des mots, encourager, etc. L'écriture des points, des commentaires bibliques ou des œuvres d'art ne peut être semblable à une rédaction destinée au papier, car, sur internet, on se lasse vite des écrits un peu longs (est-ce l'effet de l'écran avec ses vibrations ?). Il faut des mots simples, denses et concrets, pour que leur sens ait un impact. Nous avons déjà beaucoup évolué dans notre manière d'écrire, et nous aurons sans doute encore à progresser.

Une nouvelle étape de croissance est en train d'être franchie. Le succès du site a encouragé nos deux instituts fondateurs, Religieuses du Cénacle et Compagnie de Jésus, à ouvrir l'animation du site à tous les instituts et mouvements ignatiens qui seraient intéressés par ce projet. Pour structurer et encourager cette ouverture, l'association Notre-Dame du Web (NDWeb) a été créée pour « proposer, à l'aide de tous les moyens de communication actuels ou futurs, des services et des formations humaines et spirituelles, inspirées par la pédagogie et la spiritualité ignatiennes ». Cette année, cette association a pris son essor avec la participation d'un grand nombre de religieux(ses) et laïcs, modérateurs de retraite en ligne, et surtout avec la réalisation de la retraite « Justice » par une équipe autonome aussi bien pour sa conception que pour son animation durant neuf semaines.

Tables 2002

ABGRALL M.-Thérèse	La grâce de l'âge	196	431-440
ARÈNES Jacques	Le mépris comme un brouillard	194	273-279
BAUD René-Claude	Une génération en mal d'héritiers	196	403-411
BEAUCHAMP André	Les bruits du monde	194	136-142
BÉCHEAU François	La corbeille de fruits Mémoire et sagesse	196	412-419
BELLET Maurice	Vous commencerez par le respect	195	281-283
BOSELLI Goffredo	La liturgie, célébration de l'Alliance	193	35-44
CARIOU-CHARTON S	Le Dieu qui tient parole	193	17-25
CARRÉ Nicolle	Quand les forces s'en vont	196	392-401
CARRIÈRE Jean-Marie	Le respect dans la Bible	195	284-293
CATALAN J.-François	Découragement	196	450-455
COLLET Jean	Du muet au parlant, au cinéma	194	189-196
COMTE Robert	Le retour du stoïcisme	196	441-449
CORBIN Michel	La Promesse qui les dépasse toutes	193	45-48
DECLEIRE Vincent	Musique et silence	194	182-188
DUPUY Michel	Devant Dieu, demeurer interdit	194	143-149
EGGER Maxime	Le respect de la Création	195	327-334
FIPO Claude	La bonne distance devant Dieu	195	335-340
GAUJAL Dorothée	La pédagogie du silence avec les enfants	194	174-181
LAMARCHE Paul	Tais-toi !	194	166-173
LE BOURCEOIS M.-A.	La rumeur de Dieu dans notre monde	194	200-208
LEMAIRE Jean-Pierre	Lecture d'« Amour » de George Herbert	195	307-312
LEPOUTRE Guy	Vivre de la promesse	193	26-34
LEROUX Chantal	Figures d'anciens dans l'iconographie biblique	196	420-430
LOUARN Jeanne	A l'heure de la retraite	196	462-470
MARGRON Véronique	Peut-on faire aujourd'hui des vœux perpétuels ?	193	73-81
MC KEON Robert	Mon pèlerinage en Inde	194	150-153
MIES Françoise	Le Très-Haut dans le Très-Bas	195	313-319
NEUSCH Marcel	De la crainte à l'amour chez saint Augustin	195	295-305
PATENÔTRE Yves	Le Peuple gardien et témoin de la Promesse	193	82-90
PERROT Etienne	L'échange financier, une confiance mutuelle	193	49-55
POMMIERS Matthieu	La promesse scoute, une pédagogie	193	65-72
SCHOLTUS Robert	Cette vieille Eglise d'une insolente jeunesse	196	456-461
SESBOÜÉ Bernard	Quand Dieu se tait	194	155-165

STALÉ Anne	Le silence intérieur	194	197-199
THOMASSET Alain	Les métamorphoses du respect	195	264-272
VASSE Denis	La foi en la promesse	193	56-64
ZIELINSKI Agata	Parier sur la vie	193	8-15

ÉTUDES IGNATIENNES

DEMOUSTIER Adrien	Le respect amoureux	195	353-361
COUJON Patrick	La mystique selon Surin	193	102-109
HÉDON Agnès	Faire des choix selon Dieu	196	482-489
MENDIBOURE Bernard	La tentation sous couleur de bien	194	229-238
MISSOFFE Anne	Comme la goutte d'eau	194	221-227

CHRONIQUES

BUREAU Michel	L'épreuve du célibat non choisi	193	120-126
GRIEU Etienne	Une paroisse d'immigrés à Los Angeles	195	368-374
HADDAD Philippe	Bien se comprendre entre juifs et chrétiens	194	240-247
LAMARCHE Paul	Le Père Jacques Guillet : <i>in memoriam</i>	195	264-267
LÉCRIVAIN Philippe	François Xavier	196	493-502
NISPEN Christian van	Chrétiens et musulmans, ensemble devant Dieu	193	112-119
PAUQUET Ghislaine	Notre-Dame du Web	196	503-508
PICQ Brigitte	Léon Tolstoï : la vie en chemin	195	375-382

Christus

N° 178 Hors-Série

De nouveau disponible

La prière

Les chrétiens ont redécouvert la prière. De plus en plus ils savent qu'ils sont appelés à vivre jusqu'au bout l'aventure de la foi. Rencontre tant désirée et tant redoutée qui suppose que l'on quitte les rivages rassurants des formules récitées ou des émotions partagées pour durer en solitude devant le Père. Cette sélection de vingt-cinq articles de la revue *Christus* est la réédition d'un hors-série toujours demandé.

*Joseph Buhagiar, Jacques Buisson, Adrien Demoustier
Daniel Desouches, Jean-Claude Dhôtel, Mgr Joseph Doré
Xavier Léon-Dufour, Pierre Emonet, Claude Flipo, Maurice Giuliani
Jacques Guillet, Robert Mc Keon, François Marty, Bernard Pitaud
Michel Rondet, Joseph Thomas, Albert Vanhoye, Claude Viard*

288 pages 15 €

BULLETIN DE COMMANDE

Je souhaite commander le n° 178 H-S de *Christus* au tarif de 15 €.

Nom & prénom :

Adresse :

Code postal : Ville : Date :

e-mail :

Renvoyer à *Christus* • 14, rue d'Assas - 75006 PARIS

téléphone : 01 44 39 48 27 - e-mail : ser-vpc@wanadoo.fr

VIVRE SA FOI EN TOUTE CHOSE



**Une revue de spiritualité accessible à tous,
qui offre chaque mois des moyens simples
et pratiques pour prier, se situer à sa juste place
dans la vie quotidienne et dans l'Eglise.**

Vie Chrétienne édite également trois fois par an un supplément.



REVUE VIE CHRETIENNE

47 rue de la Roquette, 75011 Paris, Tél. 01 40 21 06 25

E-mail : revuevx@easyconnect.fr



3 260051 097153